

LA CIVILISATION RURALE
DU
BENGALE OCCIDENTAL
ET SES
FACTEURS GÉOGRAPHIQUES



THÈSE

présentée à la Faculté des Lettres de Montpellier

le 22 Février 1927

PAR

ARTHUR GEDDES

*Ancien Assistant à la chaire de Sociologie, Université de Bombay.
Ancien Professeur à Visva-Bharati Santi-niketan.*

pour obtenir le grade de Docteur de l'Université

(MENTION LETTRES)

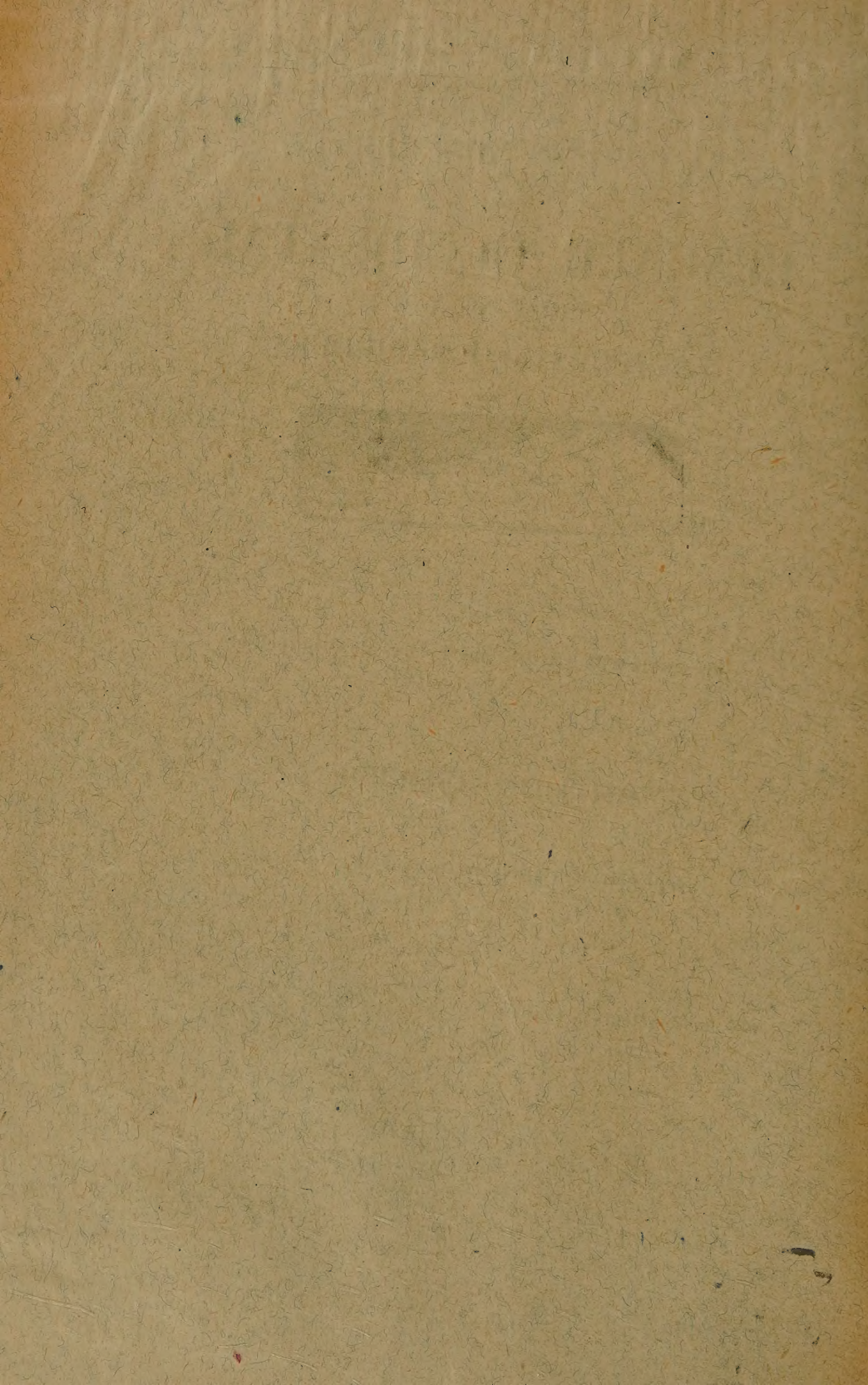
Examineurs de la thèse { M. SION, *président.*
M. FLAHAULT } *assesseurs.*
M. POYER,

MONTPELLIER

IMPRIMERIE DE LA MANUFACTURE DE LA CHARITÉ
(Pierre-Rouge)

1927

Thèse
Montpellier
1927.



LA CIVILISATION RURALE
DU
BENGAL OCCIDENTAL
ET SES
FACTEURS GÉOGRAPHIQUES

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

FACULTÉ DES LETTRES

PROFESSEURS :

- MM. **Vianey**, Doyen. — Littérature française.
Grammont. — Linguistique.
Foucault. — Philosophie.
Ramain. — Langue et Littérature latines.
Millardet. — Langues et Littératures romanes.
Sion. — Géographie.
Villeneuve. — Philologie latine.
Fliche. — Histoire et archéologie du moyen âge.
Blanchard. — Histoire moderne et contemporaine.
Dugas. — Archéologie et histoire de l'Art.
Poyer. — Philosophie morale et science de l'éducation.
Amade. — Langue et Littérature espagnoles.

MAÎTRES DE CONFÉRENCES

- MM. **Séchan**. — Langue et Littérature grecques.
Bouvier. — Littérature française.
Martin. — Langue et Littérature anglaises.
Thomas. — Histoire et Géographie du Languedoc.

CHARGÉ DU COURS :

- M. **Roussel**. — Langue et Littérature grecques.

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES :

- MM. **Teulier**. — Langue et Littérature italiennes.
Delmas. — Langue et Littérature allemandes.
Palanque. — Histoire ancienne.
M. **Dubois**, secrétaire.

MEMBRES DU JURY :

Président : M. **Sion**.

Assesseurs } MM. **Flahault**.
 } **Poyer**.

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions écrites dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

LA CIVILISATION RURALE
DU
BENGALE OCCIDENTAL
ET SES
FACTEURS GÉOGRAPHIQUES



THÈSE

présentée à la Faculté des Lettres de Montpellier

le 22 Février 1927

PAR

ARTHUR GEDDES

*Ancien Assistant à la chaire de Sociologie, Université de Bombay.
Ancien Professeur à Visva-Bharati Santi-niketan.*

pour obtenir le grade de Docteur de l'Université

(MENTION LETTRES)

Examineurs de la thèse	{	M. SION, <i>président.</i>	}	<i>assesseurs.</i>
		M. FLAHAULT		
		M. POYER,		

MONTPELLIER

IMPRIMERIE DE LA MANUFACTURE DE LA CHARITÉ
(Pierre-Rouge)

1927

#15157

A MESSIEURS

JULES SION

Professeur à la Faculté des Lettres

CH. FLAHAULT

Membre de l'Institut

Professeur à la Faculté des Sciences



Hommage respectueux.

TABLE DES MATIÈRES

I. Le Milieu naturel et l'Homme.	<i>Pages</i>
I. Santi-niketan et le domaine d'études. — Objet de la recherche. — Esquisse de la topographie.....	9
II. Les roches, les formes du terrain. — Appendice.....	16
III. Le climat. — Les saisons. — La nappe souterraine.....	21
IV. La végétation actuelle	27
V. L'homme et la transformation des forêts en terres cultivées ou en terrains vagues, dénudés, à travers l'histoire.....	32
VI. Le déboisement et l'agriculture	40
VII. Le déboisement, l'érosion et l'ensablement du delta occidental	44
VIII. La faune	51
II. Les Domaines culturels du Bengale.	
I. Les Régions de civilisation : le Rarh et les régions voisines. — Contributions de chaque région au développement intellectuel du Bengale	56
II. Les petites unités régionales au Bengale. Les parganas.....	65
III. La circulation : Voies terrestres et fluviales.....	69
IV. Les régions en guerre.....	79
III. Les Villages.	
I. Le Bari (l'habitation). — Petites habitations. — Habitations des castes supérieures. — Habitations « pacca ». — Le palais du zamindar. — Habitations musulmanes. — Habitations et maisons de ferme musulmanes plus importantes. — Comparaisons entre les demeures hindoues et musulmanes. — Conclusions tirées des plans d'habitations. — La construction et les matériaux. — Sculptures et décorations. — L'art dans le bâtiment. — Les arts décoratifs : l'alpuna. — Le bari et la famille.....	86
II. Les Villages. — Les terres des villages. — La disposition d'un village. — Population des villages.....	107
Trois villages mahométans : Modpur, Lohagarh et Ghasipur	114
Résumé	122
Villages Hindous. Benuri. — Liste des castes et note sur Benuri. — Bullebpur. — Goalpara. — Bahadarpur. — Surul. — La ville de Bolpur.....	124
Conclusions. — Le centre et la vie du village. — Résumé : Quelques villages du Bengale occidental. — Les occupations et les castes. — Bolpur et l'économie ouverte.....	148

IV. L'Agriculture et l'Économie rurale.

Pages

I. La Production. — L'agriculture ; l'insuffisance des terres pour le cultivateur. — Les récoltes. — Le cheptel. — L'irrigation. — La fertilité. — Dépenses et revenu net de la culture. — Le calendrier agricole. — Les métiers et commerces traditionnels	160
II. Le Régime foncier. — Cultivateurs, tenanciers et travailleurs.....	180

V. La Santé, la Malaria et la Mortalité.

VI. La malaria et la vie intellectuelle et morale.

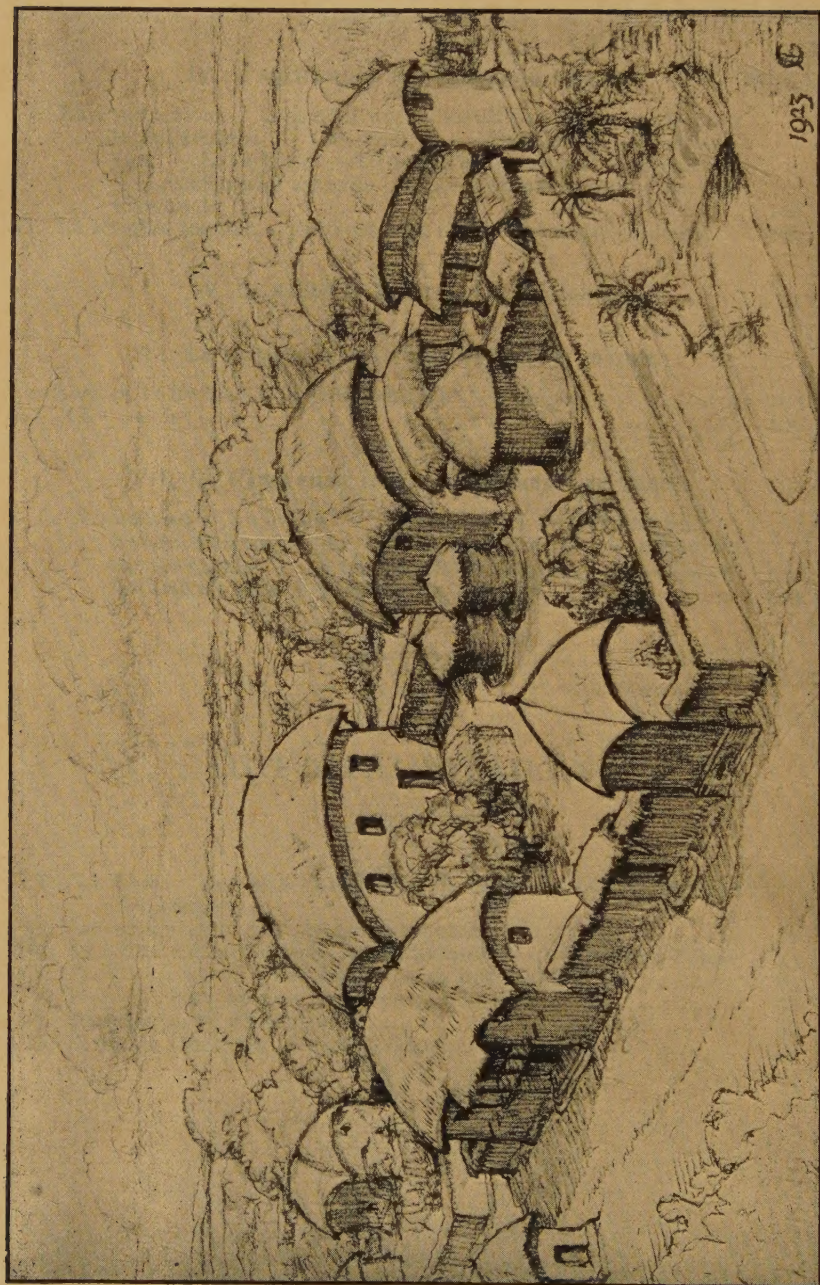
Le Rarh et le Bengale occidental au XIX ^e siècle.....	195
Le XX ^e siècle	196

VII. La Rénovation rurale et l'Exemple de Tagore.

Le renouveau de l'Ashram. — Santi-niketan. — Sri-niketan. — Action réciproque du travail pratique de Visva-Bharati sur ses études. — Le plan de Santi-niketan. — La rénovation rurale dans l'ensemble du Bengale.....	203
---	-----

LISTE DES ILLUSTRATIONS

I. «Le Bari» : Ferme et habitation le cadre de la vie hindoue (Frontispice).	
II. Deux paysages près de Santi-niketan.....	11
III. Graphique des floraisons et feuillaisons des arbres dans l'Inde	25
IV. Plans et vues de bari musulman et bari hindou	89
V. Plan de bari hindou supérieur.....	92
VI. Sculptures et décorations	99
VII. Plans de Goalpara, Surul et Ghasipur	125



« LE BARI » ferme et habitation, le cadre de la vie Hindoue (voir plan p. 92).

PRÉFACE

Cette étude repose sur une double documentation provenant :
1° de l'observation des villages et des paysans de l'Inde, faite surtout avec les collaborateurs de Rabindranath Tagore au Bengale ;
2° du contact avec l'esprit hindou et bengali en la personne de Tagore lui-même, Sir Jagadis Chunder Bose et d'Hindous d'activité, de pensée et d'opinions très diverses. De trois années aux Indes, une année a été passée au Bengale. Pendant six mois d'enseignement (février-septembre 1923) au groupement universitaire de Tagore, nous avons pu étudier la région environnante ici décrite, ainsi qu'au cours de visites faites à d'autres saisons. En outre, un long séjour chez Tagore aux Monts Khassi nous a permis de connaître ce grand maître, ce généreux ami. Quatre mois de recherches, dans les Himalayas et à Calcutta à l'Institut de Sir J. C. Bose, nous ont ouvert une vision de la nature tropicale. L'hospitalité offerte par ce grand savant et sa femme nous a permis de connaître un ordre de traditions, dont ils sont tous deux pénétrés, un peu différent de celles de Santi-niketan. Enfin, un contact intime et prolongé avec les *swamis* (moines) de la « fraternité » de Ramakrishna, nous montra un troisième aspect de la philosophie religieuse et de l'effort social dans le Bengale. Entre temps, des voyages à travers le Bengale nous ont fait voir l'ensemble du pays, tandis que la fréquentation des peuplades de ses frontières nous a permis de mieux nous représenter les étapes par lesquelles sont passés les habitants de la plaine.

De longues années auraient été nécessaires pour approfondir l'étude d'une civilisation aussi développée et ancienne que celle

du Bengale et nous avons beaucoup hésité avant de l'entreprendre. Cependant les conseils des professeurs Sion et Demangeon nous y ont décidé. Nous avons travaillé plus d'une année à Montpellier, plusieurs mois aux bibliothèques de Paris et autant à Londres. Néanmoins une grande partie de l'étude a été consacrée à la synthèse d'observations faites dans le pays même. Nous nous réservons la tâche intéressante d'élargir le champ d'étude en complétant ce travail par un ouvrage en anglais qui portera sur la civilisation de toutes les régions du Bengale.

Nous avons le devoir très agréable de remercier chaleureusement ceux qui nous ont aidé dans ce travail. A côté de Tagore et de Bose nous voulons citer tous nos amis de Santi-niketan, et en particulier le regretté Santose Mazumdar, homme loyal et de grand cœur; à Calcutta, MM. le D^r C.A. Bentley, J.H. Lindsay, I. C. S., G. S. Dutt, I. C. S., M. O. T. Iyengar, S. P. Mookherjee; à Bombay, le Prof. Pherwani, le D^r H. H. Mann et le Prof. Kanitkar. De retour en France, MM. Sylvain Lévi, A. Demangeon, Jules Bloch, J. van Gennepe nous ont fourni des suggestions et des critiques des plus utiles, comme à Londres MM. J. H. Peake et J. F. Richards. Sans l'aide et les prêts généreusement faits par le D^r F. W. Thomas, Librarian de l'India Office, par le Keeper of Records de l'India Office et le bibliothécaire de l'*Office of the High Commissioner*, la documentation de ce travail eût été bien incomplète. M. Kenoyer m'a généreusement prêté le cliché d'un graphique reproduit ici. Enfin, à M. Jules Sion, plus qu'à tous, nous devons témoigner notre gratitude pour les conseils éclairés et l'aide constante que nous avons trouvés auprès de lui. Nous associons dans notre reconnaissance M. Ch. Flahault, dont les leçons sur le terrain et les avis en tout temps nous ont fourni des modèles d'observation et rendu des services inestimables. Il nous reste à rappeler la mémoire d'un ami, sage et vénéré, James Archibald Campbell de Barbreck qui, avec notre père, a le plus fait pour nous montrer la valeur d'une saine civilisation rurale.

CHAPITRE PREMIER

LE MILIEU NATUREL ET L'HOMME

I. — Santi-niketan et le domaine d'études.

Santi-niketan est au Bengale le foyer du mouvement d'idéalisme, de pensée et d'art soulevé par Rabindranath Tagore. C'est en rayonnant autour de ce centre que j'ai vu le pays qui fera le sujet de cette étude. Donc, avant même d'esquisser une description du pays et d'indiquer les grandes lignes de cette étude, situons ce centre et jetons un coup d'œil rapide sur son développement et son but.

Santi-niketan se trouve à 140 kilomètres à vol d'oiseau au N.-N.-O. de Calcutta (1). Il est situé sur un plateau presque découvert qui domine une vaste plaine du nord au couchant. Un bouquet de grands arbres séculaires jette une ombre généreuse. Ces larges horizons séduisirent le Maharshi (ou Sage) Debendranath Tagore qui vit dans cet endroit le lieu rêvé pour le recueillement. Il y fit bâtir un *ashram* ou lieu de méditation :

(1) Santi-niketan en est à 160 kilomètres par voie ferrée et à 3 km. de la gare de Bolpur. Longitude E. 88°30 latitude N. 23°30. Bolpur, ainsi que le village de Surul se trouvent à 4 km. de Santi-niketan. On peut trouver soit l'un soit l'autre sur les cartes britanniques du Bengale (exceptée celle de Bartholomew), Surul sur les anciennes, Bolpur sur les plus récentes. Sur la carte Vidal-Lablache on ne trouvera que la ville de Burdwan, sur la rivière importante le Damodar. Au nord de celle-ci est l'Adjai, rivière marquée (mais non nommée) sur cette carte ; elle se jette dans le Bhaguirathi, qu'on appelle le Houghli en aval. Santi-niketan se trouve droit au nord de Burdwan, à 5 km. au nord de la rivière Adjai.

un logis et un petit temple ouverts à tous ; il l'appela « Santi-niketan », demeure de la paix (de *santi*, paix).

Plus tard, la même sensation d'espaces illimités offerte par ce lieu le fit aimer par son fils Rabindranath et ce fut là qu'il entreprit lui-même l'éducation de ses enfants et de quelques-uns de leurs petits camarades, initiative qui fut le commencement d'une école devenue ensuite l'école des hautes études asiatiques et des beaux-arts dont nous aurons à parler plus loin. C'est ainsi que dans ce lieu l'ashram de méditation et l'école, qui fût au début quasi buissonnière, se rencontrèrent pour devenir un collège de deux cents enfants ou plus et un groupement d'une trentaine d'étudiants et de professeurs, linguistes, artistes peintres, musiciens, groupés autour de la personnalité de Tagore. Une commune aspiration les unit : ils veulent puiser ce qu'il y a de mieux de l'Inde, de l'Asie même, sans renier une vive sympathie pour l'Occident.

Ce haut idéalisme, à la fois patriotique et humanitaire, ne pouvait planer, pour un homme comme Rabindranath Tagore, à part des hommes, éloigné de la terre. C'est pour nous la preuve de sa sincérité agissante que ceux qui en furent inspirés aient voulu tenter de renouveler la vie économique et sociale des villages autour de leur ashram. Les tentatives pratiques de Santi-niketan ont pris forme en 1922 parmi les rizières au pied du plateau, près du village de Surul, à trois kilomètres du premier centre. Des jeunes gens de son école s'y groupèrent, au nombre d'une dizaine, et dans le but de devenir des agriculteurs et des artisans devinrent les élèves de la ferme et des ateliers de l'Institut naissant de « reconstitution rurale. » On l'appelle aussi « Sri-niketan » de *Sri*, déesse de la prospérité. Plusieurs de ces jeunes gens, se mettant à un travail inconnu de la jeunesse instruite du Bengale, ont appris et pratiquent l'agriculture et les métiers ; ils les enseignent aux villageois et aux instituteurs par des méthodes améliorées, mais qui restent à la portée de tous. Et enfin, comme nous le verrons, ils essayent de porter la paix sociale, aux jeunes par le scoutisme, aux anciens par la coopération.

Santi-niketan n'est donc plus seulement un lieu de retraite



DEUX PAYSAGES DE SANTI-NIKETAN

- I. Hautes terres (et khoaï) avec village Santal. (Santi-niketan à l'horizon).
- II. Basses terres : berger santal et cultivateur hindou.

ou une école, mais un foyer d'initiatives à la fois d'ordre moral et pratique, rayonnant dans un pays douloureusement éprouvé par la misère, la maladie et, comme tant d'autres d'ailleurs, par le désordre social.

C'est en raison de cette double orientation et de ce double effort que j'ai appris à aimer la vie du Bengale, sa tradition et son peuple. Cette sympathie a fait naître l'étude qui suit. Et quand, à la fin de cet exposé, nous nous retrouverons à Santiniketan, après avoir parcouru la terre d'où ce mouvement est sorti, nous comprendrons mieux son but et sa signification.

Objet de la recherche. — Ayant connu le Bengale de Santiniketan, je voudrais décrire les villages et les terres qui l'entourent ; et parler aussi de la région qui présente les mêmes caractères, — cette terrasse irrégulière qui s'élève de quelques dizaines de mètres au-dessus du niveau de la plaine pour s'arrêter aux montagnes qui ferment le Bengale, à l'ouest. Enfin j'esquisserai le pays, d'aspects si variés, qui unit une partie de la plaine des anciennes bouches du Gange avec la bordure des terres élevées en une région qui fut le cœur du vieux Bengale et la matrice de sa civilisation actuelle.

Peu de régions de si faible étendue présentent un intérêt aussi intense que celle qui entoure Santiniketan. Les terres et les villages que j'ai visités se trouvent compris dans une étendue d'environ huit kilomètres sur huit. Toutefois, cette surface comprend des terres basses de rizières qui nourrissent depuis des siècles leurs villageois hindous et musulmans ; elle touche aux forêts primitives de Sâl et aux plateaux déboisés, nouvellement parsemés des hameaux primitifs d'un peuple, les Santals, de langue, de mœurs et de croyances antérieures au Brahmanisme. Si petite qu'elle soit, elle peut donc prétendre représenter de grands territoires dans le Bengale occidental (1).

(1) En fait, une étude beaucoup plus approfondie que celle-ci serait nécessaire pour faire comprendre cette région. Nous espérons qu'elle sera faite, car elle servirait de clef à l'étude de tout le haut Bengale : du pays et de son peuple, de leur action réciproque dans le présent, dans le passé à travers l'histoire et dans l'avenir.

De plus, elle fut un lieu de passage dans une région importante et intéressante au point de vue historique ; elle participa à la naissance de la civilisation brahmanique au Bengale, qui amena celle de nos jours. Ce ne fut donc pas par un simple hasard qu'au moyen âge deux villages situés tout près de Santiniketan devinrent célèbres comme la patrie de deux des premiers et des plus grand poètes du Bengale (1).

Le contraste entre la vie des deux grandes orthodoxies de l'Inde, le Brahmanisme et l'Islamisme, et le fétichisme primitif des aborigènes nous sert à comprendre ce qu'a été pendant mille ans, et peut-être pendant près de deux mille ans, le sort de ces hautes terres occidentales. Ce pays frontière, au destin remarquablement changeant, conserva obstinément son caractère propre ; ce fut un terrain où primitifs et civilisés venaient se mêler sans se fondre. De là l'intérêt d'une étude du petit pays que nous connaissons en même temps que de la région naturelle à laquelle il appartient, c'est-à-dire les hautes terres occidentales du Bengale.

Tandis qu'à l'ouest se trouvent les hautes terres, à l'est le pays s'abaisse en pente douce vers la plaine du Bengale et du Bhaguirathi dont les eaux saintes arrosent un sol qui, depuis l'histoire primitive jusqu'au siècle dernier, a été, au Bengale, le plus fertile en génies. Qu'est-ce qui forma l'unité réelle et marqua les limites de ce pays de Rarh ? Comment devint-il célèbre ? Voilà des questions auxquelles nous ne pourrions donner ici que des ébauches de réponses, laissant leur développement à une étude prochaine. — Comment il est devenu un pays appauvri, exposé aux fièvres paludéennes et dépeuplé, c'est une question qui a été analysée avec pénétration. Mais certaines conséquences de ce changement n'ont jamais été, je crois, pleinement comprises et nous devons, au moins, donner quelques indications sur ce sujet. Nous voudrions montrer les fâcheux effets de cette transformation récente au point de vue de la vie

(1) Le premier, Jayadeva, est l'auteur de la *Gita Govind* traduite par Edwin Arnold sous le titre de « *The Indian Song of Songs* » (Le cantique des cantiques hindou) ; l'autre, Chandi Das, est le premier grand poète de langue bengalie.

intellectuelle et morale : appauvrissement en hommes de valeur, diminution de la solidarité qui unissait jadis cette population. Notre ambition est d'insister sur l'enchaînement de l'évolution historique qui apparaît dans les rapports du milieu et de l'homme, ininterrompus jusqu'à notre époque (1).

Esquisse de la topographie. — A Santi-niketan le terrain s'élève, par de légères ondulations, du fleuve Adjai, dont l'altitude est d'une vingtaine de mètres au-dessus du niveau de la mer, jusqu'au sommet du plateau qui est à 75 mètres environ : cette élévation, si faible qu'elle paraisse, est importante pour le Bengale. Nous avons quitté le delta et son sol alluvial pour atteindre la couche moins fertile des alluvions anciennes qui forment une large ceinture autour du delta, à la base des montagnes qui sont les limites naturelles du Bengale. Au nord-ouest, à une quarantaine de kilomètres, on aperçoit les éperons éloignés du plateau de Chota-Nagpur qui s'avancent jusqu'à la frontière du Bengale.

Les plateaux arrondis de Santi-niketan et des environs sont les terres les plus élevées de ce pays. Une herbe maigre, quelques palmiers, quelques rares arbres à larges feuilles, un bois ou un verger mal entretenu les recouvrent. Il n'y a de villages que dans les creux, bien que depuis le siècle dernier les Santals immigrant du plateau de Chota-Nagpur aient parsemé ces terrains vagues de leurs petits hameaux. Le sol est infertile, et, même dans les creux, il durcit à tel point pendant la saison chaude qu'il devient incultivable jusqu'au moment où il est de nouveau amolli par les pluies. Sur bien des pentes le sol emporté par les eaux met à découvert le sous-sol de latérite qui « rouille » à cause du fer qu'il contient et devient d'un rouge garance éclatant. Ces étendues de latérite nue, les « khoai », sont d'une désolation extrême, mais d'une beauté farouche et immuable.

(1) Bien que notre sujet ne soit pas l'histoire du pays, nous avons pensé que quelques indications sur son passé en feraient mieux ressortir le caractère. De même qu'une biographie significative peut jeter un flot de lumière sur le caractère d'un homme que nous connaissons, mais que nous ne comprenons pas, de même une esquisse des développements historiques d'une région peut en révéler beaucoup de traits essentiels.

Dans la plaine les saisons se marquent par les changements qu'elles apportent. Les petites rizières en chaume deviennent d'un vert vif et frais pendant la saison des pluies, tandis que sur les hauteurs l'herbe reste d'un vert jaunâtre ; le rouge du « khoai » devient plus foncé et forme un contraste plus frappant avec le bleu des plaines que l'ombre des nuages de la mousson assombrit.

Ces terres de rizières sont les plus habitées du pays. Les villages de cultivateurs hindous ou musulmans, distants de deux ou trois kilomètres les uns des autres, les recouvrent. De Santiniketan, la verdure des arbres à larges feuilles et des palmiers qui bordent leurs « tanks » ou réservoirs se fond au loin avec celle de la jungle qui s'étend à deux lieues environ vers l'ouest. Les rizières dépendent, pour la quantité d'eau qui leur est nécessaire, des pluies et des eaux d'orage qui s'écoulent des plateaux.

Ces eaux sont retenues par les digues (hautes de trente centimètres) qui entourent chaque petit carré, et aussi par les « tanks », mais parfois il s'en échappe une partie qui fera cruellement défaut plus tard.

Deux rivières, l'Adjai et le Kopai coulent à l'est vers le Gange ou plutôt vers son bras occidental, le fleuve Bhaguirathi, dont le bief en aval, près de Calcutta, est appelé le Houghli. Ces deux rivières coulent assez près l'une de l'autre (à cinq kilomètres au point le plus rapproché), mais elles ne se rejoignent pas, car les hauteurs qui entourent Santiniketan séparent leurs lits. Tandis que l'Adjai coule vers l'est et va rejoindre le Bhaguirathi (Houghli) à l'ancien port fluvial de Katwa, le Kopai est repoussé vers le nord et rejoint un autre affluent avant d'atteindre le delta et le Bhaguirathi même. Le Kopai est une petite rivière guéable, même à la saison des pluies, tandis que l'Adjai, bien qu'il baisse pendant les chaleurs, doit être traversé en bac durant la mousson. Ces rivières qui drainent les eaux d'un bassin d'alimentation étroit sont sujettes à des crues soudaines après des orages locaux ; elles sont donc peu utilisées pour l'irrigation. Le long de l'Adjai, la crainte des crues a obligé les propriétaires à construire des remblais sur chaque rive, mais les terres maréca-

geuses qui les bordent restent une cause de fièvre paludéenne et de dépopulation.

Ces deux rivières peuvent être prises comme limites nord et sud de notre étude locale, car elles longent les villages jusqu'où rayonne l'activité de Sri-niketan, l'Institut de reconstitution rurale. La jungle de Chaupahari, à l'ouest, les terrains vagues de latérite, à l'est, forment des limites naturelles. Cependant les mêmes aspects se continuent au delà, sauf à l'est, le côté où l'on descend vers le delta. Mais la topographie de ce pays se dégagera par la suite. Engageons-nous d'abord dans notre exploration locale pour rayonner ensuite plus loin.

II. Les roches, les formes du terrain.

Le pays que nous étudions, ainsi que la plus grande partie du Birblhum, s'étend sur les alluvions anciennes ou latérite inférieure. Ces alluvions, qui bordent les alluvions récentes du delta du Gange, s'élèvent lentement, par des séries d'ondulations, jusqu'à l'affleurement des rochers de gneiss, de 100 à 150 mètres au-dessus du niveau de la mer, près de la frontière du Bengale. Elles sont recouvertes dans les dépressions par les alluvions récentes, ainsi qu'on peut le voir à Bolpur, où les rebords des « tanks » (réservoirs) montrent la terre rougeâtre des alluvions anciennes et les bords de la rivière la terre moins altérée des alluvions récentes. D'après les travaux du Service géologique (1), le passage de ces alluvions récentes aux anciennes se trouverait à moins d'un kilomètre de la rivière Adjai, au sud, et à une distance moindre de la rivière Kopai, au nord.

Le sol des rizières est généralement formé d'une argile grossière et jaunâtre (2). Cette argile devient plus fine à mesure que l'on descend du plateau au sol sablonneux pour atteindre la limite supérieure des terres cultivées ; c'est à la limite inférieure

(1) Cartes (inédites) du *Geological Survey Office, Calcutta*.

(2) Les briques de construction à Santi-niketan sont faites avec la terre des environs de Surul. Ce sont les plus mauvaises que j'ai jamais vues : friables et peu résistantes à la poussée.

de ces terres, près de la rivière, qu'elle est la plus fine. Après avoir franchi le fleuve et son lit d'alluvions on trouve de nouveau du sable. Les rives des fleuves demeurent à sec pendant la plus grande partie de l'année, elles ne sont recouvertes qu'au moment des crues de la mousson. Les eaux deviennent alors d'un brun jaunâtre à cause des sables qu'elles charrient à une vitesse qui dépasse celle d'un bon nageur.

Le trait vraiment caractéristique de la géologie est la latérite. La latérite est une roche argileuse, vésiculaire, composée d'oxydes hydratés d'aluminium, de fer ou de manganèse ; elle est généralement rouge et se trouve dans les pays tropicaux. Elle se forme sur des roches très diverses ; ici, elle résulte de la décomposition des alluvions anciennes sur une épaisseur d'une quinzaine de mètres, et repose sur une couche alluviale, généralement argileuse et non transformée. Cette latérite, connue sous le nom de latérite inférieure, pour la distinguer de la latérite des montagnes, est celle qui caractérise la bordure du delta du Bengale. Elle devient très dure quand elle est exposée à l'air, d'où son nom (lâter : brique) et son emploi local comme matériel d'empierrement. Durcie elle devient noduleuse et de couleur plus foncée. Son aspect fait penser aussitôt à du minerai de fer, et, en effet, des traces de fusion ont été trouvées dans le pays que nous étudions (1). Des hauts-fourneaux primitifs fonctionnaient à une trentaine de kilomètres de Santi-niketan pendant le siècle dernier; des essais de fusion furent faits par une entreprise européenne vers 1780-90 et de nouveau en 1870. Ces essais n'eurent pas de succès (2). On peut voir, autour de chaque *tank*, la latérite creusée à une profondeur de trois mètres et rejetée sur les talus. Elle se voit encore mieux le long de la voie ferrée qui l'a entaillée à une profondeur de quinze mètres entre la gare de Bolpur et la rivière Kopai. Dans certains endroits les talus ont été aplanis et recouverts d'une herbe rude, afin de les protéger, mais ailleurs ils sont restés tels quels, exhausés

(1) Carte géologique de Sherwill, *Settlement Report of Birbhum*, 1852.
(2) *Birbhum Gazetteer*, pp. 68-71.

cependant de trois mètres par la terre rejetée au-dessus. La voie, dans ces parties-là, a quelque chose de l'aspect pittoresque d'un cañon que soixante-dix années de vent et de pluie auraient sculpté en caps, en gorges et en aiguilles fantastiques. Voilà ce que peut remarquer un voyageur qui traverserait rapidement cette région en chemin de fer.

Beaucoup plus impressionnantes cependant sont les pentes des plateaux où la dénudation a été plus rapide et où la latérite a été entièrement découverte sur une immense étendue. Ces régions dénudées portent le nom de *khoai*. La couche de sol jaunâtre qui les recouvrait a été complètement entraînée par les eaux ; la latérite même a été découpée en vallées et en un minuscule réseau fluvial où les phénomènes de l'érosion : changement de lit de rivières, formation de cirques, « capture de fleuves » et autres, peuvent être observés en pleine action pendant les pluies. L'effet est assez rapide puisque des routes et des maisons construites depuis peu de temps à Santi-niketan ont déjà été menacées. Une observation plus précise de ces phénomènes par des agents-voyers aurait évité bien des fautes et bien des dépenses inutiles. Les mesures prises jusqu'à présent ont été insuffisantes pour arrêter les dégâts et encore plus pour les prévenir, excepté dans une ferme proche de Santi-niketan, où le fermier, un des initiateurs de l'Institut de reconstitution, a planté, pour protéger ses digues, de l'herbe *kush-kush* (1). Mais la rapidité de la dénudation n'a jamais été évaluée, à ma connaissance (2). Le travail d'érosion atteint une profondeur considé-

(1) *Saccharum spontaneum*, de la famille des Graminées.

(2) Pendant mon séjour à Santi-niketan j'ai planté des piquets le long des bords rongés du *khoai*, au début de la saison des pluies, afin de mesurer l'avance du travail d'érosion pendant une mousson. Malheureusement cette année-là (1923) fut exceptionnellement sèche et il ne se produisit aucun changement notable. Les piquets de bambou ayant été mangés par les termites (fourmis blanches) aucune trace n'en fut laissée. Une expérience semblable vaudrait la peine d'être faite chaque année, avec des piquets de bois de teck que les termites ne toucheraient pas. Car ce genre de dénudation se produit sur les alluvions anciennes, partout où les pentes ne sont pas en terrasses ou recouvertes d'herbe, tout le long de la côte orientale de l'Inde, ainsi qu'on peut le voir en voyageant du Bengale septentrional jusqu'au Pont d'Adam et au cap Comorin. Il n'existe sans doute aucun centre d'études aussi bien

nable au-dessous du niveau primitif du sol, partout où la pente est rapide (par exemple sous le mur de l'ancienne Résidence, où la dénivellation est de deux à trois mètres de profondeur). Il est encore plus important le long des pentes plus rapides, mais il est moindre sur les pentes plus douces. En multipliant la surface du khoai par une profondeur d'un mètre, (deux mètres seraient peut-être plus près de la réalité), on a une idée de la quantité de terre entraînée le long des pentes jusqu'aux champs et jusqu'au lit des rivières et des fleuves pendant un siècle ou deux. Cependant, avant même l'érosion du khoai, d'immenses quantités de terre végétale et autre ont dû être entraînées le long des pentes. Nous reviendrons sur cette question plus tard, quand nous aurons vu les causes de l'appauvrissement de la végétation, dû en grande partie à l'homme, à l'homme bûcheron, charbonnier ou pasteur (Sect. VI) ; et ses effets progressifs sur la rapidité de l'érosion (Sect. VII). Si les conséquences locales sont graves et ont une action sur de plus vastes territoires, leurs conséquences dans le delta ont dû être bien plus étendues, car l'ensablement des rivières est une cause de mort pour le delta occidental.

La désolation du khoai est frappante dans son étrange et aride beauté. Aucun arbre, excepté çà et là un buisson épineux, un dattier et l'arbre dit *jam*, les seuls végétaux qui peuvent prendre racine et vivre dans les creux qui ont reçu un peu de terre. En plein soleil, sous le rayonnement intense de la lumière et de la chaleur, le khoai peut impressionner les sens jusqu'à l'exaltation, par son rouge garance éblouissant, son silence ardent et sa solitude. Mais par un soir de mousson, lorsque de lourds nuages surplombent les formes chaotiques de la latérite assombrie par les pluies récentes, il donne l'impression d'une immensité désolée, d'un pays plongé dans un morne accablement.

situé que Santi-niketan pour faire ces observations ; elles sont non seulement d'un intérêt local, mais pourraient s'appliquer à de vastes régions au Bengale et au-delà, et ont une signification pour la plaine que nous verrons plus tard.

Appendice.

Un forage intéressant a été fait à Surul, à une profondeur de 98 mètres, en creusant un puits pour la ferme de l'Institut. J'ai examiné et comparé des échantillons de chaque couche nouvelle à mesure qu'elle remontait ; je regrette de ne pas les avoir envoyés au bureau géologique pour être analysés, mais je peux donner les notes suivantes, de mémoire.

Le forage amena, après le premier mètre, environ, de grossière argile jaune, la latérite rouge habituelle. Elle resta de la même couleur sur une quinzaine de mètres, puis fut remplacée par de l'argile grise. A une trentaine de mètres, une couche de substance schisteuse gris foncé, de quelques centimètres d'épaisseur, se présenta, puis de nouveau, ce qui semblait être la même argile grise ou à peu près, à 50 mètres environ, une couche d'argile grise très dure, extrêmement compacte et gluante, qui, au lieu de s'écailler comme la substance schisteuse, était si lisse que le tube de forage glissait en tournant sans pouvoir pénétrer. Après deux ou trois jours d'essais infructueux, le tube traversa cette couche, épaisse seulement de quelques centimètres, et pénétra de nouveau dans de l'argile grise, comme précédemment, à travers des couches de consistances différentes jusqu'à une profondeur de 98 mètres. Aucune quantité de sable ne remonta et, d'après la nature du sous-sol et sa nature argileuse jusqu'à une grande profondeur (à l'exception de la couche schisteuse), on peut conclure qu'il ne doit pas y en avoir. Il faut se rappeler cependant que l'on trouve quelquefois dans la latérite des morceaux de quartz et même de rocher ayant une certaine ressemblance avec du bois fossilisé.

Le changement de couleur de la latérite à une quinzaine de mètres de profondeur tient sans doute à ce qu'elle est protégée de l'action successive de l'eau et de l'atmosphère. Comme le niveau d'eau tombe de dix mètres environ pendant les chaleurs et même plus bas pendant les saisons exceptionnellement sèches, on peut considérer que les conditions sont stables et que les altérations ne se produisent plus au-dessous de ce niveau.

Tout le monde a remarqué que les métaux rouillent ou s'oxydent plus facilement s'ils sont exposés à l'action successive de l'humidité et de la sécheresse que s'ils sont complètement secs ou complètement immergés. Le même phénomène doit se produire pour les particules de fer de la latérite, ce qui expliquerait sa couleur rouge là où elle est alternativement mouillée et séchée, sa couleur grise au niveau inférieur où les conditions ne changent pas et où l'action de l'atmosphère ne peut plus s'exercer.

III. Le climat.

Bolpur étant seulement à 15 km au nord du tropique du Cancer, le soleil est littéralement vertical au solstice. C'est à ce moment que va brusquement finir la saison chaude dont la sécheresse et la température croissantes sont à peine modérées par de rares orages. Tard en juin, les vents passent du N.-O. au S.-E. et la mousson se déclanche ; les pluies commencent à diminuer de fréquence vers les mois de septembre et octobre, dont la chaleur humide éprouve l'homme. Le « temps froid » commence en novembre ; le « temps chaud » vers le nouvel an bengali, le 15 avril ; ces deux saisons forment presque huit mois de ciel clair et de brises du N.-E. jusqu'à ce que les nuages hauts et rares du mois de mai se rassemblent et que quelques averses présagent le retour de la mousson. La mousson détermine la récolte de riz et les conditions favorables ou non à la malaria ; aussi le paysan du Birbhum y met-il tout son espoir, car ses moyens d'existence et sa santé en dépendent.

Les hautes terres de l'Ouest sont la partie la plus sèche du Bengale. La moyenne annuelle des pluies dans le Birbhum est de 1300 à 1350 mm (1), et elle augmente à mesure qu'on traverse le delta vers l'Est où elle atteint 2500 mm et plus au pied de l'Himalaya et des collines qui longent les limites orientales de la province. Comme la plus grande partie des eaux du Gange ont abandonné l'Ouest du delta et rejoignent le Brahmapoutre

(1) *Birbhum Gazetteer.*

à l'Est, il en résulte un grand contraste entre l'abondance des eaux à l'est et leur insuffisance à l'ouest.

De 1350 mm. qui composent la moyenne de pluie du district, les neuf-dixièmes ou 1200 mm. tombent normalement de juin en octobre, 120 mm. de mars à mai et à peine 50 mm. de novembre à février. La quantité de pluie varie cependant d'une année à l'autre, non seulement dans l'ensemble, mais dans les proportions relatives d'un mois à l'autre. La dernière famine du Birbhum (1874) est un exemple des effets désastreux de l'irrégularité de distribution des pluies; la récolte de riz manqua, cette année, par suite du manque de pluies en septembre et octobre (110 mm. seulement au lieu d'une chute normale de 330 mm.), bien qu'il soit tombé plus de pluie que d'habitude en juillet et août.

On a remarqué que durant les dernières années il y avait deux périodes pendant lesquelles la pluie tendait à dépasser la moyenne, alternant avec deux périodes de pluie déficitaire. Il semble en outre qu'une tendance aux sécheresses et en même temps aux chutes de pluie torrentielles se manifeste pendant les années où la somme des pluies demeure au-dessous de la moyenne. Ce sont les périodes où l'agriculture et la santé publique sont exposées à un danger spécial au Bengale (1). De plus il semble clair que « lorsque la moyenne des précipitations diminue dans le N.-O. de l'Inde, elle augmente, au contraire, au Bengale et vice-versa. » Pareillement, à un degré moindre pour le N.-E. et le S.-O. du Bengale « la précipitation déficitaire, dans une région, est généralement suivie d'un excès relatif dans l'autre. » Comme le remarque justement l'auteur de cette note, si ces obser-

(1) J'ai été frappé d'un fait de ce genre, en 1923, année exceptionnellement sèche au Bengale, où notre région manqua d'eau, le Birbhum ayant reçu 35 p. cent d'eau de moins que la moyenne. Un voyage fait en juillet du Birbhum altéré de pluies à 50 km. vers le sud dans le Burdwan m'amena dans des terres inondées par des pluies successives, quoique ce district reçût en réalité 20 p. cent d'eau de moins que la moyenne; encore plus loin vers le sud, près de Chandernagor, l'aire des inondations désastreuses cessait de nouveau. Effectivement le printemps suivant a été marqué par une épidémie de choléra, comme l'avaient prévu les officiers de la santé publique, sévère surtout dans le Birbhum.

ventions se confirment et se généralisent, la prévision de ces faits aurait la plus grande importance pour l'agriculture et la santé publique (1).

Le Bengale a rarement les étés aussi chauds que l'Inde centrale; le maximum relevé, même pour le Bengale occidental, est de 47° C. et bien que le thermomètre marquât 48° à l'ombre pendant que j'étais à Surul, en mai 1924, la température vraie, à l'ombre, a pu être inférieure d'un degré. Janvier est le mois le plus froid au Bengale, car le maximum moyen est de 25° C., malgré que le thermomètre ait pu descendre jusqu'à 1°, dans la région sub-montagneuse, et jusqu'à 4°, au voisinage de la mer (2).

Les Saisons. — Traversant pour la première fois l'Inde, le voyageur européen peut être surpris de voir, si ce n'est dans quelques régions où les palmiers prédominent, si peu de différence dans l'aspect du paysage. S'il débarque en automne, comme il le fait le plus habituellement, un peu de l'humidité des pluies demeure encore, sauf dans les champs; les rizières, elles-mêmes, vertes ou dorées de leur grain mûr, rappellent les champs de son pays vers la fin d'un été chaud.

Peu à peu, cependant, le temps, invariablement clair, peut impressionner le voyageur, ainsi que ses conséquences: le dessèchement lent de la végétation, le printemps subit et sa floraison soudaine; puis la chaleur et la sécheresse croissante qui cesse enfin alors que la mousson éclate au mois de juin. La terre, durcie par la sécheresse, verdit de nouveau, l'azur léger du ciel se change en un bleu indigo jusque vers la fin de la saison des pluies où le cycle des saisons recommence.

J'ai subi l'impression de beaucoup d'autres voyageurs venus d'un climat tempéré, en sentant que parmi tout ce qu'il y avait de nouveau dans cette nature, les changements de saison étaient ce qu'il y avait de plus saisissant.

Mais ces changements sont aussi des moments de renaissance pour l'habitant du pays; pour lui ce sont les actes, annuellement

(1) C. A. Bentley, pp. 2-3, *Bengal Public Health Report*, 1923 (Calcutta, 1925).

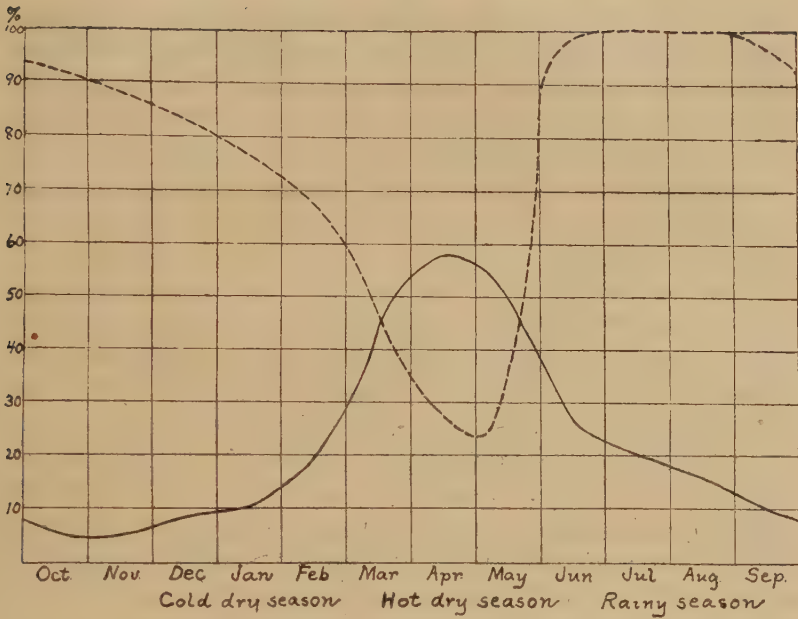
(2) O'Malley: *Bengal* (1917), pp. 64-65.

répétés, mais toujours de façon variée, d'un drame qui transfigure la contrée et dans lequel le paysan joue lui-même son rôle, car les saisons marquent les stades de travail humain et de la conquête du pain quotidien et se relie aux phases de la vie intérieure.

Dans l'Inde le printemps débute par une explosion de floraison et de bourgeonnement, vers la mi-avril, le nouvel an du Bengale. Le printemps est aux Indes, comme dans nos pays, aimé des poètes qui chantent la joie des floraisons et des tendres verdure, mais leurs chants pleurent en vers poignants ces beaux jours trop vite évanouis devant la chaleur et la sécheresse foudroyante de mai et de juin (1). Tandis que dans nos climats un long hiver intervient entre la chute des feuilles et l'apparition des frondaisons nouvelles, aux Indes les jeunes feuilles suivent de si près la chute des anciennes que la plupart des arbres sont à peine défeuillés qu'ils se recouvrent de nouveau de verdure. Tandis que ceux d'entre les arbres à feuilles restés découverts depuis l'automne se couvrent de feuilles, d'autres laissent lentement tomber les leurs et restent nus jusqu'à la mousson où la sève montante leur donne les moyens de reverdir. D'autres restés feuillés pendant la saison froide perdent leurs feuilles grises ou dorées, tandis que les arbres à feuilles plus persistantes gardent les leurs jusqu'à ce que les nouvelles soient développées.

On verra cependant à quel point le paysage sylvestre est transformé au printemps, par le graphique ci-dessous. Il montre d'une façon saisissante de combien près la courbe de la floraison est suivie par celle de la chute des feuilles et le plus souvent par l'apparition des nouvelles. Les raisons de cette floraison et de cette feuillaison simultanées sont difficiles à dégager. D'une part le rayonnement croissant du printemps aiderait à expliquer ces phénomènes et, d'autre part, l'entrave à la végétation,

(1) Je suis arrivé auprès de Tagore au moment de la représentation de l'un de ses drames du printemps où le joyeux accueil du printemps se transforme en un chant de vie et de mort entremêlé qui annonce la saison chaude. On sent également la tendresse du printemps, la terreur de la saison chaude dans les « Saisons » de Kalidas et sa vision de la forêt en feu.



Graphique du pourcentage d'arbres en floraison (ligne noire) et en feuillaison (pointillée) pendant l'année dans l'Inde, par L. A. KENOYER.

opposé par la sécheresse croissante ; c'est un effet connu des irrigateurs, qui ailleurs dans l'Inde arrêtent l'alimentation en eau de l'oranger, par exemple, afin d'en provoquer la floraison.

A l'encontre du Bengale oriental où les inondations montantes dues à la fonte des neiges et aux premières pluies permettent de labourer et d'ensemencer de bonne heure, la terre latéritique des pentes occidentales reste dure et ne se couvre d'eau qu'en pleine mousson. Puis les rizières commencent à verdir à mesure que le jeune riz pousse jusqu'à la moisson dorée. La moisson faite, les champs restent pour la plupart nus jusqu'à la mousson suivante. Nous ne nous arrêtons point au travail saisonnier, que nous décrirons dans le chapitre sur l'agriculture.

Ce bref aperçu aura suffi pour montrer combien les saisons commandent la vie de la végétation et le travail, et combien juste est l'usage qui remplace le terme d'autrefois de pays tropicaux par celui de pays de moussons. Cependant le climat s'exprime

aussi par le rythme saisonnier de l'eau du sol. Car si l'abondance de l'eau permet la croissance abondante qui fait du riz une plante d'alimentation si productive, les sécheresses saisonnières, l'irrégularité des pluies aussi exigent les réservoirs ou tanks. Non moins importante que ceux-ci cependant est la nappe d'eau souterraine. Elle est invisible et facilement oubliée, mais elle constitue une réserve d'eau, un vaste réservoir que nous allons maintenant étudier.

La nappe souterraine. — La profondeur à laquelle il faut creuser le sol pour trouver l'eau montre le niveau de l'eau sous terre : la nappe souterraine. Elle varie non seulement de saison à saison — dans les pays de moussons —, mais aussi d'une année à l'autre. Elle baisse pendant la saison chaude jusqu'au moment où les pluies commencent à tomber. A Santi-niketan écoliers et étudiants se dispersent quand les puits tarissent ; ce qui arrive généralement au début de mai, le niveau d'eau étant à 9 mètres environ, pour s'abaisser encore jusqu'à la mousson.

A Surul, situé plus bas, mais non dans la plaine, le niveau d'eau s'abaisse avant la mousson à 10 mètres environ. Ainsi que je l'ai dit, on a creusé un puits tubulaire pour obtenir de l'eau en abondance toute l'année et pour remplacer les vieux réservoirs, coûteux à creuser et exigeant un dur travail, pour élever l'eau quand le niveau est bas. Le puits tubulaire cependant, en dépit de notre attente et de son succès à travers d'autres sols, ne rencontre pas dans le sous-sol une grande réserve d'eau suffisante pour l'irrigation, bien qu'il ait été creusé à 98 mètres de profondeur.

Le niveau d'eau cependant est plus élevé le long des rivières. Près des rives d'un fleuve (à 10 miles au N.-O. de Surul), j'ai vu un nouveau « puits à tube », de bambou de type japonais, qui élevait l'eau à l'aide d'une pompe à main en quantité suffisante pour irriguer avec profit un potager pendant le mois de mai, alors que le manque de légumes est une privation et, à cet endroit même, l'eau se trouvait à une profondeur de 5 m.

Nous avons parlé de l'intérêt des puits en tant que « forages

d'eau » montrant le niveau d'eau, mais ils ne jouent pas un rôle important dans l'irrigation. Il existe même des préjugés à leur égard, car les cultivateurs pensent que l'eau de puits porte malheur aux récoltes ; il se peut que la température, plus basse que celle de l'eau des tanks chauffée par le soleil, soit moins propice, aussi n'apportent-elles point les limons fertilisateurs des rivières en crues.

Les réservoirs (tanks) sont la ressource principale, ils sont rectangulaires, longs de 20 à 30 mètres et même davantage et certains retiennent suffisamment d'eau pour les baignades, même pendant la saison sèche. Chaque village en possède plusieurs et ils occupent un espace plus étendu que celui des habitations. Ils sont aussi éparpillés çà et là dans les champs, spécialement entre un des plateaux qui constituent des surfaces de réception et les rizières dans lesquelles on peut ainsi amener l'eau à volonté.

Les tanks aident à maintenir le niveau d'eau du sous-sol dans une mesure importante, mais difficile à évaluer ; leur perte, causée par l'insouciance des habitants qui les laissent s'ensabler, est grande pour l'agriculture, nous verrons que c'est une des causes principales de la diminution de la superficie cultivée, ainsi que des récoltes, dans la région et dans l'ensemble du Bengale occidental.

IV. La végétation actuelle.

La région que nous étudions n'est pas homogène ; elle comprend diverses parties caractéristiques de régions plus vastes. Elle présente donc des types différents de végétation et des flores variées.

A l'ouest, dans la jungle, se trouvent les forêts de Sâl (*Shorea robusta*) l'essence la plus répandue au Bengale. Cet arbre pousse dans des sols très divers : dans de riches terres alluviales ou, comme ici, dans des terres pauvres de latérite ; on le trouve jusqu'à 1.000 mètres et même au-dessus, le long des flancs arrosés de l'Himalaya et aussi sur les terres sèches de cette région et du plateau du Chota-Nagpur, à l'ouest. Il présente donc une souplesse extrême en ce qui concerne le sol et l'humidité.

Les parties élevées du plateau, autour de Santi-niketan, sont des terrains vagues couverts d'une herbe maigre et de quelques arbres très clairsemés ; le sol des versants emporté par les pluies a mis à découvert le sous-sol de latérite qui est complètement stérile. Ce plateau est caractéristique des terres de la bordure occidentale du Bengale qui se trouvent entre des terres cultivées et la jungle ; il est caractéristique aussi de certaines parties du Barind, des pays semblables qui, bien que situés au nord du Gange, en sont vraiment la continuation, et des territoires que l'on retrouve tout le long de la côte orientale de l'Inde, un peu à l'intérieur. Près des rivières il y a encore de petits morceaux de jungle humide, de minuscules deltas, des marais. Finalement, dans les dépressions, entre les sommets des plateaux, se trouvent les terres de rizières, parsemées de villages entourés de palmiers et d'arbres feuillus.

Dans les forêts de Sâl, forêts réservées par le gouvernement, les arbres protégés forment des bois épais. Il y a remarquablement peu de sous-bois ; le sol est recouvert d'un épais tapis de feuilles mortes renouvelé chaque année en avril, le nouvel-an du Bengale, alors que les feuilles nouvelles remplacent les anciennes. Ça et là, dans une clairière, un *Banyan* (*Ficus indica*) prend racine. Je me rappelle avoir trouvé sur un de ces banyans des pousses de *pîpal* (*Ficus religiosa*) et d'un autre arbre au moins qui poussaient dans les interstices formés par les branches et le tronc, mais je ne pus trouver aucune pousse de l'une ou de l'autre espèce aux alentours, car « l'association fermée » dans des bois de Sâl exclut tout autre concurrent. Il reste sur l'autre rive de l'Adjai, ainsi que le long du chemin de fer de Gaya, des forêts de Sâl non protégées dont le sol est couvert de broussailles, mais il est probable que les forêts protégées, malgré leur aspect plus artificiel, sont plus proches de l'état originel de la nature que les forêts non protégées, à moitié détruites et d'aspect plus sauvage.

D'autres essences se trouvent dans les forêts de la région : *Piar* (*Buchananiana latifolia*), *Dhau* (*Anogeissus latifolia*),

Kend (*Diospyrus melanoxylon*), *Mahua* (*Bassia latifolia*) (1). Les Santals font servir les fleurs de cet arbre à leur nourriture. Elles sont cueillies au printemps, séchées sur des nattes au pied des arbres et conservées (2). Dans les montagnes, ils mangent aussi des graines de Sâl, en temps de famine (3). Ces graines servaient sans doute de nourriture habituelle aux époques primitives et jusqu'au moment où la culture se développa.

Sur les plateaux découverts il pousse une herbe maigre ; il n'y a presque pas d'autre flore. Ça et là un dattier indien (*Phoenix sylvestris*), dont les dattes plus petites et moins savoureuses que celles du vrai dattier (*Phoenix dactylifera*) donnent le « gur », sorte de mélasse épaisse. Dans les terres plus pauvres de la région on peut citer *Wendlandia*, *Evolvulus*, *Stipa*, *Tragus*, *Spermacoce*, *Ziziphus*, *Capparis*, etc... (4). Sur la latérite, l'arbre dit « jam » (*Eugenia-Zyzzgium*) avec sa tige grise, ses feuilles épaisses et ses fruits qui ressemblent à de grosses prunelles ; quelques buissons épineux et quelques dattiers rabougris à cause de l'insuffisance de fertilité du terrain. Le *Palâsh* (*Butea frondosa*), le dâk de l'Hindoustan (5), pousse et fleurit au printemps sur la lisière des terrains vagues près de Surul. On cueille ses rameaux chargés de fleurs splendides « la flamme de la forêt » (6). Ses feuilles tournent leurs frondes de côté pendant les moments de plus grande chaleur si bien que l'arbre souffre moins et arrive à supporter une grande sécheresse ; c'est d'ailleurs sur les plateaux desséchés de l'Hindoustan et du Pendjab que je la vis pour la première fois.

Dans les terres de rizières il y a remarquablement peu d'au-

(1) *Birbhum Gazetteer*, p. 6. Tiré de D. Prain « *Bengal Plants* ».

(2) O'Malley. « *Bengal* », (1917).

(3) Reinherz. « *The seed of sâl (Shorea robusta) as a famine food* ». Calcutta 1903.

(4) *Birbhum Gazetteer*, p. 6.

(5) Le terme d'Hindoustan s'applique à la plaine du Gange en amont du Bengale.

(6) Ces fleurs ressemblent tellement, de loin, à des flammes que pendant un voyage dans l'Oudh au printemps alors qu'elles sont en pleine floraison, je pris un incendie de jungle pour un bois de palash. Je me rendis compte de mon erreur et la signalai au botaniste qui m'accompagnait quand je vis les « fleurs rouges » danser de haut en bas.

tre végétation. La grande productivité de ces terres, comparées à celles où la culture des céréales se fait principalement sans arrosage, résulte non seulement du labourage intensif et de l'humidité abondante, mais aussi du fait que l'épaisseur et le grand développement de la plante exclut toute concurrence. Il n'y a place pour d'autres herbes que sur les petits tertres qui entourent chaque champ de riz. L'herbe *kush-kush* (*Saccharum spontaneum*) pousse sur les chemins surélevés qui traversent les rizières; pendant la mousson elle élève jusqu'à hauteur d'homme ses longs plumets argentés qui brillent au-dessus du vert tendre et frais du jeune riz. Il pousse quelques toutes petites espèces annuelles sur les chaumes, le reste de l'année. Parmi les espèces trouvées sur les champs de riz du district nous pouvons citer : *Aponogeton*, *Utricularia*, *Drosera*, *Dopatrium*, *Ilysanthes*, *Hydrolea* et *Sphenoclea* (1), et pendant ces dernières années, dans les *tanks*, le *Lilac devil*, inoffensif ici, étant confiné par la surface limitée des eaux stagnantes (2).

Le terrain qui entoure les villages est durement piétiné : la végétation des « tanks », quelques lotus et lis d'eau, une gourde ou une courge dans un coin abrité de quelques buissons épineux, quelques fleurs de soleil cultivées pour l'autel familial d'un Brahmin sont les seules plantes qui rompent la nudité du sol. Les arbres sont la grande beauté des villages pour lesquels ils sont d'ailleurs de première utilité. Les bambous forment de petits bocages, les arbres plus légers, les *banyans*, les *pipals* donnent une ombre étendue; on est d'ailleurs aussi sûr de les trouver autour des temples que les *tamarinds* autour des villages musulmans. On voit quelques *baels*, associés à *Krishna*, aux fruits rafraîchissants et quelques manguiers dans les vergers des alentours, des bananiers, des « *juck* » plantés pour leurs fruits et peut-être un *champak* aux belles fleurs blanches odorantes dans le coin d'une cour. Tout autour des villages, le long des

(1) *Birbhum Gazetteer*, p. 6.

(2) Cette plante originaire de l'Amérique centrale a pris une telle extension dans la Birmanie et récemment dans le Bengale oriental qu'elle est devenue un véritable fléau. Son installation à Surul est intéressante, mais reste encore inexpiquée.

talus rouges qui entourent les « tanks » sont des rangées de majestueux palmiers: les *tals* (*Borassus flabelliformis*). Leurs troncs droits donnent du bois de charpente, leurs racines servent à maintenir les bords des « tanks » et on tire de leurs fruits une boisson fermentée bue par les pauvres gens. Cependant, malgré leur utilité, je n'en ai vu replanter qu'une seule fois et je les ai vus bien souvent coupés jusqu'à la souche.

Un aperçu des principaux types de végétation devra suffire pour notre étude des conditions de la vie humaine. L'élément essentiel de la végétation de cette contrée, d'où la forêt a presque disparu, est la rizière.

Mais si nous nous tenons à la limite des rizières et des terres incultes et stériles, nous constatons une très grande opposition dans la végétation, un contraste frappant entre les marais riverains devenus des rizières et la steppe tropicale aride succédant aux forêts détruites. D'une part le paysan a pour ainsi dire élevé le niveau des marais par des digues et des réservoirs d'irrigation, d'autre part il a détruit les forêts et en conséquence amené l'aridité jusqu'à la limite de ses champs.

En agissant ainsi il a chassé les plantes naturelles et aidé l'immigration des espèces de régions plus sèches. En admettant que quelques plantes xérophiles telles que le *palash* (*Butea frondosa*) se trouvaient dans certaines parties sèches du Bengale avant l'intervention de l'homme sur la nature, nous pouvons penser que leur propagation est due à une immigration de la végétation des régions naturellement plus arides à mesure que l'on remonte le cours du Gange.

Très schématiquement on pourrait dire que la flore du Bihar méridional est devenue la flore du Bengale occidental (c'est-à-dire de notre région), que la flore du Bihar est devenue celle d'Agra et d'Audh, que cette dernière est devenue celle du Pendjab, dans ses parties non irriguées, et ainsi de suite jusqu'au désert Indien, le Thar. — Depuis moins d'un siècle cependant un nouveau cycle a commencé, car les grands systèmes d'irrigation du Sind et du Pendjab, des Provinces Unies et même du Bihar amènent l'eau là où elle manquait, restaurent les champs

de céréales d'autrefois et en créent de nouveaux (1). Certes, des dangers imprévus retardent ces efforts ; la science et l'art de l'ingénieur sont aux prises avec une tâche plus difficile qu'on ne le croyait et peut-être qu'on ne le sait encore, mais on s'y acharne ; tout dernièrement encore on a entrepris de reboiser des coteaux arides et des « *badlands* ».

Ce cycle commencé fort heureusement a touché notre district grâce aux efforts dont nous aurons à parler. Il était temps, car sur nos plateaux l'étendue de la culture diminue, la qualité du riz baisse et on peut voir entre les terrains vagues et les terres de rizières une frange de champs cultivés autrefois et qui ne le sont plus (2). Si ce contraste entre les rizières et les terres arides témoigne de la puissance du paysan, il est cependant trop violent pour demeurer stable et ne pas trahir aussi l'étendue de sa faiblesse et de son ignorance. Nous verrons dans la section suivante quels ont été les différents stades et les différentes périodes dans cette lutte entre la nature primitive sauvage et l'homme qui parfois l'a domptée et enrichie, mais qui souvent l'a dépouillée.

V. L'homme et la transformation des forêts en terres cultivées ou en terrains vagues, dénudés, à travers l'histoire.

Notre étude de la végétation actuelle nous a amené à constater les transformations qui s'y produisent et à penser qu'il n'y a pas de végétation actuelle fixe, mais qu'une transformation constante de ses types se poursuit. De quand datent les transformations de forêts en terres de cultures ou en terrains vagues ? Comment les différents stades se sont-ils produits ? Et surtout, quelle a été la part directe de l'homme dans cette œuvre ? Telles sont les questions que nous allons envisager.

La première description fidèle du pays fut faite par le géo-

(1) Voir les *Triennial Reports on Irrigation*. Aussi : Gopal Advani, *La vie rurale dans le Sind*, 1926.

(2) Actuellement dans la lutte livrée entre les « marais à riz » et la « steppe », c'est la steppe qui fait reculer le riz.

désien Rennel en 1780 (1). Il décrit chaque « pargana » ou petite division fiscale du district. « Toute la terre de Synbhum (à l'ouest de Santi-niketan) est arable à l'exception d'un bois d'une superficie de six kilomètres, situé près de Illambazar ; Supur possède une grande ville (nous dirions un village aujourd'hui) ; le Barbuksing, formé principalement de terres arables, est un pays remarquablement ouvert, au nord-ouest il comprend de hauts « downs » (2) entremêlés de jungle ; c'est dans cette partie que se trouve le comptoir (factorerie) de Surul à trois kilomètres seulement de Supur ; ce *pargana* produit beaucoup de coton ». La description des *parganas* du nord est semblable, elle aurait pu être écrite aujourd'hui, si ce n'est que le coton n'est plus cultivé. « Barkhanda n'a que des « downs » élevés et stériles ; au nord-ouest, entre Surul et Suri, Allinagore est formé de terres pour la plupart stériles ; Kutabpur, à une faible distance de Surul au nord-est, est élevé et stérile dans la partie occidentale ; à l'est il est cultivé. » Même description pour les parganas situés plus au nord et au nord-est : « downs » élevés et stériles, pays découvert, terres arables... Plus à l'ouest, à la limite du plateau du Chota-Nagpur, ceux qui forment actuellement une partie du district des *parganas* Santals sont décrits comme « montagneux et boisés », ainsi qu'ils le sont encore ; quant à ceux qui se trouvent entre ces collines et notre région, ils sont couverts de jungle ou stériles, « spécialement là où il existe des mines de fer et des fonderies », comme si le besoin de combustible pour la fonte était responsable de leur état de dénudation. Par contre, dans le *pargana* de Nagore, l'ancienne capitale frontrière du raja, Rennel parle d'une « forêt prodigieuse » qui existe toujours et là il ne mentionne pas de fer.

Si les conditions ont si peu changé pendant les cent cin-

(1) *Rennel's journal*. Ed. La Touche. Mém. A. S. B., 1910, pp. 28 et suivantes. Rennel, qu'on a appelé « premier géographe anglais », a arpenté plusieurs parties du Bengale vers 1780. C'était une tâche aventureuse à cette époque, ainsi que le montre son journal.

(2) Collines arrondies et chauves du Sud-Est de l'Angleterre que les plateaux découverts de notre région rappelaient à Rennel.

quante dernières années, on se demande avec quelle lenteur les changements des siècles précédents ont eu lieu et à quelle époque reculée ils ont dû commencer. Il est vrai que les graines germent et que les pousses croissent plus vite dans une bonne terre arable proche d'une forêt que dans une terre stérile dont le peu d'humus a été emporté par les pluies de mousson et où les arbres à graines sont devenus rares. Par conséquent, dans les pays d'où la guerre et la famine ont chassé les cultivateurs, la forêt a envahi les terres plus vite qu'elle ne peut reconquérir des terres stériles, alors même que l'homme n'entrave en rien sa croissance. Ceci explique les réclamations faites en 1780-90 au sujet des territoires de l'ouest (territoires faisant partie aujourd'hui des *Parganas* Santals) où les terres cultivées furent envahies si rapidement après que les cultivateurs en eurent été chassés par les Mahrattes et par les « montagnards ». Dans un pays aussi découvert que le nôtre, cependant, les forêts, ayant été radicalement détruites, mirent longtemps à s'installer de nouveau sur les versants des collines et dans les champs, même après l'époque d'anarchie à la fin de laquelle Rennel parcourait le pays.

Le rapport plus récent de 1852 donne une description à peu près semblable du Synbhum ; il ajoute que dans le Barbuksing, à Umdureh et à Sheopur (ou Supur) les villages sont « grands et bien bâtis » (comparés à ceux du nord-ouest). A Synbhum il y a une étendue de jungle et près de Surul des terres élevées et non cultivables. La jungle de Synbhum (1), ajoute-t-il, est parmi toutes les forêts de quelque étendue celle qui se trouve le plus à l'est. La carte géologique préparée pour le rapport montre du « gravier ferrugineux » aussi bien dans les forêts que dans les terres stériles (1).

Plus on remonte le cours des siècles, plus la localisation est vague et plus il devient difficile de dire comment la limite des terres cultivées et des collines déboisées a avancé sur les forêts. Cependant l'aspect général du pays a été suffisamment décrit pour que nous en ayons une idée juste.

(1) *India Office Records.*

Une description intéressante du pays situé à l'ouest de Santiniketan se trouve dans le *Brahmanda*, une partie du *Bhavisvat Purana* (1), ouvrage probablement écrit au XV^e ou au XVI^e siècle. « Au nord de notre pays les forêts sont très étendues, elles sont principalement formées de Sakhota, d'Arjuna et de Sâl (2) ainsi que d'une grande quantité d'arbustes... Dans la division de Virabhumi (Birbhumi) la forme de la Divinité appelée Bakreswara est présente au monde... » Voici qui localise la référence puisque de nos jours, un lieu de pèlerinage du nom de Bakreswar, situé à 40 kilomètres à l'ouest de Surul et du Kopai, touche la rivière Bakreswar qui coule vers le nord.

« Les trois quarts du district sont couverts de jungle, le dernier quart est cultivé. Une petite partie du sol est très fertile, le reste est salin et improductif. L'eau ne manque pas, car de nombreuses petites rivières, dont la principale est l'Adjai, coulent à travers la forêt. On trouve des mines de fer en plusieurs endroits. Les indigènes sont pour la plupart petits et noirs, ils ont des penchants immoraux ; ils ignorent leurs devoirs religieux ; quelques-uns seulement vénèrent le nom de Vishnu. Ce sont des archers habiles et des cultivateurs laborieux. C'est dans cette partie du district appelé Viradesa que se trouvent les villes de Nagara, Sipulya (3) et autres. » On ne parle point ici de terres découvertes et stériles, sans doute parce qu'elles pouvaient ne pas être spécialement remarquées d'un voyageur peureux, car elles ne contrastaient pas avec les terres découvertes et cultivées et n'étaient pas redoutables comme la jungle. Les parties appelées « salines (4) et improductives » devaient être cependant des terres déboisées ; car autrement les cultivateurs ne se seraient pas rendu compte qu'elles étaient infertiles ; d'autre part, l'existence même de mines de fer et de

(1) J. A. S. B., 1861, p. 390. Cité dans le *Birbhumi Gazetteer*, p. 11.

(2) Le teck (?) *Terminalia Arjuna*, *Shorea robusta*.

(3) Supur ?

(4) Saline est ici un terme obscur qui doit tout simplement indiquer une terre stérile.

fonderies implique une grande consommation de bois. A l'est les terres étaient non seulement cultivées, mais elles étaient le siège de la culture brahmanique et de la renaissance Vishnavite à cette époque (vers 1500) ainsi qu'au XII^e siècle.

La première description du Birbhum fut celle du grand sage Jaïn qui passe pour avoir parcouru le district actuel au V^e siècle avant Jésus-Christ. « Mahāvira voyagea durement dans cette contrée des Ladhas où il ne voit ni routes ni sentier. Dans le Vajrabhumi et dans le Subbabhumi il dort sur de misérables couches et s'assied sur de misérables sièges. Même dans les parties fidèles de cet âpre pays, les chiens le mordent et le poursuivent... il est difficile de voyager dans le Ladha (1) ». Ce pays sans chemins, ces chiens élevés sans doute pour la chasse autant que pour la garde, voilà qui suggère la jungle giboyeuse plus vivement qu'aucune description. Il semble bien qu'une distinction entre la contrée de Ladha (Radha ou Rarh) et les *bhumis* de l'extrême Ouest ait été déjà faite, mais l'état de la civilisation semble également peu avancé dans ces régions. On aimerait cependant savoir quelle était cette « partie fidèle » ; fut-elle celle qu'on appela plus tard le Rarh ?

Depuis l'époque des empereurs Asokan (Mauryan) au III^e siècle après Jésus-Christ, la terre de Rarh a fait partie d'un empire et s'est trouvée sur la route de terre de la baie du Bengale et du port de Tamluk au sud de Calcutta. Le fleuve Bhaguirathi qui portait alors toute l'eau du Gange avec ses diramations était la route fluviale et formait la frontière occidentale de ce pays. (Ou plutôt, comme je suis porté à le croire, ses rives se trouvaient toutes deux comprises dans cette contrée de Rarh dont la limite aurait été juste au-delà de la rive gauche du fleuve). A partir de cette époque la civilisation de la région de Rarh se développa, laissant cependant à l'est et à l'ouest des parties relativement plus arriérées : à l'est le delta, le Bengale central d'aujourd'hui ; à l'ouest les collines boisées situées à quelques kilomètres au nord et à l'ouest de Santi-niketan, cette

(1) Avaranga-Sutta. M. M. Chakravarti. *Notes on the Geography of Old Bengal*. (J.A.S.B., 1908), pp. 285-286. Cité dans le *Birbhum Gazetteer*.

limite ouest plus difficile à déterminer était probablement moins strictement définie.

Munis de ces faits généraux historiques, pouvons-nous, par une étude spéciale de notre région, trouver la clef de l'évolution des régions plus vastes qui l'entourent? Nous considérons la végétation telle qu'elle est aujourd'hui et telle qu'elle a été pendant ces 150 dernières années et nous noterons les facteurs qui ont joué un rôle dans l'évolution de ces terres, de leur état primitif à celui de terres de rizières, de terrains vagues ou de forêts.

Ce qui distingue les terres de rizières des terres incultes (terrains vagues ou forêts) est suffisamment évident; c'est l'humidité, c'est la nature du sol. Les pentes inférieures et les dépressions sont arrosées par les eaux des plateaux, le sol est formé d'alluvions récentes ou bien il a été enrichi pendant une longue période par les limons de ruissellement des forêts supérieures. Mais alors comment expliquer que les terres de Synbhum (à l'ouest de notre région) soient recouvertes de forêts, tandis que les terres du Barbuksing (sur lesquelles se trouve Santi-niketan) soient en grande partie stériles et dénudées? Les conditions d'humidité sont à peu près semblables, le sol est, dans les deux cas, formé d'alluvions anciennes (1). Ces deux régions semblent donc faites pour le robuste Sàl. Aucun doute ne peut subsister à ce sujet; d'ailleurs il suffit de voir la belle taille des quelques sàl qui poussent à l'est sur les terrains découverts là où ils ont été préservés, et à Santi-niketan même où on en a planté une avenue, il y a une quarantaine d'années.

Les causes naturelles étant semblables, il reste à considérer le facteur humain pour expliquer cette différence. Nous avons vu que le traitement du minerai de fer, nécessitant une grande quantité de bois de combustion, était responsable de l'état de dénudation de certaines terres. Sherwill signale bien des « graviers ferrugineux » dans ces deux régions, mais j'ai gardé le souvenir d'un sous-sol au Synbhum, (creusé pour faire un

(1) Notre propre observation confirmée par les cartes géologiques.

réservoir au milieu de la forêt), plus léger et plus jaune, par conséquent moins ferrugineux que le sous-sol rouge des terrains dénudés. D'ailleurs Sherwill mentionne d'anciennes traces de fonte de minerais dans les terres découvertes et n'en mentionne pas dans la forêt. Voilà qui serait donc une des causes de la différence. D'autre part, la fabrication du charbon de bois se faisait en 1830 et se fait encore dans les forêts de Sâl qui longent l'autre rive de la rivière Adjai ; elle devait se faire encore plus activement à l'est près des marchés de la région agricole ou marécageuse. Enfin, une troisième cause de différence entre ces deux régions serait la présence des routes importantes qui suivaient la crête du Barbuksing du nord au sud, mais qui évitaient les plateaux recouverts de jungle. Les raisons de ce fait se trouvant hors de la région que nous étudions, nous les examinerons plus tard, mais le rapport entre la présence des routes et l'état de dénudation de ces terres semble évident. Si quelque terreur frappait les voyageurs des anciens temps, c'était bien celle de la forêt d'où des êtres terribles, réels ou imaginaires, et généralement réels, pouvaient s'élancer et les saisir à l'improviste. Certes, le saint homme (1) dont la seule richesse consistait en un bol de mendiant vide n'avait guère à craindre des voleurs, son impassibilité et son regard paisible étant sa plus sûre protection contre un « tigre mangeur d'homme » accidentel ; rappelons-nous cependant notre sage Jaïn qui semble avoir assez peu apprécié la forêt ! Quant aux marchands et aux voyageurs, il en était certainement autrement à leur égard. C'est pourquoi l'éclaircissement de la jungle commencé pour se frayer un passage devint bientôt un devoir et sa destruction en grand fut le premier pas vers l'établissement de nouvelles routes. Jusqu'à la fin même du XVIII^e siècle le déboisement des forêts de l'ouest fut une mesure nécessaire de sûreté publique (2).

(1) Cf. Rabindranath Tagore. *La Religion d'un poète*.

(2) Les rapports mentionnent souvent des sacs postiers emportés par des bêtes sauvages. Après de nombreuses injonctions aux propriétaires pour la destruction des forêts, Lord Cornwallis fut finalement obligé d'allouer un crédit pour l'entretien d'une nouvelle route militaire qui traversait le Birbhûm.

— Comparer aussi de nos jours les conséquences d'une route commer-

D'ailleurs il n'y avait pas lieu de détruire de grandes étendues de forêt loin de la grand'route. Cet ensemble de raisons semble expliquer pourquoi les forêts ont subsisté dans le Synbhum (jusqu'à l'époque des « réservations » protectrices), alors qu'elles ont été détruites dans le Barbusking.

En remontant le cours des siècles, nous acquérons la certitude que les forêts étaient prédominantes. Les hommes vivaient alors comme les Kheryas vivent encore sur la lisière du district de Bankura (1) à 75 ou 80 kilomètres de notre région. Ils formaient de petits groupes d'une ou deux familles, ils menaient une vie de nomades, se nourrissaient de racines et de plantes, de fleurs de *Mahua* et de larves. Ils ne cultivaient presque rien et apportaient remarquablement peu de changements dans la jungle. Cependant leurs groupements persistants ne pouvaient que diminuer les ressources générales ; ils étaient alors forcés de chasser, de faire paître et de cultiver. Ce stade nomade de la culture intermédiaire aux champs fixes, encore très répandu, est celui du *jhum* (essartage). On brûle un morceau de forêt, on y sème à la volée du riz de montagne, puis après deux ou trois récoltes on abandonne ce morceau où la broussaille repousse(2). Ceci semble avoir été le stade de culture dans notre district à l'époque du sage Jaïn que nous citions. « Les gens mangent une nourriture grossière, ils possèdent force chiens... » Les parties ouest en étaient à ce même stade aux XV^e et XVI^e siècles, alors que les trois quarts du district étaient recouverts de jungle, le reste était cultivé, les hommes étaient encore des « archers experts », mais ils étaient déjà des « cultivateurs laborieux ».

ciale établie à travers un pays désert : par exemple la route des plaines au Tibet, le long de laquelle les forêts ont particulièrement souffert. (Voir Kenoyer et Dudgeon : *Plant Ecology of Garhwal State.*, (8^e I. S. C., 1921, J. A. S. B., 1921).

(1) J. C. Hodson, *The Primitive Culture of India*, (Lond., 1922), Chap. II.

(2) Nous décrivons ici le procédé tel que nous l'avons vu dans les Monts Khasi, Assam, cf. Gurdon *The Khasis* (1920) ; le grain des hautes terres occidentales (avant l'introduction du maïs) aurait été purement le millet. Le delta du Gange produit une espèce de riz sauvage vénérée des Hindous — ancêtre du riz cultivé — dans les jungles littorales des Sunderbans. Voir Watt. *The Commercial Products of India*.

VI. Le déboisement et l'agriculture.

Les conséquences du déboisement sur l'agriculture au Bengale occidental et dans la Province entière.

Le déboisement dans le Bengale occidental peut être considéré à trois points de vue. Nous pouvons d'abord examiner ses conséquences particulières sur la contrée qui entoure immédiatement Santi-niketan, nous souvenant cependant des larges territoires des Indes présentant les mêmes caractères. Nous pouvons ensuite considérer les effets du déboisement sur les collines et le plateau du Chota-Nagpur jusqu'aux vallées du Bengale occidental ; enfin nous pouvons essayer de voir les effets de ce déboisement et de l'état de dénudation qui s'ensuit sur toute la plaine du Bengale.

Examinons d'abord de près ce que nous avons vu à Santi-niketan. Le déboisement graduel dans les régions non développées fut hâté par l'établissement des voies ferrées ; non seulement elles offraient un nouveau mode de transport pour le bois mais elles l'utilisaient pour servir de traversés. Ceci amena la destruction de grandes étendues de jungle, considérée comme « terrain perdu », car les indigènes y voyaient des terrains sans utilité alors qu'ils les devaient plus tard former de riches réserves de forêts, car le bois allait bientôt devenir rare. A l'ouest, de notre région jusqu'au Chota-Nagpur, aucune forêt n'a été préservée sinon par l'intervention du gouvernement. Les *zamindars* ont su couper leurs bois mais non les protéger.

Les résultats furent désastreux, non seulement pour les forêts, mais pour l'agriculture, car le déboisement détruit le tapis spongieux qui retient l'humidité sur les hauteurs ; l'eau ruisselle alors sur les pentes dénudées, en chutes rapides, entraînant avec elle des matériaux solides qui se déposent dans les rivières, les obstruent et occasionnent des inondations désastreuses (1). De plus les forêts produisaient de l'humus qui fer-

(1) Conséquence évidente pour les terres au village de Goalpara. Voir sur le plan du village les dégâts causés par l'ensablement du lit de la rivière. Cf. aussi le *Birbhum Gazetteer*, p. 127.

tilisait les terres ; quand on les eût abattues, au lieu d'humus riche, il ne resta plus que du sable et un sous-sol de latérite inerte sans débris végétaux et sans matière organique vivante. Sur les hauteurs la destruction des forêts amena un abaissement du niveau d'eau : les arbres agissaient auparavant comme d'innombrables pompes aspirantes et retenaient l'eau à un niveau supérieur ; après leur destruction, le niveau s'abaisse jusque dans les champs, et surtout au moment où la sécheresse peut être fatale pour les récoltes, c'est-à-dire pendant le mois d'octobre.

Localement, le déboisement amena l'ensablement des « tanks » où le niveau d'eau s'abaisse ; il fallut donc commencer plus tôt à élever l'eau pour irriguer les champs.

Plus tard, pendant les sécheresses du printemps beaucoup de tanks se desséchèrent complètement comme il arriva en 1924 après des pluies de courte durée. Il s'ensuivit un amoindrissement général de la santé et des épidémies de choléra qui sévirent en effet cette année-là. Enfin la destruction des forêts épuisa vite les ressources de bois du pays. Toutes les charpentes « pacca » (de bonne qualité) sont maintenant faites, même à Santi-niketan, de poutres de fer amenées de fort loin par voie ferrée. Une industrie du pays, appropriée aux « temps froids », alors qu'il y a peu de travail dans les champs, disparut dès ses débuts (1).

Là seulement où elles sont protégées contre le bétail, les forêts peuvent convenablement se régénérer après des coupes et plus encore après des incendies (2). Il va sans dire que les

(1) De plus, la perte d'abris causée par l'augmentation des vents desséchants et par les orages est considérable. Les toits de chaume des maisons de Santi-niketan et même ceux des fermes de Surul eurent à souffrir beaucoup plus que ceux des villages mieux protégés par leurs bouquets d'arbres et situés plus bas.

(2) L'utilité d'une protection fut illustrée à Surul où dans les jardins de l'ancienne résidence, abandonnée depuis un siècle, des arbres ont poussé en abondance. Aux alentours, sur le plateau, le sol sablonneux est dénudé, les pentes, en bas, sont non seulement dépourvues de toute végétation, mais la latérite sillonnée par la dénudation semble une mer rouge orageuse qui sape les murs des jardins dans toute leur longueur, tandis qu'à l'intérieur des murs poussaient de beaux arbres de *teck* qui ont été abattus, il y a deux ans, mais dont les souches émettent de vigoureux rejets.

effets des incendies dans une région plus sèche sont beaucoup plus graves que ceux de l'abatage. Sur les montagnes boisées de la frontière nord-est du Bengale, où les saisons de pluie sont longues, la végétation repousse vite, mais ce sont les bois tendres, à croissance rapide, qui se régénèrent les premiers et qui remplacent les bons bois durs à croissance plus lente (1). Il paraît même que dans les forêts très humides de *sâl* et de *teck* de l'Himalaya, qui reçoivent des pluies et des brouillards pendant de longs mois et qui sont alimentées par des sources et des rivières, les incendies aident la germination et l'aération du sol (2). Dans l'Ouest, où le climat est plus sec, les forêts sont plus facilement détruites et le peu d'herbe qui arrive à repousser est sans vigueur ; c'est pourquoi on ne voit plus de terres recouvertes d'herbe haute dans notre région.

Mais, de plus, la jungle sert de pâturage, les chèvres, les buffles et même les vaches mangent les pousses feuillues, surtout pendant les saisons chaudes, alors que toute autre végétation est desséchée. La difficulté réside dans ce fait que plus les peuplements sont denses, moins il y a de taillis pour la pâture et que plus on fait pâturer sans discernement plus la régénération de la forêt est lente. De là viennent les conflits constants, dans l'Inde de nos jours, entre l'administration forestière et les paysans qui font paître. Le forestier voit plus loin et signale à juste titre que certains droits de parcours peuvent être accordés, à certaines époques (3), tandis que les paysans en faisant paître à tort et à travers dans la forêt empêchent la croissance des bois, éclaircissent la végétation et exercent une sélection destructive, les plantes à feuilles tendres étant complètement mangées, tandis que survivent les plantes épineuses et amères, inutiles au forestier comme à l'éleveur (4).

(1) C'est ce que l'on remarque au sud de Darjeeling, de 400 à 1500 m. d'altitude, ou sur les collines plus basses de Monts Khassi.

(2) R. S. Hole. *Plant ecology and its bearings on problems of economic importance in India*. India Science Congress, 1918. (J. A. S. B., 1918).

(3) Brochure : « *Forestry and its uses* ». (Bombay Govt, 1923).

(4) Ceci est vrai pour l'ensemble du Bengale. Dans le Pendjab, etc..., le *babul* épineux sert de combustible, de bois de charpente et de tanin.

Tout ceci démontre l'action réciproque de la destruction des forêts et de l'appauvrissement de l'agriculture et par conséquent le besoin de protéger les forêts, de replanter les bois et les vergers et de reboiser de grandes et de petites étendues (1). Les stades de ce travail progressif pourraient être exprimés sous forme de diagramme :

- 1° Etat naturel ;
- 2° Coupes et aménagement ;
- 3° Sécheresse et épuisement ;
- 4° Possibilités de reboisement.

Tous ces stades peuvent être étudiées fragmentairement sur tous les versants des plateaux de Santi-niketan.

Cette décadence ou par contre cette reconstitution étant sous le contrôle de l'homme, on ne peut trop en montrer les causes et les effets. Malheureusement les diagrammes ne suffisent pas à frapper l'imagination ; quant aux faits, les transformations sont si lentes qu'elles passent le plus souvent inaperçues ; et les désastres une fois arrivés ne peuvent pas être réparés sans prévoyance, sans courage et sans sacrifices immédiats. L'homme a compris et a chanté le drame de l'année : du printemps suivi par la sécheresse brûlante de mai, puis par le rafraîchissement de corps et d'âme apporté par les pluies de la mousson. Mais il a trop rarement compris le drame des générations : la destruction des forêts ayant pour but de faire place aux pâturages et aux troupeaux et le préjudice subi par ceux-ci quand la forêt n'existe plus.

Quand j'ai essayé d'exprimer cette évolution et l'effort futur sous forme dramatique (2) j'ai appris que les sages et les poètes de l'Inde auraient vu et prévu les désastres qui devaient

(1) Nous avons entendu parler dans l'Inde que d'un cas seulement de la protection des bois par la population. Un forestier hindou distingué nous a informé que dans une partie qu'il connaissait des Monts Khassi, où nous étions alors, les indigènes, peuplade patriarcale assez primitive mais sympathique, s'arrangeaient entre eux pour faire des coupes, des pacages et des chasses systématiques en respectant les jeunes bois.

(2) *Visva-Bharati Quarterly*, Vol. I, N° 2 (July), 1923. *A Masque of Earth and Man ; of Nature tamed, despoiled, renewed*, Joué à Sri-niketan. — (Allégorie de la terre et de l'homme ; de la nature apprivoisée, dépouillée, renouvelée).

suivre la destruction des forêts. Ils l'auraient dit dans des légendes dont le sens caché avait été oublié, semblait-il, par les générations suivantes. Ou bien était-ce une simple survivance de la vieille croyance animiste dans un dieu de la forêt, jaloux de ses arbres et qui doit être craint ? croyance exprimée encore par la coutume qui oblige les Santals à laisser un arbre dans la clairière défrichée de la forêt où ils installent leur village, arbre sacré que l'on retrouve dans chaque village hindou. Et ceci même pourrait être un symbole, une intuition, si vague soit-elle dans l'âme des villageois, de l'utilité de la forêt et du rôle qu'elle joue dans la vie de la communauté. Quoi qu'il en soit, Rabindranath Tagore, avec sa faculté d'insuffler une vie nouvelle aux choses vieilles et moribondes, a retrouvé la signification légendaire dans le meilleur sens. D'un élan généreux, il a chanté le feu sacré mais dévastateur, l'eau et les moissons. Afin de poursuivre une œuvre qui toucherait le cœur de ses compatriotes au fond des villages, il confia à un jeune disciple la tâche de reprendre et de renouveler les vieilles légendes pour en faire briller la signification d'une lumière plus vive. Oserons-nous espérer qu'il réalisera le désir qu'il nous a exprimé de se mettre lui-même à une tâche aussi belle !

VII. Le déboisement, l'érosion et l'ensablement du delta occidental.

La plaine du Bengale est le débouché ancien de deux immenses fleuves, le Gange et le Brahmapoutre. A eux deux, aidés de leurs affluents actuels, ils ont peu à peu édifié la plaine en avançant leurs deltas entre le plateau de Chota-Nagpur à l'ouest et les montagnes plissées de la Haute Birmanie à l'est. — On sait que dans leur état ancien, ces fleuves longeaient le pied des côtes, l'un à l'ouest, l'autre à l'est et laissaient leurs ramifications s'en aller les unes vers les autres, se mêlant avec les rivières venant du nord, rivières considérables quoique moins importantes que les deux fleuves principaux. Mais voilà qu'au XVI^e siècle les eaux du Gange, cherchant leur voie de plus en plus vers

l'est, trouvèrent celles du Brahmapoutre et s'unirent à lui sans en changer le cours. De plus en plus le Gange laissant à l'ouest son ancien lit, le Bhaguirathi, prend celui de l'est, le Padma ; de plus en plus ses diramations se bouchent et, du moins en périodes sèches, la quasi totalité de ses eaux tendent à s'unir au Brahmapoutre. On comprend l'importance majeure de ce changement à côté de tous les autres survenus dans le delta (1).

Tels sont les faits connus.

Mais que ces fleuves se soient rencontrés déjà dans le passé, cela demeure fort incertain. On croit qu'avant le XVI^e siècle et jusqu'au V^e avant J.-C., le Bhaguirathi portait les eaux du Gange ; cela nous reporte aux débuts de l'Histoire. Au delà nous n'avons pas de renseignements ; les sous-sols du Gange ont été peu étudiés. Il faut donc examiner les probabilités ; des sondages et des nivellements contrôleront peut-être plus tard les hypothèses qui en ressortent.

La tendance d'un fleuve arrêté dans son cours par la mer est de déposer aussitôt le limon porté par son courant ; le fleuve, barré ainsi, cherche à éviter l'île qui s'est édifiée et coule à sa droite ou à sa gauche ou des deux côtés à la fois ; ce processus se continuant forme le delta classique.

Mais la plaine deltaïque du Bengale a une double, même une multiple origine (on devrait dire, non pas le, mais *les* Deltas). Il s'en suit une complexité particulière qu'il nous faut schématiser.

Les deux fleuves principaux, sortant de leurs grandes vallées, prenaient tous deux la direction de la mer (avant le XVI^e siècle). Les causes en seraient : 1^o la pente générale du nord au sud des Himalayas à la mer ; 2^o des bancs d'alluvions anciennes qui se trouvent de leur côté, et 3^o des rivières qui descendent directement des pentes prochaines des Himalayas et qui, malgré leur faible longueur, apportent une quantité d'eau et d'alluvions relativement considérable, à cause des fortes précipita-

(1) Voir C. Addams-Williams : *History of the Rivers in the Gangetic Delta*. (Calcutta, 1919), etc...

tions de leurs bassins de réception. Et en plus des trois raisons citées plus haut, pour que ces deux grands fleuves soient demeurés séparés, nous considérons que leurs cours l'un vers l'autre se seraient mutuellement gênés, car au moment où ils s'uniraient les courants se trouveraient ralentis l'un par l'autre ; ils déposeraient aussitôt leurs limons de charriage et il se formerait ainsi des bancs qui aideraient à les maintenir séparés. Ne pouvant donc s'approcher l'un de l'autre, ils seraient obligés de chercher leur voie vers le bord de la plaine et de couler ainsi au pied des côtes, le Gange à l'ouest, le Brahmapoutre à l'est.

Ces faits auraient produit l'équilibre plus que millénaire des deux fleuves principaux de ce delta complexe. Il est cependant bon de se rappeler que l'on ne peut pas affirmer l'existence d'un équilibre constant, faute de pouvoir mesurer les forces en jeu dans le passé et même à l'époque actuelle ; il se peut qu'une série de fortes crues accompagnée d'irrégularité dans l'apport des alluvions, donnerait subitement l'avantage à l'un de ces rivaux en accroissant la force de son attaque ou en diminuant la résistance de l'autre. On peut parler d'un équilibre, du moins relatif, si l'on sait qu'un nouveau facteur intervient d'un côté seulement, qu'il agit avec la force et pendant le temps nécessaire pour la réalisation d'un changement tel que celui du cours du Gange.

En fait, un facteur nouveau est intervenu : l'homme, cultivant là où il pouvait, mais brûlant en même temps d'immenses étendues de jungle et livrant le sol à la destruction par le ravinement. L'homme arrivait surtout de l'Ouest, poussé par le grand mouvement des migrations à travers les plateaux ou la plaine Indo-Gangétique ; l'Est, au contraire, cerné de montagnes qui sont encore inexplorées de nos jours, fut bien moins troublé. Gagnant d'abord les terrains au-dessus des marais, sans traverser la plaine marécageuse, les hommes s'établirent, mettant le feu à la jungle, et celle-ci pendant les mois de sécheresse du climat occidental eut de la peine à se refaire. Comme nous l'avons établi, même là où la culture n'a pas été installée définitivement, à la jungle détruite succédèrent les terrains découverts où l'érosion ne rencontra pas de résistance. Mais même sous une poussée

d'immigration égale, les terrasses d'alluvions anciennes de l'Est, les pentes raides des montagnes orientales offraient une résistance à l'homme par la vigueur de la végétation sauvage, alimentée par des pluies deux fois aussi abondantes et plus régulièrement réparties sur toutes les saisons.

L'érosion commence un cycle nouveau à l'ouest ; et le sol est de plus en plus rapidement emporté par le ruissellement qui alimente les crues. Les rivières du Bengale occidental descendent jusqu'à la plaine où leurs courants arrêtés déposent leurs limons. Certaines, comme le Damodar, occupant dans le plateau un large fossé d'effondrement, et d'autres encore plus au sud, atteignent une altitude voisine du niveau de base près de leur sortie des collines d'alluvions anciennes et encore assez loin de la Bhaguirathi ; aussi y laissent-elles déposer leurs alluvions en une sorte de delta intérieur, en un vaste cône extrêmement aplati, sur lequel elles ont pris la direction du S.-E. Mais d'autres, vers l'origine actuelle du Bhaguirathi, descendent les pentes des alluvions anciennes (du N. à l'E.), trouvent le Bhaguirathi dès la frange de la plaine et le courant de leurs crues n'est arrêté que par le Bhaguirathi lui-même. Il semble inévitable que leurs courants, ainsi diminués, déposeraient leurs sables et leurs limons à travers ce grand fleuve, car sa pente se serait constituée sous un autre régime d'apports latéraux moins soudains et moins chargés de limons. Peu à peu, des diramations du Gange, surélevées plus rapidement qu'autrefois dans la région du Barind et de Rajmahal, mais, peu à peu, barrées au sud, tendraient à couler le long de la pente qui leur restait, c'est-à-dire au S.-E. Finalement, au XVI^e siècle fut établi son cours nouveau, le Padma. Depuis il acquiert toujours plus de volume en recevant de plus en plus d'eau du Gange, tandis que le Bhaguirathi, depuis un siècle surtout, se dessèche avec une rapidité alarmante.

Peut-on préciser davantage ? Il semble que oui et que les données historiques et archéologiques viennent en aide aux géographes.

Nous avons dit que l'homme s'était installé au Bengale sur les terrasses ou hauteurs des alluvions anciennes là où le drainage lui permettait d'établir des champs et des rizières et où

quelques mois de sécheresse suffisaient au paysan défricheur à tenir la jungle en respect. Il est probable que bien avant l'établissement de la civilisation aryenne du Ve siècle environ avant J.-C., des aborigènes y vivaient, employant l'essartage pour ajouter aux produits de la chasse. Il est certain que la civilisation s'est établie sur le Barendra ou Barind, les alluvions anciennes au nord du Gange, et peut-être sur celles qui les continuaient au S.-W., au commencement de notre ère. Cette civilisation attestée par de nombreux monuments, réservoirs, etc., qui fut glorieuse au VIII^e siècle, durait encore au XII^e, lorsque celle du Rarh (au S.-W. du Barind) semble s'être épanouie (1).

Quelles en auraient été les conséquences pour l'érosion? L'agriculture indienne amenant le gros bétail, buffles ou zébus, qui broutent autour des champs, il se forma des étendues incultes où la terre fut dès lors ouverte à l'érosion. Mais, plus tard, l'établissement général de la culture du riz, avec ses digues et ses réservoirs qui recueillent les eaux de ruissellement, arrêta de nouveau l'érosion.

Pour cette période de développement on peut donc admettre un commencement d'érosion, tenu en échec cependant par les digues et les tanks en fonction de l'extension de la culture.

Après la conquête musulmane d'environ 1200, le Barind semble être tombé en décadence, car au XVI^e siècle de grandes étendues de jungle recouvraient les ruines que l'on met aujourd'hui au jour.

L'érosion recommencerait avec la dépopulation du pays ; les digues rompues, les réservoirs comblés ne résisteraient plus aux crues. Puis la jungle repousse sur les champs et les pâturages d'autrefois et à son tour retient le sol, arrête la dénudation commencée.

Ce cycle d'érosion qui se passerait en trois siècles, entre 1200 et 1500, verserait d'abord les terres d'en haut dans le val du Gange et à travers ses ramifications orientales ; puis, à la fin, laisserait couler ces dernières vers le S.-E., le long de leurs pentes

(1) Monahan - *Varendra*. (J. A. S. B., 1914).

surélevées, tandis que leur mouvement fut toujours arrêté vers le S.-W., sinon par l'accroissement de sa population, tout au moins par sa permanence.

Donc, vers le XVI^e siècle, des diramations du Gange prendraient volume et force et formeraient le Padma.

Si l'on voulait continuer l'étude de l'érosion et de l'ensablement dans le Bengale occidental, l'hypothèse que nous venons d'esquisser peut se contrôler par la comparaison de deux séries de faits : 1^o les changements de lit du Gange ; 2^o les périodes d'érosion sur les hautes vallées. Car on connaît d'une part les grandes étapes des transformations riveraines dans le delta, et d'autre part il existe des données dont nous avons cité des exemples sur les stades de défrichement et de culture des terres d'alluvions anciennes de l'W., du N.-W. et de leur hinterland.

La rivière du Bhaguirathi diminue d'importance après le XVI^e siècle. Il en fut de même pour ses trois diramations, le Saraswati, le Houghli et une troisième, connue à Calcutta sous le nom de « Tolly's Nalla », d'après l'ingénieur britannique qui le rouvrit comme canal au XVIII^e siècle. De ces trois cours d'eau, mes lecteurs ne connaîtront guère que le Houghli, pour la bonne raison que le premier, on peut dire, n'existe plus et la perte de son ancien nom par le troisième indique bien l'état d'ensablement dans lequel il était tombé. Au XVI^e et jusqu'au XVII^e siècles cependant, le Saraswati était encore plus important, plus riche et plus sacré que le Houghli ; ses rives étaient plus recouvertes de temples et d'entrepôts de marchands indigènes et portugais que le Houghli. Au XVIII^e siècle on n'en parle guère, et les Français comme les Anglais et leurs contemporains s'établissaient sur le Houghli. Au début du XIX^e siècle, le Bhaguirathi, qui commençait à s'ensabler du côté de Murshidabad enleva par une crue formidable le site de la ville de Nadia (« île neuve ») autrefois située vers la rive gauche.

Depuis lors, les eaux diminuent toujours sans qu'il y ait plus d'inondations, au contraire, puisqu'à l'origine de celui-ci l'eau passe toujours plus difficilement.

En aval du Bhaguirathi, le Houghli demeure important, puisqu'il réunit en lui ses eaux avec celles de deux diramations

autrefois voisines, et qu'il est toujours alimenté par ses affluents latéraux. Mais l'agriculture de tout le delta occidental souffre énormément du manque d'eau et de limons fertilisants et la malaria a frappé, il y a plus d'un demi-siècle, une moitié de sa population mal nourrie, arrêtant son accroissement. D'autre part la prospérité du port de Calcutta est suspendue à un fil, car les grands bateaux à vapeur y passent difficilement ; il faudrait peu pour qu'ils ne passent plus.

Les rivières du « Bengale central », (entre le Bhaguirathi et le delta oriental), diminuent beaucoup depuis cent ans ; aussi le dessèchement du pays, commencé depuis trois ou quatre siècles, s'était fortement accentué ces dernières années. Du côté du Bhaguirathi, le courant général des eaux a changé du S.-S.-E. vers le S.-S.-W. Il formait la nouvelle rivière Jalangi, reliant le Padma et le Bhaguirathi inférieur et coupant à travers l'ancien lit du Bhairab ; celui-ci coulait au S.-S.-E., partant du Bhaguirathi supérieur et retrouvant la mer dans les Sunderbans, jungle à la limite de la terre ferme.

Du côté oriental, les eaux semblent diminuer depuis longtemps ; à partir de ces dernières années la plupart des rivières « meurent » et les eaux qui auraient coulé dans leurs lits coulent à l'est (1).

Examinons maintenant les périodes d'érosion déterminées par l'homme, et rappelons nous la distinction entre les deux facteurs qui amènent l'érosion des pentes, pour savoir s'ils agissent sur un pays qui fait bassin de réception successivement ou simultanément.

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, le premier facteur, le défrichement autour de cultures prospères, alterna, sur les alluvions anciennes de l'Ouest avec le second, le ravinement des champs et la ruine des tanks en temps de guerres et de famines.

(1) La première rivière vraiment « active », diramation du Padma, est celle qui commence à Kushtia et dont l'estuaire s'appelle le Haringhata.

L'accentuation du dessèchement général depuis environ 1860 dérive beaucoup des digues et des talus de chemins de fer et de routes que l'on construit. Mais sans oublier leur importance capitale, il est évident que s'il n'y avait pas eu un commencement de dessèchement naturel, ces travaux auraient longtemps attendu, comme ils ont attendu au Bengale oriental.

Les forêts des parties élevées des bassins de réception se conservaient encore. Mais, vers 1790, un type de population nouveau est apparu sur les plateaux et les hauts pays, les Santals, défricheurs courageux, mais chasseurs et pasteurs aussi, très destructeurs des bois. Plus tard, leurs efforts furent secondés par les bûcherons venus pour exploiter les forêts. On voit les conséquences : crues soudaines accompagnées d'inondations parfois désastreuses et ensablement des rivières.

Contre ces crues on éleva de plus en plus de digues, mais celles-ci, en protégeant les terres plus basses contre les crues destructrices, les fermèrent aussi contre les bienfaits des inondations : leurs dépôts de limon renouvelant la fertilité des champs et leur balayement antimalarien. Il s'ensuivit une décadence agricole et l'épidémie malarienne de 1856-70, qui affaiblit et arrêta la population jusqu'à nos jours, et qui s'est communiquée à des régions qui, peut-être, en auraient moins souffert, et en tous cas plus tard. A celui-ci, par un cercle vicieux, s'ajoutèrent une plus forte détérioration agricole et une plus forte décadence des tanks et du système de rétention des eaux.

Donc aux XIX^e et XX^e siècles les deux causes d'érosions auraient agi, non plus par alternances successives, mais ensemble sur des parties différentes des mêmes bassins de réception.

Tandis que l'extension de la culture plus intensive du riz par les cultivateurs de la plaine se trouvait arrêtée, sinon refoulée, le déboisement progressa par bonds et avec lui l'érosion, l'ensablement des fleuves et l'arrêt de l'irrigation naturelle des rizières.

En un mot, le déboisement des hauts pays semble bien produire dans la plaine la faim et la fièvre mortelle.

VIII. La faune.

Les animaux et les oiseaux sauvages du district feraient à eux seuls un sujet d'étude passionnant, d'autant plus passionnant que ces animaux ne connaissent aucune crainte et que l'on peut avoir des occasions inconnues chez nous de les voir et de les étudier. Là où il n'y a pas de fusils et où tout Hindou, même

tout Indien s'interdit de tuer, les oiseaux vont à leurs affaires en paix et même les animaux voleurs comme les chacals et les singes n'ont guère à craindre de l'homme. Sans doute, un jeune berger Santal aura toujours son arc à la main, mais les autres cultivateurs, à part les cris qu'ils poussent et les boulettes de terre durcie qu'ils jettent, laissent les oiseaux tranquilles. Nous ne pouvons entrer dans le détail, mais il importe d'esquisser à grands traits la nature de la faune, si suggestive de la vie du pays et si intimement liée à la transformation de la jungle en terres défrichées.

Les carnivores dangereux ne sont pas inconnus, car bien que es fusils des *sahibs* et les flèches des Santals aient poursuivi les tigres (1) et les ours jusque dans les montagnes au-delà du district, les léopards, aussi dangereux pour l'homme que les tigres, et les loups se cachent parfois dans la jungle Chaupahari (Synbhum) et font des incursions dans le voisinage. Il y a quelques années un léopard blessa grièvement un homme près de Santi-niketan ; aussitôt deux étudiants partirent à l'affût avec un vieux fusil rouillé, trouvèrent la bête, s'approchèrent et, l'ayant blessée de près, d'un coup de fusil, l'achevèrent avec la crosse. L'un d'eux m'expliqua modestement que ce n'était qu'une « vieille bête », mais ils n'avaient guère pu le savoir avant d'avoir mis fin à ses jours. Les loups sont à craindre non seulement à cause des chèvres qu'ils enlèvent, mais parce qu'ils peuvent aussi s'emparer de jeunes enfants. Pendant mon séjour à Surul un loup s'approcha de la ferme, saisit une chèvre et ne la lâcha pour s'enfuir qu'au moment où il se sentit poursuivi par les étudiants.

On ne parle pas de buffles sauvages (*Bos indicus*) dans les descriptions du district que j'ai pu trouver; cependant ils étaient communs dans la jungle qui longe la rive septentrionale du Gange jusqu'au XIX^e siècle ; de nos jours on ne les trouve plus

(1) Le dernier tigre aurait été vu dans le district de Bankura, en 1860, et selon toute apparence aucun n'a été vu aussi tard dans le Birbhum. Cependant des tigres et des ours ont encore été trouvés accidentellement dans les *parganas* Santals.

que dans le *Terai* (marécages au pied de l'Himalaya). Leur plus proche parent domestiqué, le buffle d'eau, est lent et léthargique tant que la chaleur ne l'irrite pas, mais la vue de l'eau le fait alors partir au galop jusqu'à ce qu'il l'ait atteint et sans que rien puisse l'arrêter. Non originaire de l'Inde, le buffle d'eau y semble avoir été introduit avant le zébu, s'il faut en croire l'évidence et les légendes courantes (1) de la religion et de l'archéologie pré-aryenne (2). Les daims, l'antilope « *nilgai* » et la *sambur* majestueux ont tous péri ou quitté le district pour se cantonner au delà de ses limites occidentales dans les *Parganas Santals*. Leur disparition a été suivie de celle des fameux chiens qui mordaient les sages d'autrefois et en même temps de toute l'ancienne vie de chasse des premiers habitants.

Les éléphants sauvages étaient très redoutés autrefois à cause des dégâts qu'ils faisaient et de leur férocité une fois excités. On raconte qu'en 1790 dans deux parganas de l'ouest « cinquante-six villages furent détruits et rendus à la jungle après les ravages causés par les éléphants sauvages » ; et que dans une autre région quarante marchés furent abandonnés. Le raja du Birbhum fit en vain une pétition pour que les éléphants du Vice-Roi aident à chasser les éléphants sauvages. Les habitants étaient impuissants. « Le pauvre indigène peureux attache son lit à un arbre où il se retire quand l'éléphant approche et d'où il regarde silencieusement la destruction de sa chaumière et de tout le fruit de son labeur ». On fit venir des *Shikaris* (chasseurs) d'autres régions frontières pour les chasser et les éléphants sauvages furent exterminés (3). En fait, le seul éléphant connu dans le district appartient à un riche *zamindar*, maharajah titulaire qui, pour se promener, lui préfère, dit-on, son automobile. On peut facilement comprendre que dans un pays brûlé par le soleil, affamé, dépouillé de jungles et dépourvu de pâturages, il soit presque impossible maintenant de trouver le fourrage nécessaire à ces énormes bêtes.

(1) Bompas : *Santhal Legends*. (London 1920).

(2) Slater.

(3) *Birbhum Gazetteer*, p. 16.

Les troupes de grands et beaux singes *Hanuman* (1), à masque noir, à collerette blanche et à longue queue sont caractéristiques et intéressants ; ils n'en sont pas moins un véritable fléau, car ils sont non seulement lestes à saisir les aliments oubliés dans les cours et à faire des dégâts aux toitures, mais ils pillent les vergers et les potagers. Le résultat est qu'il est difficile de faire pousser des légumes et des fruits et que l'état de santé des habitants s'en ressent ; malgré cela, aucun bon Hindou aujourd'hui ne voudrait les toucher.

Les oiseaux de proie aussi sont un fléau à cause de leur nombre et de leur hardiesse. J'ai vu des milans s'abattre et attraper des aliments dans la main même des personnes imprudentes qu'ils laissaient bouche bée, les yeux au ciel et les mains vides. Les éperviers et les milans sont la mort des poulets, bien que les fortes espèces indigènes étant de la couleur de la terre soient moins visibles que les grandes espèces blanches européennes et, par conséquent, souffrent moins. En face des dégâts causés par les milans, il faut mettre les services qu'ils rendent en attrapant les « crabes de terre » qui remontent à la surface pendant les pluies et qui font du tort aux rizières en y creusant leurs terriers (2). Les corbeaux sont d'insignes voleurs et s'attaquent surtout aux œufs. J'ai vu des corbeaux s'envoler avec un œuf dans le bec pour souper à loisir plus loin avant que le gardien du poulailler se soit aperçu de quoi que ce soit. Ils ne craignent rien et prennent un malin plaisir au jeu. Perchés immobiles, presque à portée de la main, ils attendent jusqu'à la dernière fraction de seconde, puis ils tombent légèrement derrière le parapet sur lequel ils s'étaient perchés, prêts à reprendre le jeu à un mètre de là. Les autres oiseaux qu'on chasserait en Europe, vivent presque en aussi grande sûreté. A Surul les perdrix grises s'envolaient des buissons épineux à quelques pas devant nous,

(1) Hanuman était le roi du peuple des singes qui aida Rama à retrouver sa femme, la sainte reine Sita, en conquérant Lanka.

(2) Des recherches intéressantes et utiles que nous avons vues en progrès dans les terres à riz du Konkan (Bombay) ont été décrites par P. Wagle. *The Land Crab*. Bombay, 1924.

les pigeons verts roucoulaient sans souci dans les manguiers et les bécasses se pavanaient sur les bords marécageux des « tanks ». Les canards se tenaient un peu plus à distance sur les bords de la rivière et les oies ne venaient que pendant la saison froide. Mes notes comprennent encore le « bulbul » ; une sorte de coucou noir au crescendo obstiné ; les loriots d'or qui volent par couples et beaucoup d'autres oiseaux que nous prenions plaisir à suivre et à dessiner tout en notant leur chant (1).

On trouve du poisson dans les rivières et dans les tanks. Tous, petits et grands, sont pris au filet, au piège, ou à la nasse par les castes de pêcheurs et autres et sont mangés par toutes les castes. Dans beaucoup de tanks cependant, l'eau devenue mauvaise par la décomposition de la végétation abondante rend les poissons malades et il faut repeupler les tanks de temps en temps (2).

La faune reflète encore le temps où l'homme ne se différenciait guère des animaux sauvages, vivant comme eux de la chasse, des produits de la jungle et des marais. Peu à peu il a transformé la nature. Il défricha la jungle, il endigua les marais pour en faire des rizières et il leur fit remonter les pentes par terrasses. Mais simultanément il provoqua l'évolution de la steppe qui vint arrêter leur extension, tandis que le ravinement des coteaux causa l'ensablement des rivières et ruina la richesse de la plaine.

En même temps qu'il a ainsi transformé la nature il a formé son esprit, il s'est groupé avec ses prochains en peuples, en castes, en communautés villageoises. Essayons de voir comment l'homme, au Bengale, tout en transformant le milieu, a créé une civilisation régionale.

(1) Des descriptions charmantes et très justes des oiseaux de l'Inde et de leurs coutumes ont été faites par Dewar. *Birds of an Indian village*. London, 1923. Pour leur répartition, etc..., voir *Zoological Survey of India*.

(2) Hunter, *Gazetteer of Bengal*. Voir *Fishery survey of Dept. of Agriculture and Fisheries, Bengal*.

CHAPITRE II

DOMAINES CULTURELS DU BENGAL

I. Les Régions de Civilisation : le Rarh et les régions voisines.

L'Inde, comme tout autre pays, est partagée en divisions politiques dont l'existence et les changements décèlent ou dissimulent les unités réelles de lieu et de peuple. De même qu'une des tâches du naturaliste consiste à diviser un pays en régions naturelles et à en grouper les parties qui présentent une topographie, un sol et un climat semblables, de même une tâche du géographe sociologue consiste à découvrir les régions de civilisation d'un pays, c'est-à-dire à le diviser ou à le grouper en parties qui offrent un certain degré d'homogénéité, soit dans les caractères affectant la vie et le travail de l'homme, soit dans ceux que l'homme lui-même a créés : le champ, la ferme et la maison, la forme de société et de civilisation.

Les gens du pays sont souvent de meilleurs guides pour la compréhension de leur pays que les gouverneurs et les administrateurs. D'eux-mêmes ils ont su reconnaître et dénommer des contrées aux noms et aux limites plus ou moins bien définies, ne correspondant pas forcément aux divisions administratives, mais qui forment de véritables unités qu'il nous faut connaître pour comprendre leur pays.

La France est particulièrement riche en variétés de « pays » aux noms caractéristiques et ses géographes, peu satisfaits des divisions départementales, sont allés à l'école du paysan pour en apprendre les noms et leur signification. L'Angleterre semble moins riche à cet égard ; en tout cas ses géographes se sont trop longtemps contentés des divisions par comtés et ont moins fait pour comprendre leur pays de cette façon régionaliste.

C'est sans doute pour cette raison que les études faites au point de vue régional manquent à la géographie humaine de l'Inde. Elle offre cependant de belles occasions pour la coordination d'excellentes et nombreuses études spéciales, les « surveys » : études sur la topographie, la géologie, la botanique et la zoologie, sur l'agriculture et l'industrie (y compris les anciens métiers), sur l'ethnographie, l'archéologie et les langues. De plus, le recensement n'est en somme qu'un autre « cadastre » décennal de la population, de sa densité et de son activité, tandis que les rapports annuels de la santé publique tiennent le pouls de la nation sous observation.

Au Bengale le mot « pays » pourrait se traduire par les deux mots *desa* (pro. *désh*) et *bhuma* ou *bhum* (1). *Desa* semble toujours désigner une région cultivée, assez bien développée, peuplée et civilisée, comme nous dirions, c'est-à-dire « hindouisée » ou « musulmanisée ». *Bhuma*, au contraire, semble qualifier les régions plus sauvages, couvertes de jungle, peu habitées, tout au moins au début, sinon par des hommes de la jungle tenus pour être en dehors de l'hindouisme orthodoxe (2).

Contribution de chaque région au développement intellectuel du Bengale. — Chacune des régions ou *desas* du Bengale ayant eu un genre de culture prédominant, il serait bon de considérer les différentes contributions apportées par chaque région à l'édifice de la littérature du Bengale. D'après Dinesh Chandra Sen (3), trois grandes régions ont contribué à sa formation : le *desa* de Rarh (la partie nord du Bengale occidental et les rives

(1) *The Student's Bengali-English Dictionary.*

(2) Nous pourrions comparer le mot *desa* à celui de *pays* tel qu'il est employé par le paysan avec toutes les associations humaines qui s'y rattachent, et *bhuma* à celui de *pagus* employé deux mille ans plus tôt, avant que la civilisation des villes ait pénétré si loin et associé au souvenir de peuplades à demi sauvages, *paganus*, *païens*, *bhumis*. La différence est sans doute plus grande, car *pagus* impliquait l'exclusion d'un centre civique de culture ; or la culture aurait été beaucoup plus répandue, beaucoup moins centralisée au Bengale que dans les villes-états de la Méditerranée.

(3) D. C. Sen, l'auteur distingué de *The Language and Literature of Bengal*. Calcutta, 1916.

Cf. R. C. Dutt : *Literature of Bengal*. London, 1897.

du Bhaguirathi) ; le Bengale oriental (dont le centre a été dès le XIII^e siècle Bikrampur, mais qui comprend d'autres centres secondaires) ; la région de Gaur, ancienne capitale du Bengale, située sur le Gange au point où ce fleuve pénètre dans le nord-ouest de la province.

1^o Sen place en premier lieu le *desa* de Rarh, le Bengale occidental comme patrie des poètes Vaishnava. Bien avant Chaitanya (1) le Rarh faisait ses délices des chants Vaishnava et se plaisait à l'étude de la Bhagavad Gita traduite pour la première fois en vers bengalis, il y a environ 425 ans, par un de ses illustres poètes.

2^o Le Bengale oriental produisit les premières œuvres connues des cultes Chandi et Manasa (la déesse-mère). Ses écrivains érudits compilèrent la plupart des premières éditions des poèmes épiques sanscrits. C'est donc le Bengale oriental qui donna la première impulsion pour la diffusion des idées pouraniques. Ajoutons à ceci les ballades découvertes dans le Mymensingh (2).

3^o De son ancienne capitale Gaur et de son voisinage le Bengale a reçu les chants des rois Pals et ses premiers Dharma-Mangals qui, datant du VIII^e siècle environ, retracent les exploits et les aventures d'un prince bouddhique de Gaur.

Voici les trois centres, conclut Sen, les trois premiers foyers des poètes du Bengale dont un, le *desa* de Rarh, devint prééminent au XVI^e siècle et domina le grand réveil moral et intellectuel provoqué par Chaitanya. Mais on peut se demander si sa domination n'est pas antérieure et si elle ne date pas du déclin du Barendra et des débuts du culte Vaishnava avec Jayadeva dans le Bengale, des premières compositions en bengali de Chandi Das, et des plus célèbres traductions des poèmes épiques par Kashiram Das et Krittibas. D'après les histoires de la littérature du Bengale et surtout d'après celle que nous venons de citer,

(1) Né à Nadia, se voua vers 1500 à un culte d'extase mystique, adorant Krishna, incarnation de Vishnu ; ce culte très émotif est décrit, tel que je l'ai vu dans les villages, dans *A quatre voix* de Rabindranath Tagore.

(2) *Mymensingh Ballads*. (Calcutta, 1922?).

il ressort que la flamme du génie religieux et poétique a eu ses foyers dans l'Ouest et dans l'Est et non dans le pays qui les séparait. Quant à leur science, les *tolas* (écoles de sanscrit) de l'Est devinrent célèbres de bonne heure, surtout après que la conquête de Gaur par les Musulmans vers 1200 eût fait fuir vers l'Est jusqu'à Bikrampur beaucoup de brahmanes, de *pandits* et savants à la suite des rois hindous fugitifs. Cependant Nadia (et la région environnante) était si célèbre pour son érudition et sa logique sanscrites que Dutt et d'autres la considèrent comme étant la capitale savante et intellectuelle du Bengale en plein XII^e siècle et jusqu'au XIX^e siècle, c'est-à-dire jusqu'au moment où elle fut absorbée par Calcutta.

Une région aussi prééminente mérite d'être comprise. A cet effet, nous essayerons de la situer, de la délimiter, de trouver ses aires de plus grande vie intellectuelle et, si on peut ainsi dire, « son centre de gravité ». Nous aurons aussi à tracer les principales voies fluviales et terrestres qui relient ses villages entre eux et la mirent en rapport avec l'Inde et le monde extérieur, problème dont nous examinerons plus loin le détail (section III de ce chapitre).

A l'aide de l'histoire biographique si merveilleusement détaillée de D. C. Sen, nous pouvons situer les castes et les villages d'où sont sortis les hommes prééminents du Bengale. Nous trouvons, comme nous devons nous y attendre, qu'ils sont sortis des trois castes supérieures. La répartition de ces castes constituera donc une carte du sol qui donna naissance à l'élite du Bengale. A l'aide des statistiques de castes par *thanas* (unité administrative des districts) il est possible de connaître la répartition actuelle des brahmanes qui sont nombreux, qui forment la caste dont la descendance est la plus constante, celle qui est restée probablement la plus attachée à son pays d'origine par ses traditions et sa coutume d'octroyer aux brahmanes des terres exonérées d'impôt foncier à perpétuité. Donc, en prenant les précautions voulues (1), cette carte des castes telles qu'elles

(1) Par exemple, en considérant l'ordre principal d'une caste et non deux ordres différents, tels que les « Brahmanes » de deux sous-castes

existent aujourd'hui nous donnera une idée remarquablement juste de la répartition antérieure depuis les premières grandes étapes de l'établissement du brahmanisme dans le Bengale.

Cette double carte est des plus intéressantes. On y voit, en effet, que les lieux natals du génie et de l'élite suivent de près la répartition des castes supérieures de la bordure des alluvions anciennes à l'ouest jusqu'au fleuve sacré, le Bhaguirathi, plus précisément jusqu'à sa rive orientale au delà de laquelle ils s'arrêtent brusquement.

Ayant fait ainsi la carte du pays, deux questions se présentent aussitôt : 1^o quels furent les milieux qui favorisèrent ainsi la culture dans les pays situés à l'ouest du Bhaguirathi et semblèrent l'arrêter à quelques heures de marche au delà de la rive orientale, ligne d'arrêt qui n'a pour ainsi dire pas changé de nos jours ? 2^o Y eut-il un déplacement de la culture dans le Rarh, une partie devenant plus brillante que l'autre à des époques différentes ? Les réponses à ces questions sont données en partie par l'histoire, la littérature indigène et l'archéologie, tandis que les récits des premiers voyageurs éclairent leurs itinéraires à travers le pays. En interprétant les faits principaux à la lumière des grands processus en cours qui nous est donnée par le cartographe, le géologue, l'ingénieur d'irrigation, le forestier et l'agronome, ainsi que par des observations personnelles, nous aurons quelques linéaments d'après lesquels nous pourrions tracer une image des grands changements historiques, des genres de vie que l'homme s'est faits tantôt en créant un milieu favorable, tantôt en le détruisant ou simplement en le laissant périliter. La place nous manque pour étudier à fond ces différents problèmes tout en restant dans les limites de ce travail ; ici nous ne pouvons qu'esquisser quelques solutions, quitte à les développer plus tard si cela semble justifié.

Le Rarh, formé principalement de terres élevées au-dessus

différentes d'origine et de tradition dont les membres n'auraient pu ni dîner ensemble, ni marier leurs enfants ou normalement accepté d'être réciproquement *guru* et *chela*, maître et disciple. Une confusion de ce genre et qu'il faut éviter pourrait se produire du côté de Midnapore, c'est-à-dire à la limite S.-O. du Rarh, mais beaucoup moins ailleurs.

du niveau des marais, commençait à la lisière du delta pour s'arrêter à la jungle des plateaux et aux étendues stériles non peuplées, les parties hautes des alluvions anciennes. Il se trouvait donc compris entre la grande route fluviale de l'est, le Bhà-guirathi, et la route terrestre de l'ouest, sur la bordure des alluvions anciennes ; ainsi les axes de sa vie de relation s'établirent du nord au sud dans le sens de sa longueur. Bien que non centralisé comme le territoire d'une cité méditerranéenne, il avait une ville principale, Naïwadwip ou Nadia sur le cours inférieur du Bhà-guirathi, un peu en amont de la division de ce fleuve en trois ramifications. Cette ville fut pour un temps la capitale des rajas hindous du Bengale occidental qui en furent chassés par les Musulmans ; après quoi elle devint la plus brillante étoile d'une constellation de petites cités rurales. Les aspects variés du Rarh en font une région humaine et culturelle dont les différentes parties ou régions naturelles secondaires furent les supports géographiques de sa civilisation.

La civilisation du Bengale semble s'être développée d'une part sur des terres progressivement affermies et cultivées devenant propres à l'établissement de villages, d'autre part le long des routes terrestres et fluviales. Celles-ci en facilitaient les échanges d'idées, amenaient de nouveaux concepts et de nouveaux moyens d'existence. Désormais il fallait des gouverneurs, des conseillers, des hommes de loi et, à mesure que l'héritage intellectuel augmentait, des hommes de science et de tradition dignes de le conserver. Cet élément dirigeant et conservateur, une fois constitué, s'est maintenu en une sorte de hiérarchie de castes élevées, par l'hérédité sans doute, par un idéal rigoureux de tradition et, il est à craindre aussi, par l'abaissement voulu des castes inférieures. Quel qu'ait été le moyen par lequel il s'est maintenu du XII^e au XIX^e siècles, la continuité de cette hiérarchie est si frappante que, sauf quelques rares exceptions dues à des migrations plus récentes dans le Bengale, la répartition régionale s'est essentiellement maintenue. De nos jours le Rarh, autrefois fertile en génies, tombe en décadence. Le centre du Bengale presque stérile jadis est resté tel. La civilisation dans l'Est a poursuivi son cours normal ; ses castes supérieures devien-

nent la classe éclairée du présent. Ainsi dans l'Ouest le développement culturel qui s'épanouissait au début du XIX^e siècle a subi un arrêt lamentable dont les effets se font lentement sentir. Son origine semble remonter aux années où les grandes épidémies de malaria envahirent toute la région ; elles furent suivies d'un état endémique qui la ruine lentement à tous égards. Pour voir à quel point la maladie en est la cause nous examinerons cette question dans les chapitres qui traitent de l'état de l'agriculture, de la malaria et de leurs conséquences.

D'autres régions de caractère et d'histoire différents entourent le Rarh. Au delà de la rive orientale du Bhaguirathi le pays, plus marécageux, ne fut habité pendant longtemps que par des pêcheurs, il fut colonisé plus tard que le Rarh et n'atteignit jamais le même degré de culture ; il porte le nom de Bagri (1). Le pays au nord du Rarh, le Barendra, fut civilisé avant lui, puis tomba en décadence ; c'est le « Barind » d'aujourd'hui (2). Ces noms qui datent des premiers temps de l'histoire du Bengale sont encore en usage (3) parce qu'ils désignent des types particuliers de pays, de population et de culture. A l'endroit où se trouve un changement de caractère brusque et évident la limite est reconnue par le peuple. Par exemple, il reconnaît la ligne qui sépare, dans le district de Malda, les rizières basses du Rarh et les pentes élevées du Barind ayant une végétation et un peuplement nettement différents du Rarh. Ailleurs les limites restent plus difficiles à déterminer ; par suite ou elles ne sont pas reconnues ou une ligne évidente peu éloignée tient lieu de la véritable limite, tel le fleuve Bhaguirathi. Or c'est là que réside le problème pour le géographe, problème qui attirera peut-être les géographes de l'avenir : déterminer l'étendue et les limites des régions de civilisation dans le passé et dans le présent ; ce sont d'ailleurs souvent les régions de contact qui sont le plus instructives.

(1) Blochman : *Gazetteer of Bengal*.

(2) Idem. Voir : Monahan *Vayendra*. J. A. S. B., 1914.

(3) Voir les *Settlement Reports* et *District Gazetteers* de Birblhum, Burdwan, Bankura, Murshidabad, Nadia et Malda.

Au bas moyen âge, la plaine du Bengale était bordée à l'ouest par les territoires des trois rajas de Birbhum, de Bishnupur et de Burdwan. Nous avons décrit en partie le Birbhum. L'état de Bishnupur, plus varié encore, s'étendait sur des terrains similaires, c'est-à-dire en partie sur les alluvions anciennes et en partie sur les alluvions récentes. Sa capitale était située au point où la rivière Rupnarain débouche dans la plaine à la limite des alluvions anciennes et nouvelles. Entre ces deux royaumes se trouvaient les terres du raja de Burdwan dans le pays bas et marécageux qui s'étend entre deux grands cours d'eau, le Damodar et l'Adjai. Les deux premiers royaumes, avec leurs capitales situées au pied des hauteurs, sont anciens, mais le « raj » de Burdwan est beaucoup plus récent. Il a vu son raja s'élever peu à peu à la puissance, beaucoup plus grâce à la richesse de ses rizières qu'à la forteresse naturelle que lui offrait son pays. Ainsi donc l'habitude traditionnelle du « raj » de Burdwan d'acquérir des terres lui servit davantage pendant les difficultés effrayantes des premiers temps de la colonisation britannique, que les traditions belliqueuses du Birbhum et de Bankura ; elle lui permit de résister alors que les deux états voisins succombèrent après avoir vu leurs souverains endettés saisis par les receveurs d'impôts de la compagnie. Aujourd'hui le « Maharajah Adhiraj » de Burdwan est le plus riche propriétaire du Bengale, tandis que les noms des descendants appauvris des rajas de Birbhum et de Bishnupur ne sont jamais entendus.

Ces royaumes sont donc non seulement des territoires de transition entre le Rarh et les *bhumas* limitrophes, ils représentent par eux-mêmes des entités géographiques approximatives. Leurs limites varièrent légèrement au fur et à mesure qu'un raja s'agrandissait aux dépens d'un autre, mais leurs capitales ne se déplacèrent point. Il semble que les changements de frontières aient été dûs moins au résultat de décisions purement politiques ou militaires qu'à un progrès dans la colonisation : les cultures remplaçant les marécages infranchissables et les terres découvertes succédant à la jungle touffue et impénétrable.

Le Birbhum est un type intéressant de territoire frontière du Rarh. Un peu à l'ouest de Santi-niketan apparaissent ses pre-

niers *bhumas*, situés de chaque côté de la rivière Adjai ; il semble probable que le grand *desa* de Rarh se terminait dans ces parages. Mais on ne semble pas l'avoir nettement reconnu comme ligne de division, car non seulement le terrain s'élève et son caractère change graduellement à mesure que l'on s'élève au-dessus du fleuve Bhaguirathi, mais au delà, à l'ouest, une dépression plus fertile apparaît avant une nouvelle élévation du terrain, avant les éminences de gneiss et les pentes recouvertes de forêts épaisses qui annoncent déjà la fin du Bengale et le commencement du Chota-Nagpur. Cette dépression formée d'une petite plaine portait le nom de Birdesa, c'était le royaume des rajas de Bir qui le gouvernaient de leur petite capitale Rajnagar (« ville royale »). Ils n'accordaient qu'une soumission nominale aux gouverneurs du Bengale jusqu'au moment où, au début du XVI^e siècle, leur royaume leur fut arraché et forma le fief Pathan (musulman) de Birbhum qui devint semi-indépendant à son tour. Rajnagar resta la capitale de cette vallée du Birdesa jusqu'à ce qu'une grande partie de la jungle qui la séparait de Rarh ait disparu et que la compagnie East India, pénétrant plus avant dans le pays par le commerce, après avoir brisé la puissance du raja en bataille rangée, réunit cette vallée fermée au monde extérieur. La compagnie établit son quartier général de district à Suri, situé à un nœud de routes entre l'ancien Birdesa et une autre étendue de bonnes terres au nord (celui qui correspond approximativement à la « sous-division » de Rampur-Hat).

L'histoire des changements les plus significatifs dans les limites des districts terminera notre exposé sur les « régions » du Bengale occidental. Après la banqueroute du raja de Birbhum, son royaume fut, en 1800, vendu par portions et forma environ deux cents propriétés (qui se sont morcelées en plus de 400). Auparavant, l'administration et la levée des redevances étaient entre les mains de la compagnie des Indes qui faisait des changements de circonscriptions à son gré. Les redevances des royaumes et des états frontières avaient été levées au temps des Mogols par des percepteurs résidant dans les capitales successives des vice-rois du Bengale. En 1765, le droit de lever les rede-

vances fut cédé à la compagnie des Indes qui depuis lors administra, jusqu'en 1789, le Birbhum, de son siège de Murshidabad sur le Bhaguirathi. Cette année-là, tout le pays à l'ouest de notre région fut pillé par des bandes de maraudeurs qui quittaient leurs montagnes pour faire des incursions ; afin de mieux organiser la défense, les trois districts occidentaux de Birbhum, de Burdwan et de Bishnupur furent réunis en un seul district frontière jusqu'à ce que, six ans plus tard, les maraudeurs fussent maîtrisés. Après la rébellion des Santals, en 1855, les hauteurs occidentales de l'ancien Birbhum formèrent un district pourvu d'une administration spéciale « les parganas Santals » où ce peuple pouvait être plus sûrement protégé et plus justement administré. La limite à l'ouest du district, telle qu'elle s'est maintenue depuis, marque aussi exactement que possible la séparation entre le territoire occupé par une majorité de Santals, peuplade de montagnes, et celui qu'occupent les cultivateurs hindous ou musulmans, peuple de la plaine. Certains changements apportés sur la limite orientale vers le Rarh sont significatifs eux aussi, mais nous les discuterons mieux à la section suivante.

Dans ce chapitre nous avons décrit les grands territoires — ou régions — du Bengale et de sa partie occidentale. Mais ces grandes régions comprennent de plus petites unités. Jusqu'à quel point ces dernières sont connues et dénommées à travers le Bengale est un sujet de recherches locales que nous ne pouvons entreprendre. Nous avons cependant un guide pour leur étude dans les anciennes divisions fiscales des districts et des petits états, les *parganas*. Ce sont ces unités que nous allons maintenant étudier.

II. Les petites unités régionales au Bengale. Les parganas.

La plus ancienne unité connue est le pargana. Institué sous les Mogols pour la perception de l'impôt foncier, il contenait un nombre variable de villages (1). Cette unité survécut jusqu'à une époque récente, mais disparut quand la révolu-

(1) Moins d'une dizaine en moyenne.

tion, occasionnée par l'établissement de nouvelles routes et de voies ferrées, fit des gares et des carrefours, des centres, d'où l'administration rayonnait et autour desquels les nouvelles unités, les *thanas* (1), étaient circonscrites.

Si nous considérons les trois parganas de notre région, tels qu'ils existaient jusqu'au milieu du siècle dernier, nous sommes frappés de trouver dans chacun un trait particulier qui le caractérise; soit forêt, soit terrains vagues, soit terres de limon. Chacun a naturellement sa part de rizières, de terres cultivées et de villages; mais son caractère d'ensemble est le résultat des conditions physiques qui ont produit ce trait particulier qui, en quelque sorte, le symbolise.

La jungle de Chaupahari, sur son îlot de graviers indéfrichable, est le trait particulier du Synbhum, mais dans le reste du pargana, ses étendues de terrain vague, ses bois et ses villages espacés révèlent la pauvreté générale du sol.

Les grandes étendues de terrain vague distinguent le pargana de Barbuksing (dans lequel sont situés Santi-niketan et Surul). Là non plus ce trait saillant n'est pas un simple accident de terrain, mais bien la caractéristique du pargana entier.

Le pargana de Supur est concentré autour du large village qui forme son caractère particulier, et dont il porte le nom. Son axe est la rivière qui reçoit les eaux des pentes avoisinantes. Ses rizières qui descendent jusqu'au bord du fleuve Adjai sont situées sur les alluvions récentes et sont par conséquent plus fertiles que celles des parganas voisins; ses terrains vagues ne se trouvent que sur le pourtour, éloignés de la rivière.

Le trait particulier de chaque pargana exprime donc un certain caractère d'ensemble modifié, mais sous-jacent à la culture et au mode de groupement de chacun d'eux.

Poursuivons notre étude plus en détail. Nous voyons que la toponomie du Synbhum répond au caractère que nous signa-

(1) *Thanas* : littéralement la maison du percepteur ou le poste de police; a pris le sens, comme le mot anglais « police-station » lui-même, de la *circonscription* dépendant de cette station. Les *thanas* ont l'avantage d'être plus réguliers de forme et de dimensions plus égales que les anciens parganas.

lions plus haut. La jungle existante s'appelle Chaupahari (pahari signifie montagneux), d'où peut-être une élévation sauvage et boisée au milieu du « bhum » ou territoire à demi sauvage. Deux noms de villages situés entre la forêt et des bois détachés montreraient qu'ils ont été gagnés sur la jungle : Saldanga (champs dans les Sâl) et Shikarpur (village des chasseurs).

Les alluvions anciennes s'étendent sur toute la surface du Barbuksing, de sorte que, en plus de sa grande steppe à l'ouest, des étendues de terrain vague séparent ses villages, éloignés de 3 km environ les uns des autres ; mais là où le sol s'améliore, là où les rizières se suivent sans interruption et où les villages se rapprochent (ils ne sont plus éloignés que de 1 à 2 km), là se termine ce pargana. Le changement au sud, le long du pargana riverain de Mondurshahi, est si frappant que, si nous devons tracer la ligne de séparation entre les deux types de terrain et d'agglomérations, elle coïnciderait avec la limite du pargana (1).

Le troisième pargana plus petit, ayant pour base le fleuve Adjai, se trouve coïncé entre ses deux voisins plus élevés, le Synbhum et le Barbuksing. Il apparaît comme mosaïque de quatre ou cinq villages, dont quelques-uns détachés de la masse principale sont enclavés dans les parganas voisins. C'est le pargana de Supur, du nom du grand et jadis riche village de Supur (ou Sheopoor, — « pur » : bourg ou cité) que la légende donne comme lieu de résidence d'un rajah et ensuite d'un zamindar de richesse fabuleuse. Au XVIII^e siècle, il était gouverné en fait par un *Goswami* (chef spirituel ou prêtre de la secte hindoue « Vishnavaité ») qui repoussa les Mahrattes et plus tard alloua des terres à des marchands français pour y établir un comptoir. Bolpur, que Rennel décrit encore en 1780 comme « une grande ville », était situé sur les terres de ce rajah légendaire de Supur (c'était le lieu de ses sacrifices). En 1850, il faisait encore

(1) En 1850 cette limite séparait encore les districts du Birbhum et de Burdwan — avec raison au point de vue du géographe — comme elle devait séparer autrefois les territoires des deux rajahs. (La limite actuelle du district est la rivière).

partie de ce même pargana et séparait le village de Surul du reste du Barbuksing, tandis que Surul à son tour séparait trois ou quatre villages près du Kopai, qui dépendaient du pargana de Supur. Comment expliquer ces villages détachés et la forme irrégulière de ce pargana ? La richesse traditionnelle et historique du zamindar de Supur, les derniers temples et le char de cérémonie qui témoignent de cette ancienne prospérité ne peuvent être expliqués que par la grande fertilité des terres, au cœur du pays. Cette richesse aurait donné aux zamindars la possibilité de s'emparer des villages voisins situés sur un sol plus pauvre, ou d'acheter le droit de percevoir des fermages en temps de paix. Voilà qui pourrait expliquer les limites si irrégulières de ce pargana groupé autour d'un village central. C'est une hypothèse en tout cas qui vaut la peine d'être étudiée. Il nous resterait encore à expliquer l'emplacement d'un lambeau du Barbuksing au sud-ouest du village de Supur et au milieu du pargana de ce nom. Il nous resterait aussi à nous demander de qui les zamindars de Supur en s'agrandissant obtenaient leurs terres, c'est-à-dire quels étaient les anciens possesseurs du Barbuksing. Ces questions seraient intéressantes à étudier, en faisant des recherches locales dans les traditions et les vieux papiers de familles qui pourraient encore se trouver soit à Supur, soit à Raipur ou Surul, les deux lieux de résidence des zamindars actuels de cette région.

Ces exemples suffisent à montrer l'intérêt d'une étude des parganas qui jetterait une lumière nouvelle sur la géographie et l'histoire locales. Ici, ils représentent des sous-régions naturelles du Bengale, par leur culture et leur ethnographie. (Ex. : les parganas du pays accidenté à l'ouest de Santi-niketan). Là, leur forme artificielle et leurs noms plus récents reflètent l'évolution de la région à travers l'histoire. (Ex. : la plupart des parganas de la plaine à l'est de Santi-niketan).

Etant donnée la raison pour laquelle ces parganas furent formés, c'est-à-dire la perception d'un impôt foncier par une puissance conquérante, nous ne pouvons pas nous attendre à trouver toujours une délimitation correspondant à une unité régionale, mais ces parganas souvent se superposent à des terri-

toires anciens, définis par la nature, dès l'abord explorés et habités, quelquefois évités, par les aborigènes ou par les premiers colons qui leur donnèrent leurs noms. Ces colons, à leur tour, auraient souvent pris le nom de la région qu'ils habitaient. C'est ainsi que la caste appelée « *Sad-gops* » ou vrais Gops se dit originaire du Gop-bhum, ce pargana couvert de sàls sur la rive droite de l'Adjai en face du Synbhum. Ce pargana est bien une sous-région naturelle, car ses limites le séparent exactement des terres fertiles d'alluvions récentes qui la bordent au sud et à l'est.

Là cependant où le pargana défie les limites naturelles et prend le nom soit du village principal, soit du donataire qui l'avait reçu en fief (jagir), sa forme peut avoir une signification historique qui masque les facteurs naturels, mais qui cependant, même ici, en dérive.

III. La circulation :

Voies terrestres et fluviales.

Il est temps de décrire et d'expliquer l'origine des routes qui ont joué un rôle si important dans l'évolution de la région entière et dans celle de notre domaine d'étude. Jusqu'à l'établissement des voies ferrées qui ont remplacé les vieilles routes, aux origines perdues, nous verrons l'emploi continu du plateau de Santi-niketan comme voie de communication. Pour expliquer ce choix, il faudra chercher des causes hors de notre petite région et considérer le plateau lui-même ; car si le plateau a procuré l'assise nécessaire aux routes, leurs points d'aboutissement se trouvaient bien au delà, surtout au nord et au sud, plus rarement à l'est et à l'ouest.

La crête qui s'élève sur le bord de ce plateau s'allonge du nord au sud au-dessus des terres riveraines du Bhaguirathi-Houghli, formées d'alluvions récentes ; elle servait donc, en quelque sorte, de chaussée à ces terres aujourd'hui en grande partie cultivées, mais encore coupées de quelques marécages incultivables et infranchissables. De plus, cette crête est importante parce qu'elle

relie le seuil du Bengale septentrional aux vallées du Damodar et de l'Adjai, parties fertiles du pays de Rarh; puis elle se continue jusqu'à l'ancien lit du fleuve et jusqu'aux ports de mer de la côte d'Orissa. Ce seuil septentrional du Bengale est formé par un gradin étroit qui sépare les collines de Rajmahal et le Bhaguirathi-Houghli au point où ce fleuve se dirige vers le sud (1). Quiconque commandait ce seuil était maître du Bengale, ce qui explique l'importance de Gaur, des villes qui l'avaient précédé quelques kilomètres plus au nord sur la rive septentrionale du Gange, et sa durée persistante comme capitale du Bengale du V^e au XVI^e siècles.

La première route dont nous connaissons l'origine fut construite au XIII^e siècle par le vice-roi musulman qui occupait le Bengale pour l'empire de Delhi, car si la conquête musulmane de l'Inde fut commencée par des incursions brillantes (1199-1200) elle ne fut fermement établie que par les routes impériales. Dès 1211-26, on construisit de Gaur, capitale du Bengale, une route qui aboutissait d'un côté à la frontière septentrionale du royaume et de l'autre à sa frontière méridionale en traversant notre région. Il fallait dix journées de marche pour la parcourir. Cette route était remblayée, « car pendant les pluies le pays entier était inondé et les nombreux marais qui le coupaient devenaient infranchissables... Elle aboutissait à Lakhanor ». Nul ne sait d'ailleurs où se trouvait Lakhanor et ce nom ne nous est pas d'un grand secours, puisque deux autorités en la matière ont suggéré des villes situées à 40 kilomètres de Santi-niketan, toutes deux sur les hauteurs desséchées du territoire à demi-indépendant des rajas hindous du Birbhum, en dehors de la ligne principale de trafic et de contrôle militaire. Il semble cependant qu'il y ait une autre alternative ; nous l'examinerons plus tard.

La première route dont nous puissions suivre clairement la trace est la route impériale de Gaur, route jadis magnifique qui

(1) Jusqu'au XVI^e siècle il roulait la plus grande partie des eaux du Gange. A l'époque des crues, ces eaux se répandaient sur tous les pays tiverains et principalement sur les terres marécageuses du Bengale central dans une direction sud-ouest.

passé à 25 kilomètres à l'est de Santi-niketan, se dirige ensuite vers le Burdwan où elle bifurque d'un côté vers Satgaon sur le Houghli et de l'autre vers Midnapore, la porte d'Orissa. Elle est connue dans le pays sous le nom de Gaur Badshahi (Gaur impérial) car, d'après la tradition, sa construction fut entreprise par ordre des vice-rois de l'empereur de Delhi. Si cette tradition est conforme à la réalité, les vice-rois ne faisaient que continuer la sage politique des premiers conquérants musulmans.

Cette route était construite à égale distance du Bhaguirathi et des plateaux qui s'élèvent au nord entre l'Adjai et le Gange près de Rajmahal, situé en face de Gaur. Cette situation lui permettait d'éviter les crues du Bhaguirathi assez puissantes pour emporter n'importe quel remblai, et en même temps lui permettait de rester en contact avec les plaines basses de Rarh enrichies depuis l'ouverture de la première route, grâce à laquelle la culture s'était peu à peu étendue dans la plaine.

« La route, large de 70 mètres, était remblayée et plantée d'arbres. Elle s'allongeait en sections parfaitement droites entre certains points choisis en raison d'un fait naturel ou humain tel que passage d'une rivière ou grand tank. Tous les dix kilomètres on construisait une mosquée à laquelle était assignée une certaine étendue de terre pour fournir à son entretien. Cependant on entreprenait rarement des travaux d'art » (1). Cette route fut en grande partie restaurée au siècle dernier, elle est entretenue et pratiquée aujourd'hui sur toute sa longueur. « Si la tradition qui fait remonter sa construction au XV^e siècle est exacte, elle témoigne de l'origine ancienne de certains tanks immenses qui parsèment le district. En effet les points entre lesquels les sections droites de la route sont tracées sont très fréquemment ces tanks auxquels sa direction est nettement due (2) ». Cette route sépare très rarement les terres d'un village d'un autre, elle coupe généralement à travers la campagne (3) malgré l'incommodité de hauts remblais pour les cultivateurs

(1) *District Gazetteer of Burdwan*, pp. 136-137.

(2) *Idem*.

(3) Cartes de Burdwan et de Birbhum à un pouce par mille.

qui doivent les traverser avec leurs bœufs pour aller dans leurs différentes terres. La route aurait donc été construite après la délimitation claire des terres des villages, ce qui confirmerait encore la tradition d'une construction relativement récente. Enfin, des remblais aussi considérables ne pouvaient être possibles qu'à une administration établie, ayant à sa disposition la richesse et la main d'œuvre d'un pays qu'elle avait la ferme intention d'occuper (1).

Il y a donc plusieurs raisons de détail qui semblent confirmer la tradition d'une route impériale ou tout au moins royale construite vers le XV^e siècle, en tout cas, sûrement bien après le XIII^e siècle, à savoir : l'alignement de ses sections de tank à tank, la direction à travers les terres des villages et peut-être aussi les proportions massives de ses remblais.

Cette route était aussi à une distance respectable des *bhumas* sauvages et de la jungle des plateaux, abris vraisemblables de maraudeurs. Ainsi la difficulté des marais une fois surmontée, elle ne pouvait que détourner le trafic de la voie naturelle et par conséquent antérieure, celle des terrasses élevées et solides formées d'alluvions anciennes dont les seuls obstacles graves étaient le passage des cours d'eau tributaires du Bhaguirathi et de leurs rives marécageuses pendant les pluies de mousson. C'est donc sur les alluvions anciennes qu'il faut chercher la route perdue du XIII^e siècle.

Ce qui apparaît comme une route orientée du nord au sud est un vieux sentier (2) très droit partant au nord de Burdwan, vieille cité, qui au XVI^e siècle avait été, comme nous l'avons vu, un carrefour musulman important. Ce sentier traverse l'Adjai au point où un de ses bras secondaires détourne pendant les crues une partie de ses eaux et forme deux gués faciles à traverser au lieu d'un seul infranchissable. Sur l'îlot laissé au milieu de la rivière se trouve le fort musulman de Joraur Khan. (De Burdwan, la route construite plus tard par la compagnie

(1) L'importance des travaux suggère que les remblais ont été surélevés après le XV^e siècle, peut-être après la réunion du Bengale à l'empire, c'est-à-dire au XVI^e siècle.

(2) Cartes des districts du Burdwan et du Birbhum (1852-1854).

East-India suit la direction de ce sentier à trois kilomètres de l'Adjai, puis se détourne brusquement à gauche, gagne les vieux comptoirs de Supur et de Surul et arrive ensuite à Suri, quartier général du district.) A partir des rives de l'Adjai l'ancien sentier suit au nord les plateaux élevés. Il disparaît ensuite sur la carte pendant deux kilomètres environ, le trafic étant probablement détourné par la route de Surul à Katwa qui le traverse; mais il reparaît plus loin servant quelquefois de limite aux *parganas* et aux villages (ce qui témoigne d'un grand âge pour une route remblayée), et coupant quelquefois en droite ligne à travers les terres des villages. Il disparaît encore à 800 mètres de la route de Surul à Ganutia et à Murshidabad construite par la compagnie, mais reparaît plus loin après avoir été coupé par cette route plus récente. Là encore il sert de limite aux villages, ce que les routes du XVIII^e siècle ne font jamais dans cette région. A la rivière Mor, sa trace effacée par la route Suri-Berhampore et Murshidabad se retrouve plus loin à 1500 mètres, disparaît dans les basses terres riveraines et reparaît au delà de la rivière au point où les limites du village s'orientent au nord-nord-est, puis il les suit à travers les terres fertiles de Rampur-Hat. Là il se peut que le sentier bifurque vers le nord à travers les plateaux, à moins qu'il n'ait été effacé sur une longueur de 15 kilomètres par le chemin de fer, (les ingénieurs des chemins de fer l'auraient suivi pour tracer la section nord-nord-est de Nalhati), puis se continue en droite ligne jusqu'au confluent du Bhaguirathi et du Gange, point important pour une grande route ; de là nous pouvons supposer qu'il suit son chemin à travers les bras toujours changeants du Gange jusqu'à Gaur (1).

Le trait frappant de ce sentier est sa rectitude de voie romaine. Pendant des siècles il n'a dû servir qu'aux chars à bœufs qui allaient d'un village à l'autre, puis comme « voie d'alimentation »

(1) La section Rampur Hat de ce sentier est d'un usage régulier, c'est même une des routes de premier ordre du district. On peut la suivre sur la carte au 1/1.000.000, de même que celle de Burdwan, jusqu'auprès de l'Adjai, et la route Gaur Badshahi, sur toute sa longueur, de Burdwan à Jangipore sur le Gange. On peut aussi suivre les deux premières sur la carte au 1/2.000.000.

à des routes que nous savons être de date relativement récente. Cependant toutes les fois qu'il est coupé par de telles routes il reparaît de nouveau plus loin à deux ou trois kilomètres. Les seules autres interruptions importantes sont produites par les deux grands fleuves qui le traversent et qui, en temps de crue, sont des obstacles suffisants pour expliquer la disparition de n'importe quelle route hors d'usage et non entretenue. Il semble donc bien que ces tronçons de route qui se suivent devaient former primitivement une seule route de réelle importance ; je ne connais cependant aucune tradition qui en explique l'origine ou même qui en reconnaisse l'existence. De nos jours la seule autre route qui traverse le Bengale occidental en droite ligne est la route Gaur-Badshahi du XV^e siècle que nous avons décrite plus haut ; nous savons que sa construction fut faite par ordre des vice-rois et nous pouvons interpréter sa rectitude comme l'expression de la volonté d'un conquérant. Le sentier sans nom est peut-être tout ce qui reste d'une route impériale, de la première route musulmane du XIII^e siècle, remblayée à travers les terres marécageuses, qui partait de Gaur et se dirigeait ensuite vers le sud. C'est près de la rivière qu'il fallait s'attendre à ce que les remblais commencent à disparaître après qu'on eût cessé d'entretenir la route ; les tronçons séparés qui subsistaient ne pouvaient plus servir qu'à un usage local. De plus, si les voies romaines se distinguent des premières routes de l'Europe par leur rectitude, là même où elles sont recouvertes d'herbe et sans emploi, cette route tracée se distingue pour la même raison des routes qui la longent ou l'effacent sur une longueur de deux ou trois kilomètres. Je ne peux d'ailleurs en découvrir aucune autre semblable sur les cartes du Bengale occidental. Il se peut donc que ce sentier oublié soit la voie à laquelle succéda la route Gaur-Badshahi, affirmant ainsi le mouvement général de la civilisation vers l'est et vers la plaine au fur et à mesure que les marécages se desséchaient par l'augmentation de l'érosion, de l'ensablement, et que la culture, les établissements humains se développaient sur les terres basses.

Il reste encore à situer Lakhanor, « dix étapes » au sud de Gaur.

Question difficile à résoudre, quand on ignore la longueur habituelle des « étapes ». A 120 kilomètres au sud de Gaur se trouve le Kopai où il est impossible de situer une ville. En supposant que les armées du XIII^e siècle, plus légères, avançaient plus vite que celles du XVI^e siècle et qu'elles étaient capables d'étapes de 15 kilomètres, elles auraient pu atteindre en dix jours la ville de Burdwan qui s'étend à un peu plus de 150 kilomètres de Gaur.

Il reste enfin une autre question : quel rapport y a-t-il entre cette route tracée et les sentiers retrouvés qui furent, jadis, rendus praticables par l'usage avant que la construction des routes ne fut entreprise aussi sérieusement par les puissances musulmanes ? L'existence de ces tronçons de routes suggère celle de chemins plus anciens reliant moins directement les mêmes points.

Les pèlerinages sont l'origine d'autres routes historiques. Une de ces routes conduisait à Bakreswar (lieu de fêtes rituelles et d'ablutions dans des sources chaudes), car vers 1660, le gouverneur du comptoir hollandais, près de Chandernagor, mentionne une route orientée au nord-est vers le haut Bhaguirathi et au sud-est vers Burdwan (1). Réciproquement, certains points importants sur les routes finirent par être considérés comme des lieux saints, et leur célébrité augmenta le nombre des pèlerinages et des voyages. Tels sont Parasanath et Baidyanath sur les routes de la vallée du Bihar au Burdwan et au Birbhum. (Parasanath est une colline élevée qui domine le « Grand Trunk Road », reconstruite par Shir-Shah, 1540-45) (2).

Il serait intéressant d'étudier les rapports qui existent entre les communautés situées le long des différentes vieilles routes et ces routes elles-mêmes. Les villages musulmans sont plus denses dans les *thanas* qui bordent la route Gaur-Badshahi qu'à l'ouest ; on peut donc supposer que la route a vraiment exercé une influence. Il serait curieux de savoir si les communautés brahmines étaient vraiment plus nombreuses le long des an-

(1) *District Gazetteer of Birbhum*, p. 79.

(2) R. C. Dutt. *Brief History of Bengal*.

ciennes routes qui ont permis aux influences aryennes de descendre des vallées du haut Gange, ce qui paraît assez probable.

On ne semble pas avoir construit de nouvelles routes dans notre région avant que la compagnie East India ne développât son système de comptoirs de commerce et ne se chargeât, en 1765, de la levée des redevances (1). A partir de cette époque la compagnie eut besoin de routes et commença lentement à entreprendre leur construction, à réparer les anciennes. Cheap, connu sous le nom de « Cheap the Magnificent » (2), qui fut résident commercial de la compagnie de 1782 à 1823, construisit des routes reliant son comptoir de Surul aux autres comptoirs importants du district. C'est ainsi qu'elles reliaient Surul à Murshidabad ; Katwa sur le Bhaguirathi à Bîrdwan au sud ; Illambazar à l'ouest à Suri au nord-nord-ouest. Elles amenaient aux ports fluviaux le coton et la soie cultivés sur les hauteurs et tissés par les tisserands du comptoir, et la laque des forêts.

Pour construire ces routes, Cheap se servit simplement des sentiers à chars qu'il trouvait, en les améliorant, ce qu'il fit d'ailleurs assez consciencieusement puisque en 41 années de service il remblaya deux ou trois routes qui traversaient un pays marécageux et construisit des ponceaux, des ponts « pacca » qui pouvaient supporter même le poids lourd des éléphants du Sahib. La plupart de ces routes servent encore aujourd'hui.

Voici un exemple de la méthode employée par Cheap. Pour sortir de Burdwan il se servit de la route musulmane sans nom que nous avons décrite jusqu'aux environs de l'Adjai, puis il bifurqua et suivit les ornières laissées par les chars des paysans, de là il traça sa route à travers les rizières et à travers Supur jusqu'à Surul, puis coupa à travers le pays jusqu'à Suri, quartier général du district. Autre exemple : la route de Surul au comp-

(1) R. C. Dutt. *Brief history of Bengal*.

(2) Ce jeu de mot est évidemment contemporain. Il est amusant de trouver le régime britannique représenté dans notre région par un résident commercial ayant des fonctions militaires, semi-judiciaires et plus ou moins de la dignité qui s'y rattache, portant le nom de Cheap (étymologiquement : marchand. Aujourd'hui : à bon marché) et de plus surnommé « *the Magnificent* », « le magnifique ».

toir de Ganutia à l'est touchait le bord du plateau à deux ou trois kilomètres de la résidence, puis continuait le long de la ligne de partage des eaux en tournant légèrement afin de la suivre; elle reliait les limites de plusieurs villages ce qui, étant donnée la configuration du sol, est le signe évident d'une route antérieure à la compagnie.

Comme la fonction de Cheap était de faire arriver des marchandises à la compagnie (et pour son propre compte), il situa naturellement son comptoir à un carrefour utile de routes inévitables. Quoi donc de plus naturel que de réparer les vieux chemins à bœufs du pays, que le temps et l'usage avaient peu à peu transformés en véritables routes? Elles s'augmentèrent au fur et à mesure des besoins et des profits, car si le gouvernement même était encore incapable d'entreprendre dans ce district la construction de routes, Cheap était en état de le faire et le fit. Voici pourquoi, au début du XIX^e siècle, la seule route praticable d'un bout de l'année à l'autre par les chars à bœufs était celle de Cheap, la route de Suri à Burdwan (via Surul) (1). La Résidence fut abandonnée peu de temps après la mort de Cheap, en 1835; quand la compagnie laissa ses affaires commerciales le trafic retourna au village de Surul en utilisant les routes de Cheap.

Le fleuve Adjai servait quelque peu au transport de soie et de lac. Il lui arrivait même de porter des chalands chargés de

(1) *District Gazetteer of Birbhum*, p. 79.

La méthode de Cheap est caractéristique des méthodes britanniques. Un administrateur français actif aurait pu avoir la vision de nouvelles routes traversant le pays en droite ligne à la façon des voies romaines, des routes de Napoléon ou de la route musulmane; mais Cheap ne l'eut pas. Puisque les voies romaines étaient tombées en désuétude en Grande-Bretagne quatorze siècles auparavant, les méthodes empiriques anglo-saxonnes lui suffisaient (il ne pouvait guère deviner que les voies romaines seraient de nouveau pratiquées au XX^e siècle pour le trafic automobile). Ses routes répondirent aux besoins, car les paysans et les tisserands du Birbhum, comme les « aborigènes » que les *Britons* et les Saxons avaient trouvé quand ils s'étaient installés dans le pays qu'ils appelèrent de leur nom, avaient naturellement évité les marécages, les jungles et étaient restés sur les hauteurs, tout au moins quand elles n'étaient pas trop écartées. Cheap, de même que ses ancêtres en Grande-Bretagne, avait donc suivi ceux qui l'avaient précédé.

charbon pendant les crues, quitte à les enliser sur les hauts fonds, malgré que son lit ne devait pas être aussi ensablé qu'il l'est devenu pendant le siècle dernier. Cependant la construction des chemins de fer, offrant un moyen de transport sûr, rapide et régulier, a mis fin au transport fluvial, si précaire, des hautes terres.

La grande ligne construite plus tard fut la voie ferrée dont le viaduc, formé de trente arches de maçonnerie de 18 mètres d'écart, qui traverse l'Adjai, fut terminé en 1859. Cette voie ferrée fut une des premières, la première de l'Inde reliant Calcutta à la haute vallée du Gange. Ses ingénieurs se trouvèrent donc en face du vieux problème du choix d'un terrain ferme et cependant assez rapproché des parties les plus fertiles et les plus habitées du Bengale. Pour le résoudre ils se servirent de la route même que nous supposons être la plus ancienne. Ils la longèrent, sans doute à leur insu, pendant 150 kilomètres à une distance de 9 kilomètres et, en certains points, de quelques centaines de mètres seulement. Les lignes construites plus tard suivirent les routes de terre plus récentes, par exemple la « Grand Chord » qui traverse les collines du Burdwan dans la direction du Bihar, près du « Grand Trunk Road », qui fut reconstruit le long du Damodar par Shir-Shah.

Un tronçon de ligne fut construit de Bolpur à Surul le long duquel la compagnie des chemins de fer établit des chantiers, projetant sa continuation jusqu'à Suri en suivant la direction de la route de Cheap. Ce tronçon fut cependant abandonné et Bolpur resta la seule gare entre l'Adjai et le Kopai. Pour cela, naturellement, un nouveau système de routes (« feeder roads ») menant à Bolpur fut créé et détourna le trafic qui se dirigeait auparavant sur Surul. Par conséquent il a dû augmenter très vite après la construction des chemins de fer, et de nouveau après l'arrêt de 1871, suivant la construction des usines à riz qui s'élevèrent rapidement en 1923-24. Les effets de ces changements sur Surul et Bolpur seront étudiés plus tard.

Il semble étrange que les hommes qui ont présidé à la construction du chemin de fer ne se soient pas rendu compte qu'ils tuaient

d'un seul coup tout le système routier (1). Les ingénieurs des ponts et chaussées et des chemins de fer se sont encore moins rendu compte de la nécessité de prendre en considération les communautés qu'ils faisaient naître ; ils en étaient pourtant réellement les maîtres et les créateurs ; ils avaient en main le moyen de constituer le milieu le plus favorable pour leur développement (2).

Leur place n'a d'ailleurs pas été remplie, ainsi que nous le verrons quand nous considérerons les conséquences économiques et sociales de ces changements sur Bolpur. Il semble bien que la méthode de l'Anglo-Saxon Cheap — amélioration le long de la ligne de moindre résistance — fait faillite quand surgissent de nouveaux facteurs ; la voie ferrée remplaça les anciennes routes à bœufs de trafic très lent, exigea des transbordements à certaines stations et créa des gares, lieux nécessaires et tout nouveaux de concentration. S'il en est ainsi, peut-on s'étonner que les ingénieurs aient manqué à leur rôle de pionniers des formes nouvelles de civilisation liées au rail, si complexes à cause de tous leurs facteurs économiques et sociaux ?

IV. Les régions en guerre.

Les actions réciproques de l'homme et du lieu ne sont pas plus marquées dans les travaux de paix que dans la stratégie et la tactique de guerre. La région n'est pas un simple « théâtre

(1) De cette façon ils construisirent un pont élevé au-dessus de la tranchée près de Santi-niketan qui devait continuer une route qui n'était plus en usage : la route de Cheap, de la Résidence de Surul au comptoir de soie de Ganutia. Naturellement la route se détériora et on supprima le pont, il y a quelques années. Deux ou trois chéneaux de briques à travers des champs sont les seuls vestiges visibles de la route.

(2) Le gâchis des chemins de fer est en grande partie responsable de l'arrêt dans la réorganisation de l'ordre civique après la révolution industrielle. Dans les cités de Grande-Bretagne et d'Amérique surtout, l'organisation des réseaux de voies ferrées ou plutôt leur manque d'organisation entraîna des conséquences déplorables.

Cf. Patrick Geddes : *Reports on South Indian towns*. Madras, 1915, pp. 38-39 et *Survey of Edinburgh*.

d'histoire », passif et accidentel quand les conditions normales de vie sont bouleversées. Elle joue elle-même un rôle important, devient une cause de guerre, décide du caractère de celle-ci, de la formation des armées, de la stratégie et de la tactique, de même qu'en temps de paix elle joue un rôle dans la formation de la civilisation et du mode de vie qui lui sont particuliers.

Dans la région qui nous occupe, des guerres d'au moins quatre types différents furent faites par quatre types différents d'armées :

1^o Guerres faites sur une échelle impériale avec de grandes armées : cavaliers, fantassins et *impedimenta*, avançant et reculant le long de la grande route impériale dite Gaur-Badshahi à 26 kilomètres à l'est de Santi-niketan.

2^o Invasion de la cavalerie mahratte venue des plateaux du Dekkan à travers les plateaux découverts de Santi-niketan et tous les pays semblables de l'ouest.

3^o Guerres de défense par des troupes féodales contre des troupes régulières.

4^o Enfin, incursions des *Bhumis*, peuplades sauvages de la jungle occidentale, à travers les bois et les *Bhumas* (pays mi-sauvages) les plus proches jusqu'à Synbhum et Gopbhum non loin de Surul à l'ouest. Celles-ci furent les premières, car elles sont antérieures à l'histoire, ce sont les guerres des chasseurs primitifs. Elles prirent fin les dernières avec la rébellion des Santals en 1855.

1^o Les premiers combats historiques au Bengale furent ceux qu'Asoka livra au III^e siècle avant J.-C. pour se frayer un chemin du Bihar à la mer. Nous n'avons pas de précision sur ces combats, mais quelle que soit la route que les armées aient suivie, le pays couvert de jungle a dû être chaudement défendu. Nous savons qu'en Orissa le massacre fut si terrible que le cœur du jeune vainqueur Asoka fut touché et que de ce moment-là date sa conversion au Bouddhisme (1).

Mille ans plus tard les Musulmans firent leur apparition. Ils s'emparèrent du pays après des raids éclatants, mais ils le

(1) Sylvain Lévi. *Pré-Aryen et Pré-Dravidien dans l'Inde*.

gardèrent, grâce aux magnifiques routes remblayées qu'ils firent rayonner de leur capitale, Gaur (1).

Aux XVI^e et XVII^e siècles, la grande route de Gaur-Badshahi servit de passage aux armées opposées pendant non moins de quatre guerres. C'est elle que suivit Daud-Khan, roi musulman du Bengale, pour s'enfuir en Orissa, en 1574 après Jésus-Christ, vivement poursuivi par Todar Mal, l'habile général de l'empereur Akbar. En 1575 Daud Khan la parcourut triomphalement, mais il dut reculer de nouveau vers le sud, l'année suivante. Pendant la grande révolte des troupes afghanes, Akbar perdit ce district, et en 1600 les Afghans y furent battus à l'est par le général d'Akbar, Man-Singh, qui les força à se retirer précipitamment en Orissa. En 1624 le prince Khurram, plus tard empereur sous le nom de Shah-Jehan (2), avança le long de cette route jusqu'à Rajmahal pour lutter contre son père, l'empruntant de nouveau l'année suivante pour se retirer en hâte dans le Deccan. Pendant la révolte de 1696 l'armée rebelle avança rapidement au nord, puis fut refoulée vers le sud après la première défaite et finalement écrasée sur les confins du Burdwan. Le dernier épisode de guerre impériale fut la marche de Clive sur Katwa (au confluent de l'Adjai et du Bhaguirathi), sa traversée décisive du Bhaguirathi Houghli et sa victoire finale à Plassey en 1757.

L'une après l'autre, les grandes campagnes du Bengale eurent lieu le long des routes qui sillonnaient la région parallèlement au grand fleuve. Il se peut que les premières aient été livrées

(1) Nous avons suggéré que la première route (1211-26) dont nous avons décrit les vestiges était celle qui traverse les hauteurs à un kilomètre et demi à l'est de Santi-niketan et qu'elle aurait été remplacée 300 ans plus tard par la fameuse route de Gaur-Badshahi à 26 kilomètres à l'est de Santi-niketan. Il est cependant possible que cette dernière soit vraiment la route primitive réparée 300 ans plus tard. Si la première hypothèse est exacte on aurait pu assister au passage des premières hordes musulmanes du lieu même où est situé Santi-niketan. De toute façon ces hauteurs ont été un lieu de passage pour les ailes des armées et leurs fourrageurs à travers l'histoire.

(2) Le même qui fit élever le Taj-Mahal. d'Agra. Il fut plus tard emprisonné en vue de ce monument par son fils l'empereur Aurang-Zeb, rebelle à son tour.

sur les hauteurs mêmes de Santi-niketan; celles des XVI^e et XVII^e siècles, le long de la route remblayée située à 25 kilomètres à l'est de Santi-niketan et la dernière sur celle qui fut construite plus loin à 40 kilomètres, car la route s'éloignait peu à peu, suivant le mouvement des grands fleuves vers l'est et la consolidation des terres, à l'est du Bhaguirathi qui avaient accru la culture, la richesse et l'importance de la région.

2^o Avant ceci, cependant, dix années d'invasions mahrattes avaient presque entièrement ruiné le pays (1741-1751). « Les Mahrattes », écrit Sir W. W. Hunter, « tombèrent de toute leur force sur les principautés frontières de Birbhum et de Bishnupur (aujourd'hui le district de Bankura, etc., au S.-O. de Birbhum); tribut, logement, vivre et service forcés, exactions de toutes sortes réduirent à la pauvreté ces maisons autrefois puissantes et obligèrent les habitants à s'enfuir d'un pays où ils étaient devenus de simples machines à produire la nourriture des soldats ». Le Burdwan se trouvant non seulement plus à l'intérieur des terres mais étant coupé de marais et de rivières offrait un champ moins propice à la cavalerie et un abri plus sûr aux habitants. Les Mahrattes concentrèrent donc toute leur énergie à piller les territoires frontières de Birbhum et de Bishnupur dont le sol sec convenait à leurs chevaux. De là ils pouvaient harceler les villages jusqu'à l'épuisement, au moyen de petites troupes (1). Sur ces hauteurs leurs chevaux trouvaient les mêmes légumineuses et la même herbe grossière que sur les plateaux du Dekkan où ils avaient grandi. C'est grâce à cette nourriture que la cavalerie mahratte remporta ses victoires et c'est ce même fourrage que le *ghari-walla* (cocher) de Bombay donne aujourd'hui à son cheval.

On raconte la légende, encore vivante à Supur, d'un Goswami (précepteur spirituel des Vaishnavaites) nommé Anand Chand. Les Mahrattes après avoir pillé les villages voisins et chassé les habitants marchaient sur Supur. Anand Chand se mit à la tête des villageois armés des « coupe-coupe » qu'ils tenaient

(1) *Statistical Account of Bengal*, IV, p. 19. Cité dans le *Birbhum Gazetteer*, p. 13.

prêts pour la défense de leurs foyers. Les Mahrattes cernaient cette petite troupe quand, à leur grande surprise, le Goswami, monté sur un cheval blanc, leur apparut au même instant en quatre endroits différents. Emmerveillé de ce miracle et admirant le courage du Goswami, le chef Mahratte se retira et octroya une lettre protégeant le village contre toute autre attaque (1).

3° Déjà au XVI^e siècle un prince féodal du Birbhum, un raja hindou, avait dû céder devant l'empire et les Musulmans s'étaient emparés de son territoire. Les chefs féodaux qui le remplacèrent devinrent presque indépendants à leur tour. En 1760 le raja de Birbhum prit les armes contre les Anglais comme allié de l'empereur. Celui-ci, mis en infériorité, dut battre en retraite et le raja se trouva sur la défensive, il se retrancha avec 5.000 chevaux et 20.000 hommes dans une partie accidentée du pays, près de Kherwah. Surpris à l'arrière, il fut battu et ses troupes s'enfuirent dans toutes les directions. « Cette défaite brisa la puissance du raja dont le territoire fut promptement soumis et pacifié. »

Tous ces troubles laissèrent le pays dans un état de pauvreté extrême. En 1770 il fut dévasté par la famine; cependant, en 1771, le conseil de la compagnie East India « se flattait encore de pouvoir, malgré tout, lever les redevances foncières de l'année précédente », Pendant la première moitié de la génération suivante les choses allèrent de mal en pis. Leur détresse complète conduisit les habitants à la violence; les soldats licenciés y prêtaient volontiers la main; des bandes de *dacoïts* (brigands) se rassemblaient le long de la frontière occidentale et dans les jungles qui bordent l'Adjai. En 1785 les autorités civiles se déclaraient impuissantes; en 1786 les dacoïts occupaient des camps permanents dans des sites de défense, les villages étaient abandonnés, le commerce et la levée des impôts

(1) Ce Goswami, dont la sainteté est célébrée par d'autres histoires, eut des relations inattendues avec la France. C'est à n'en pas douter le même qui alloua des terres aux Français en 1768 pour l'établissement d'un comptoir. *Birbhum Gazetteer*, p. 129. Guru Lal Gupta, *Rural Sketches* (Calcutta, 1888).

fonciers avaient cessé. Des tentatives variées furent faites pour refouler ces bandes, mais en vain, car à plusieurs reprises les dacoïts firent de nouvelles incursions. En février 1789 les « montagnards » franchirent en masse les postes d'avant-garde et répandirent leurs déprédations dans les villages de l'intérieur du district ; ils furent éventuellement repoussés. Cependant, en juin 1789, Illambazar, situé à 10 kilomètres à l'ouest de Surul, alors la principale ville industrielle du Birbhum, fut mis à sac en plein jour par des bandes de maraudeurs dont certains étaient armés de *tulwar* (épées) et de fusils à mèche. En 1790, Rajnagar (la capitale du raja devenu impuissant) tomba aux mains des brigands. Ce fut leur dernière victoire, car ils furent finalement refoulés par les avant-postes et allèrent se masser au sud de l'Adjai. Là les habitants s'allièrent avec ardeur au gouvernement contre l'ennemi commun et la destruction de ces hordes fut achevée.

On ne pourra jamais connaître cette histoire du point de vue opposé à celui de la compagnie, mais les principaux faits apparaissent : habitants affamés des « bhumas », soldats licenciés amenés à la violence, rejoints et suivis par les « montagnards » venus de l'ouest à la recherche de butin, nombre croissant de ceux-ci et détresse croissante des habitants du district pillés eux-mêmes plus qu'ils ne pouvaient piller leurs voisins, désespoir final des habitants qui donnent leur aide au gouvernement contre ceux avec qui ils avaient été autrefois alliés. Les soldats licenciés étaient sans doute pour la plupart des Musulmans, armés de fusils à mèche, qui avaient reçu des terres à condition de protéger les pays cultivés et établis du raja de Birbhum contre les peuplades à demi-sauvages de la jungle. Quand ceux-ci, leur raja vaincu, eux-mêmes affaiblis par la famine et n'ayant plus aucune ressource, devinrent à leur tour des pillards, la confusion fut complète. Finalement la plupart d'entre eux rentrèrent dans leurs anciens villages et devinrent de paisibles cultivateurs ; mais il se peut que quelques-uns aient gardé et transmis des habitudes et des convoitises de brigands, car tel serait, dit-on, l'héritage des habitants d'un village musulman aux environs de Surul.

La stratégie de ces luttes est très claire. Les bandits quittaient leurs bases dans les jungles lointaines pour piller; ils se dissimulaient dans les forêts de Gopbhum, de Synbhum et autres le long de l'Adjai jusqu'aux abords de Surul. Ils s'emparèrent même de Rajnagar, dont les forêts épaisses, qui flanquaient son grand mur occidental et qui avaient été une sûre protection contre la cavalerie mahratte, servaient de couvert à un ennemi formé d'infanterie et d'hommes des bois.

Jusqu'en 1855 il y eut la paix, rompue alors par la rébellion des Santals. Ceux-ci se soulevèrent en fait contre la tyrannie des prêteurs d'argent et des marchands qui, sous la protection du gouvernement, les forçaient à vendre leurs terres, sous prétexte de réaliser leurs créances (1). Par deux fois ils s'avancèrent dans le district jusqu'à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest de Surul, attaquant en terrain beaucoup plus découvert que les anciens brigands et montagnards n'avaient osé le faire et en dépit des forces écrasantes contre lesquelles ils luttaient. Bien qu'ils n'aient été que quelques milliers d'hommes sans armes à feu, ils agirent avec beaucoup de franchise et un courage extrême. Ils avertirent les forces britanniques de leur approche et refusèrent de se rendre, préférant la mort à la fuite ou à la soumission. Ce n'était pas un peuple de chasseurs, transformé en armée de brigands, mais un peuple d'agriculteurs (bien que leurs terres aient été situées dans les bois de sàl et sur les versants des collines) qui s'était soulevé en désespoir de cause pour délivrer ses terres de l'usure et des exactions. Mais les Santals furent suivis par les *paharis* (montagnards) qui, restant à l'arrière, pillèrent dans la plaine les villages désertés et s'enfuirent avec le butin. Ceux-ci n'étaient pas des cultivateurs, puisqu'ils vivaient surtout de cueillette et de chasse, c'étaient des pillards héréditaires dont les pères avaient dû prendre part aux incursions de 1780-90.

(1) Voir Bankura Gazetteer « Santals ». Cf. F. Bradley Birt. *The Story of an Indian Upland*. Lond. 1903.

CHAPITRE III

LES VILLAGES

Les pages qui vont suivre exposeront l'aspect des villages de notre région, de leurs terres, de leurs *tanks* ou réservoirs, la disposition des quartiers qui les composent, enfin les habitations et les fermes qui constituent ces quartiers. Une note générale sur ces caractères communs à la plupart des villages est suivie de notes monographiques sur un certain nombre d'agglomérations rurales visitées par nous.

Les fermes et habitations décrites ici sont des exemples réels et non des types imaginaires, bien qu'elles aient été choisies pour leur valeur représentative. Nous les présentons de manière à ce qu'elles puissent révéler les procédés de travail et les coutumes sociales en vue desquels elles ont été bâties. Nous avons parfois ajouté des notes très brèves relatives aux familles qui nous ont reçu dans ces maisons mêmes et décrivant par la même occasion les traits les plus caractéristiques de leur catégorie.

Dans les monographies de villages nous nous sommes efforcé de caractériser chaque unité, relevant ce qui concerne ses terres, sa situation topographique, les occupations de ses communautés, recherchant dans ses traditions, dans les indices fournis par son plan, une explication de son origine et de son développement.

Examinant enfin, en tant qu'il nous a été possible, la situation du village, nous avons cherché à esquisser l'ontogénie ou la « biographie » vraisemblable de chacun d'eux. Les agglomérations que nous décrivons sont, à la vérité, bien trop peu nombreuses pour qu'on puisse dire jusqu'à quel point elles représentent des « types », jusqu'à quel point elles sont caractéristiques de la phylogénie de leur classe : ces déductions ne peuvent se tirer que de l'étude de beaucoup d'autres cas encore. Les différences qui les séparent les uns des autres prouvent combien chaque village révélerait d'individualité et d'intérêt, si on pouvait seulement

s'y prendre comme il faut pour investiguer. Et ces différences peuvent servir à montrer que le dernier mot sur le village « Aryen » n'a pas été dit. Cependant, les ressemblances que présentent des rapprochements entre tels ou tels d'entre eux suggèrent sur leur origine, leur développement, leur mode de vie, des hypothèses qui semblent mériter qu'on les soumette à l'épreuve de la comparaison. Car, ce faisant, des faits nouveaux apparaîtront et on pourra encore apprendre bien des choses relatives aux communautés et à la civilisation de toute la région.

I. LE BARI (L'HABITATION)

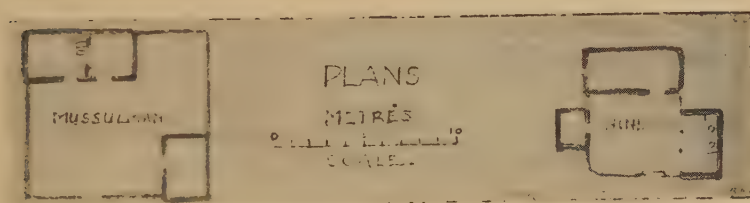
Les habitations du Birbhum marquent par le plan et la structure la transition entre celles du delta et de la vallée du Gange. Premièrement, elles sont toujours groupées en petits villages comme dans la plus grande partie de l'Inde, et non isolées comme c'est la règle dans le delta. Elles se composent, dans tout le Bengale, de huttes ou de cabanes séparées, les *ghar*, rassemblées autour d'une cour. Lorsque le cultivateur ou propriétaire a une quantité importante de bétail et de récoltes à loger, cette cour se relie à une cour de ferme. Ce groupe de *ghar* s'appelle le *bari*. Mais du groupement de ces baris en villages, il suit que les murs de clôture se touchent et que les *ghar* sont assez serrés. Dans le delta, au contraire, les huttes ou *ghar* sont espacées et souvent un verger ou quelques arbustes remplacent les murs. Deuxièmement, les parois des bâtiments sont généralement faites en terre comme dans la plus grande partie de l'Inde et non en claies assujetties avec de la boue, comme dans le delta, où une inondation pourrait ruiner ces murs en terre. Mais les toits sont recouverts de chaume comme dans le delta et non de tuiles ; ils ne sont jamais plats comme dans les parties plus sèches de l'Inde.

Il y a, dans le Birbhum, bien des genres d'habitations dont la structure varie selon leur emplacement et selon la richesse, l'occupation, la religion, la caste et la fantaisie du propriétaire. Mais certains traits communs se retrouvent dans toutes (excepté dans les huttes plus rudimentaires de certains immigrants

Santals). Pour décrire ces différentes maisons du district le moyen le plus simple sera peut-être de commencer par les huttes des plus pauvres gens.

Petites habitations. — Parcourons quelque petit village de fermiers et de paysans et visitons deux ou trois maisons. Si le village est comme tant d'autres situé sur de riches terres de rizières, les *bari* se touchent ; s'il est situé sur des hauteurs coupées d'espaces stériles ou dans quelque étendue survivante de forêt riveraine, ils sont plus librement espacés ; mais l'unité, c'est-à-dire le *bari* même, ne varie guère. Les gens semblent accoutumés à une surface de terrain proportionnée à la dimension de leurs habitations, hutte ou palais, et ils s'y tiennent avec de légères variations. Bien que les *bari* hindous ou musulmans diffèrent peu par le plan, il n'est guère possible de les confondre, car on peut toujours jeter un coup d'œil discret par dessus le mur bas de la cour d'un Hindou de basse caste, mais non au-dessus du mur de terre, haut de deux à trois mètres, qui cache à la vue la cour d'un Musulman.

Transportons-nous par la pensée dans un village hindou ; nous trouverons probablement des villageois accroupis sous la vérandah ou à l'ombre d'un arbre. Si nous demandons à visiter une maison, les gens lèvent les sourcils et sourient, incertains. Cependant la curiosité d'un étranger est chose permise et on envoie un petit garçon prévenir la famille. Nous suivons et nous nous trouvons dans la cour rudimentaire d'une maison de paysan ou d'ouvrier hindou. D'un côté se trouve la hutte principale ; elle est souvent formée d'une seule pièce ouvrant par une seule porte et une toute petite fenêtre située très haut. En face de la hutte se trouve l'entrée de la cour et de côté la petite cuisine, simple hutte où sur le sol même on fait cuire les aliments en se servant de bouse séchée comme combustible ; en face un abri pour le bétail — une ou deux chèvres et si le paysan est plus riche une ou deux vaches, et le *gola* à paddy, sorte de cylindre de paille tressée et enroulée en spirale surmonté d'un couvercle de paille bas en forme de cône. Un simple journalier possède à peine cela.



La maison de notre croquis donne un exemple des moyens de culture. Dans cette maison vivait un homme qui affermaient deux ou trois *bighas* (30 ares environ), mais qui se louait chez d'autres. Il possédait une vache et ses outils de travail. Il avait à sa charge sa jeune femme, un ou deux enfants, sa mère et son père dont les forces déclinaient. La cour entière est de terre battue bien balayée. Le sol de la maison et de la cuisine est souvent lavé avec de la bouse de vache qui, en séchant, forme une sorte de ciment assez dur pour permettre de marcher pieds nus et qui, au dire des Hindous, purifie le sol sur lequel on la passe. Dans un coin se trouve quelquefois un petit piédestal de terre supportant un pot de *tulsi* ou de basilic (*Ocimum basilicum*) odorant qui ressemble à notre sauge des bois (*Teucrium*) par ses toutes petites feuilles et ses fleurs minuscules. L'étable, ouverte au moins d'un côté, est nue : seulement quelques outils sont posés dans un coin ou pendus aux poutres. Une vache maigre est attachée au mur ; il y a là en guise d'auge un grand récipient hémisphérique fixé dans de la boue durcie et surmonté d'un râtelier pour la paille de riz qui remplace le foin. La cuisine est petite, propre et bien tenue ; elle ne contient rien sauf un vase rond où mettre le riz et un petit pot à lait, en cuivre. La plupart des ustensiles et des provisions sont gardés dans la hutte principale. Les plus petits récipients sont ronds, ils n'ont pas le fond plat nécessité par une surface plane telle qu'une table, mais un fond bombé qui convient mieux au sol de terre légèrement raboteux de la cuisine et de la véranda où l'on prend les repas. Beaucoup de récipients sont de faïence non vernissée ; les très pauvres gens n'ont qu'un ou deux récipients de cuivre dont ils se servent pour le lait, le *ghi*, le beurre bouilli. A mesure que leurs moyens augmentent, ils se procurent un assortiment de petits récipients de cuivre, une ou deux assiettes plates, un ou deux plus petits récipients à boire et quelques-uns plus grands, jusqu'au plus grand qui contient environ deux litres. La maison que nous voyons peut en posséder huit ou dix. Bien frottés avec du sable, ils jettent une douce lueur dans la pénombre. Les plus grands récipients, qui sont en terre, sont rangés les uns à côté des autres ; ils contiennent le riz, l'huile de moutarde

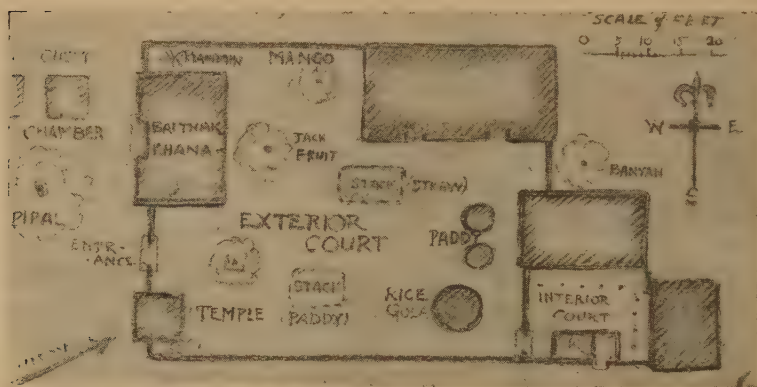
qui sert à la cuisine et qu'on employait autrefois pour l'éclairage ; les plus petits contiennent les condiments, le sucre, etc... Une gourde et une ou deux bouteilles que la ménagère a entourées de filets de corde pendent à des chevilles fixées dans les parois ; dans un coin se trouve un bidon de pétrole sur lequel on a cloué un morceau de bois qui sert à le soulever, il y a un coffre pour ranger le linge, un « charpoy » (lit de sangle) sous la véranda et un ou deux autres à l'intérieur ; quelques escabeaux à dix centimètres du sol.

Pour la masse des Hindous c'est là le type habituel des habitations. Le pauvre paysan n'a qu'une toute petite cabane, la partie où il vit n'est probablement pas séparée du reste du logis par une paroi ; par contre un fermier plus aisé a un logis plus grand avec un petit escalier de terre battue menant à la soupenne, un mur plus élevé, une étable plus grande et une remise pour les charrettes (1).

Habitations des castes supérieures. — Un plan différent est adopté dès qu'une plus grande richesse le permet et que la caste impose dans une certaine mesure le *purdah*, la séclusion des femmes (de *purdah*, paravent). Dans une famille prospère où il y a des hommes à nourrir et où il faut s'occuper des enfants, les femmes ne sont pas oisives, mais leur travail, à part celui qui consiste à aller chercher l'eau, se fait presque entièrement entre les murs de la petite cour. Deux cours sont alors nécessaires, l'une que nous appellerions cour de ferme, où se trouvent les outils, l'étable, les remises et, en général, le *baithak-khana* ou « club », sorte de parloir pour les visiteurs masculins, où dorment les jeunes gens ; l'autre, la cour de la famille, entourée généralement de deux petits logis et d'une toute petite cuisine. Ces deux cours sont entourées de murs hauts de deux mètres environ qui servent de protection et écartent les regards importuns.

(1) L'étable est quelquefois complétée par un mur de terre percé de trous carrés dans lesquels on fixe les récipients et les auges hémisphériques ; à côté sur le sol on plante un piquet qui sert à attacher l'animal. Ici le bétail est exposé au soleil et à la pluie (le seul toit étant la petite couverture de chaume qui protège le mur). Le progrès suivant consiste donc à ajouter un toit supporté par deux ou trois piliers.

Telle était une maison de Brahmanes dans laquelle nous avons été reçu. Elle était située à Goalpara, village de fermiers brahmanes. Le reste de la population comprenait presque uniquement leurs journaliers et leurs pêcheurs et vivait dans son propre quartier (*para*), séparé du quartier brahmane. Le propriétaire de cette maison possédait douze têtes de bétail, y compris une paire de bœufs de labour; il cultivait 15 à 20 *bighas* (25 à 30 hectares). Son fils débutait dans la vie comme instituteur



de la petite école primaire du village voisin; il dirigeait seul la ferme. Le père et le fils étaient tous deux fort hospitaliers et bienveillants, ils nous reçurent dans le « club » et nous envoyèrent des repas ; il fallait cependant respecter l'intimité de la cour de famille.

Une autre *bari* plus grande fut mesurée et dessinée ; une vue générale fut composée d'après les plans et croquis. Cependant l'empreinte de la vie ancienne y demeure ; les bâtiments étaient tous en bon état, à part les deux petites chambres à coucher extérieures, destinées aux visiteurs, dont les toits s'étaient même écroulés, et le *baithak-khana*. Il est probable que le propriétaire, homme de loi, rencontrait ses pairs à la petite ville de Bolpur ; quand ils la quittaient ils étaient heureux de rentrer chacun dans son foyer jusqu'à ce que les affaires les rappellent de nouveau. (Voir frontispice et plan).

Habitations « pacca ». — Le degré supérieur dans la richesse et la situation se montre par les maisons « pacca » c'est-à-dire construites en briques. Ce sont des maisons à un ou deux étages, au toit plat étayé par des poutres de bois, ou très fréquemment, de nos jours, par des poutres de fer supportant des voûtes de briques. L'ensemble est entouré d'un mur de briques, mais les logis extérieurs sont en général *katcha* (faits en terre). Quant aux domestiques, s'ils ne couchent pas dans leur propre maison, ils étendent simplement leur couverture sur le sol des couloirs ou de la véranda et dorment là. Les maisons de briques sont très rares, car seuls les grands propriétaires ou *zamindars* d'un village comme Surul, ou bien les marchands et les hommes ayant une profession libérale d'une petite ville comme Bolpur ont les moyens de s'acheter de pareilles maisons.

Le palais du zamindar. — La construction la plus importante de tout notre voisinage est le « cutcherry » ou « cour » du *zamindar*, le membre principal de la nombreuse famille propriétaire des villages que nous avons décrits. Cette cour a environ 20 mètres de long sur 10 de large; elle est entourée par une construction à deux étages, présentant une galerie à l'étage supérieur et dont le revêtement de plâtre forme décoration dans le style à prétentions classiques des grandes maisons de Calcutta. A l'une des extrémités, un escalier mène à l'arcade et aux chambres où le *zamindar* reçoit ses visiteurs, voit ses fermiers et où, autrefois, il jugeait sans doute les délinquants. Sous cette galerie à arcades, on place pour sa fête annuelle l'image parée d'ornements éclatants de la déesse Kali. Au centre se trouve une salle ouverte, dont le toit plat est soutenu par douze ou seize colonnes et qui abrite le peuple réuni lors des assemblées. L'effet dans son ensemble est imposant, assez agréable à des yeux d'Européen et sans doute paraît magnifique à des campagnards habitués à du chaume et à des murs d'argile.

Habitations musulmanes. — Les petites maisons musulmanes se distinguent des maisons des petits cultivateurs hindous par leurs murs élevés qui les font ressembler aux habitations des Hindous de caste supérieure. Un journalier ou un petit cultivateur n'a

pas les moyens suffisants pour avoir deux cours et d'ailleurs, s'il n'a pas de domestique, il peut évidemment n'en surveiller qu'une à la fois. (Voir la vue et le plan du bari musulman).

La raison donnée pour expliquer la coutume d'un mur élevé est le système plus sévère de *pardah*, la réclusion des femmes. Cependant la différence de coutume à cet égard ne m'a pas parue considérable, tout au moins en ce qui regarde les étrangers. On peut se demander s'il n'y aurait pas aussi une tradition de défense militaire. Les premiers Musulmans qui arrivèrent dans le district furent des soldats, ils s'établirent dans des garnisons : un village musulman porte encore le nom de Lohagarh (*garh* : un fort), d'autres, celui de Sultanpur (ville du Sultan). « Une fois soldat, toujours soldat » et les Musulmans, soit qu'ils vivent étroitement groupés en village, soit qu'ils vivent disséminés aux alentours d'autres villages, tendraient à conserver l'habitude d'entourer leurs habitations de murs élevés, d'abord par mesure de prudence, se sentant une minorité impopulaire, et ensuite, par habitude, subconsciente peut-être, de se sentir fortifiés (1).

Habitations et maisons de ferme musulmanes plus importantes.

— Tandis que tout bari hindou typique est composée de huttes et de cabanes séparées, qu'elle soit la propriété du plus pauvre ou du plus riche fermier, l'habitation du cultivateur musulman est plus fréquemment une seule maison à deux étages. Elle comprend deux ou trois pièces au rez-de-chaussée, devant une vé-

(1) Dans un village hindou du pays Télégou, (où le *pardah* n'existe, pas) nous avons vu un mur de pierre solidement bâti, haut de plus d'un mètre qui entourait le *compound* d'une maison pas plus grande que d'autres qui n'étaient pas entourées de murs. Nous avons demandé au propriétaire, sous-officier en retraite d'un régiment indien, la raison d'un tel mur, il ne put en trouver aucune, excepté qu'il sentait le besoin d'en avoir un et que cela « faisait mieux ». En d'autres termes, il semblait avoir besoin de quelque chose de semblable à la cour d'une caserne entourée de remparts rudimentaires, pour se « sentir chez lui », bien qu'aux Indes les casernes modernes soient bâties en pleine campagne et ne soient pas fortifiées. Quant aux dangers des loups, qui auraient pu attaquer le bétail, ils ne pouvaient guère avoir plus envie de s'en prendre à une maison musulmane qu'à une maison hindoue, tandis qu'un léopard ou un tigre pouvait facilement sauter par dessus le mur. En fait, il n'est pas difficile de pénétrer dans une cour; un visiteur curieux n'a pas besoin d'avoir des ailes ou de grimper sur un arbre voisin, encore moins d'abattre un pan de mur, comme nous l'avons fait dans notre croquis.

randa dont un coin abrité sert de cuisine, et d'autres pièces à l'étage supérieur : c'est une habitation unique sans aucune hutte détachée. — Nous avons relevé le plan d'une maison, ou plutôt de deux maisons contiguës, appartenant à deux frères mariés, dont l'une possède deux pièces au rez-de-chaussée et l'autre trois. Les deux maisons sont orientées au midi et donnent sur une petite cour de terre battue assez bien balayée où se trouvent une meule de foin, le *gola* à riz et quelques gourdes en train de mûrir dans un coin. Le long d'un mur de terre, à côté du *dhoba* (fosse d'eau) poussent un petit dattier et quelques beaux tamarins.

Comparaison entre les demeures hindoues et musulmanes. —

Il est intéressant de comparer les demeures hindoues et musulmanes, d'étudier les différences qu'elles présentent. Nous avons toujours associé le voile avec l'Islam, nous serons donc étonnés d'apprendre que les Hindous de castes supérieures exigent une cour intérieure pour la réclusion des femmes, alors que les Musulmans de même rang, à en juger par la richesse et le labeur employé, et ayant été élevés à l'ancienne mode, ne l'exigent pas. Il est certainement curieux qu'un Musulman de classe inférieure tienne à ce qu'un mur élevé entoure sa maison, et soit plus exigeant à cet égard qu'un Hindou de basse caste ou sans caste ayant un revenu égal, alors qu'un fermier musulman plus riche n'en demande pas davantage. Une raison vient à l'esprit pour expliquer ce fait. Le riche fermier musulman est plus prêt à travailler de ses mains que l'Hindou des *Bhadralokh*, c'est-à-dire des trois castes supérieures et il est probable que ses femmes l'aident plus volontiers. Il est donc naturel que ses journaliers retournent chez eux après le travail de la journée, que le maître surveille alors toute la ferme et fasse la besogne qui reste. Le fermier hindou des *Bhadralokh*, au contraire, fait coucher dans sa cour intérieure un journalier ou un garçon de ferme qui, de là, surveille le bétail sans troubler l'intimité de la cour intérieure. Il y a peut être encore une autre raison : les Musulmans de bonne classe s'assemblent régulièrement à de certaines heures dans la mosquée et quand les prières

sont terminées ils aiment se réunir aux alentours, bien qu'il n'y ait pas de règle à ce sujet. Mais les Hindous qui ne se réunissent pas régulièrement pour leur culte aiment peut être mieux se retrouver par plus petits groupes et par conséquent avoir leur propre « club » ou parloir, près de chez eux, mais séparé des appartements des femmes.

D'ailleurs, en fait, l'hospitalité musulmane permet à la maîtresse de maison de faire la cuisine sous la véranda à la vue des hôtes et de les servir elle-même avec au moins autant d'empressement que le permettent les coutumes hindoues. J'ai reçu, avec des amis hindous, des aliments cuits devant moi et offerts par la maîtresse de maison ; sans cette tâche qui demandait sa présence, elle ne se serait pas montrée, mais ayant à la remplir, elle pouvait échanger quelques mots et nous donner avec les aliments qu'elle nous offrait un timide sourire de bienvenue. Aucune femme hindoue de caste supérieure n'aurait pu faire davantage sans des raisons spéciales d'intimité.

Étant donné la cuisine des Hindous, leur haut idéal de propreté selon des coutumes prescrites, il s'en suit naturellement que leurs maisons doivent avoir une cuisine séparée alors que les maisons musulmanes peuvent s'en dispenser.

Conclusions tirées des plans d'habitations.

En résumé, les traits communs aux différents plans de maisons et d'habitations sont les suivants :

1° L'habitation fait partie d'un groupe d'habitations de même type qui constituent le quartier de la caste ou *para*, celui-ci, à son tour, est une partie du village ou *gram*.

2° Chaque habitation est construite autour d'une petite cour. Le double emploi de cette cour en cour de ferme et cour de maison amène, dans les habitations d'Hindous de castes supérieures, à une séparation complète de la cour en cour extérieure et cour intérieure.

3^o Les logis (ou le logis) sont séparés des hangars de ferme (la maison principale est en général orientée au midi). La séparation des habitations est plus complète chez les Hindous pour des raisons domestiques et de cérémonie.

En somme, la maison du Birbhum est appropriée au climat, au mode de travail et à la vie coutumière du pays. Le prix en est peu élevé. Les réparations nécessaires de saison en saison peuvent être facilement faites par les cultivateurs avec leur propre paille pendant les saisons de sécheresse, alors qu'il y a peu de travail, et avant les pluies qui les rendent indispensables. Les maisons bien entretenues peuvent durer des générations. La répartition générale est satisfaisante; il y a peu de place perdue et il y en a cependant assez pour les besoins de la famille. Comme il y a toujours suffisamment de terrain libre autour des villages, les nouvelles habitations peuvent généralement trouver des emplacements convenables.

En 1923, le prix initial d'une maison de quatre pièces à Sriniketan (y compris la main d'œuvre et les matériaux) était de 2000 roupies (3000 francs-or), c'est-à-dire de quatre à cinq cents roupies par pièce. Ceci comprenait un soubassement de brique sans mortier, deux petites pièces d'angle sans véranda qui servaient de salle de bain et de cuisine et qui étaient construites aussi en brique, étant moins à l'abri des pluies. La maison du paysan est trop petite à cause d'une extrême pauvreté, mais celle du cultivateur plus aisé est satisfaisante. Je sais par expérience que ces maisons de boue et de chaume sont confortables car elles sont fraîches et gardent une température égale, surtout si on peut faire la dépense de volets qui donnent de l'obscurité et dont les fentes laissent malgré tout passer un peu d'air. Il y a assez de pièces pour donner un minimum d'indépendance dans les petites familles, bien qu'on ne pense pas assez à l'isolement contre les infections, ce qui serait possible grâce au système de huttes séparées.

Construction et matériaux.

Les maisons des paysans sont, comme nous l'avons dit, construites en boue appliquée sur une épaisseur de 30 centimètres. Les murs sont légèrement inclinés, ils rentrent à la base. La partie inférieure est épaissie par une plinthe de boue remplacée chaque année, car la partie supérieure du mur est protégée par le bord du toit, mais la partie inférieure est détériorée par les pluies. Le sol de terre est en général exhaussé ; il faut donc monter quelques marches pour entrer dans la maison en traversant la véranda. L'inclinaison des murs et la plinthe sont de bonne construction et de plus donnent aux maisons un aspect de solidité et de résistance.

Des bois durs sont employés dans la construction des piliers de la véranda, et quand on peut se les procurer, dans celle des poutres maîtresses du toit. (Les piliers de terre doivent être très épais pour ne pas s'écrouler sous de fortes pluies). Les plus pauvres gens qui tout de même possèdent une véranda se servent des morceaux de bois qu'ils peuvent trouver ; peu importe s'ils sont tordus, mais ils emploient pour la toiture le bois de palmier « palmyra », bois long et droit qui se courbe facilement et devient dur, fibreux en séchant et en vieillissant. Sur ces poutres se pose le clayonnage en bambou fendu dans le sens de la longueur qui supporte le chaume. Comme les termites sont particulièrement friands de bambou, les lamelles sont souvent goudronnées ; d'autres sont teintées en rouge ce qui forme de jolis dessins. Le chaume est posé directement sur ces poutres.

Ce sont la charpente de la maison et le chaumé de la toiture qui montrent la qualité des matériaux, l'habileté du constructeur et qui font la beauté de l'ensemble. La terre est la même pour toutes les constructions ; mais la qualité du bois, la menuiserie, et quelquefois les sculptures, l'épaisseur du chaume (une ou deux ou quatre épaisseurs), le soin et l'habileté qui ont présidé à l'emploi de ces matériaux, constituent la différence essentielle et ajoutent au confort, à la beauté des maisons. En même temps, ces parties sont si caractéristiques du pays



SCULPTURES ET DÉCORATIONS

qu'il est utile de les examiner de près ; nous trouverons d'ailleurs que cette étude nous mènera loin.

La nécessité de toitures fortement inclinées et de chaume épais est due naturellement aux fortes pluies, abondantes si on calcule leur total annuel, mais encore plus si on considère les trombes d'eau qui peuvent s'abattre au début de la mousson. L'abondance des pluies, sous un soleil tropical, donne lieu à une végétation surprenante, la paille de riz est donc grosse et résistante (1). Au delà des montagnes, dans le Bihar où les pluies sont moins abondantes, les toits de chaume très inclinés sont remplacés par les toits couverts de tuiles. Sauf dans quelques régions où les pâturages donnent une herbe grossière et drue qui sert de chaume aux cabanes les plus pauvres, nous trouvons des toits relativement plats recouverts de tuiles à mesure que les pluies sont moins importantes, que le blé et le millet aux tiges courtes et minces rendent le chaume trop dispendieux (2).

Le chaume frais en été et chaud en hiver a néanmoins ses inconvénients. La paille de riz employée est piétinée sur l'aire par les bœufs, les tiges sont brisées et moins résistantes ; les termites qui grimpent le long des murs par leurs passages couverts peuvent déjouer une maîtresse de maison négligente et manger la paille qui retombe en poussière sur les personnes qui se trouvent au-dessous ; un ouragan soudain peut souffler à travers le chaume et l'ébranler ; les singes qui bondissent de toit en toit à travers le village s'y agrippent et l'arrachent. Le feu est le pire ennemi. Que de fois par une nuit d'été, du sommet du toit de Sri-niketan, il nous est arrivé de voir une lumière dans le lointain : le chaume, les meules et la moisson d'une demi-douzaine

(1) Dans l'ancienne jungle des Sunderbans, du côté de la Baie on emploie les palmiers nains qui poussent dans les marais salés. A Bombay on emploie les feuilles des cocotiers ; dans l'Assam (et dans certaines parties du Birbhum et le long de sa frontière) l'herbe abondante et drue des marais.

(2) La raison de cette courbure est que la pluie qui tombe sur le faite du toit la tendance à s'infiltrer dans le chaume ; la rapidité croissante de la pente obvie à ce danger.

de fermes brûlaient dans un village. En plus des accidents, il y a toujours le danger d'un incendie allumé par un ennemi. Voilà pourquoi la tôle ondulée remplace peu à peu le chaume (1). Entre temps, les feuilles de tôle sont posées sur les anciennes poutres et gardent quelque chose de la forme arrondie des vieux toits, avec des angles cependant plus durs. Mais quand on aura complètement abandonné le chaume, que les maisons seront bâties comme les nôtres avec des murs droits et des toits à bords horizontaux et à pignons, le village Bengali perdra sa dernière beauté. Et non seulement l'artiste en souffrira, mais peut-être les villageois eux-mêmes, influencés à leur insu.

Sculptures et décorations. — Les illustrations données sont assez représentatives.

Le premier croquis fut fait après qu'on eût dépouillé de son chaume le toit d'un temple privé que l'on devait malheureusement recouvrir de tôle ondulée. On voit les larges planches et les extrémités des poutres de bois. (fig. I).

La figure II représente le motif favori, presque universel, l'éléphant qui sert à décorer les supports qui s'avancant du pilier de la véranda soutiennent la planche (ou découpure *a*) sur laquelle repose le chaume.

D'autres extrémités de poutres sont décorées de manière différente, on retrouve le souvenir évident du chapiteau ionique copié des Anglais comme ailleurs dans le pays (fig. III).

Les trois derniers croquis furent pris dans un village musulman où les sculptures avaient été faites une quinzaine d'années auparavant par des artisans hindous. Dans les maisons brahmines d'un autre village certaines sculptures rappelaient vivement les sculptures médiévales, celles des misérables des églises de village de France ou d'Angleterre. On retrouvait le même sens de la décoration dans un espace donné, le même sens de

(1) Dans notre région, une maison sur vingt ou trente est recouverte de tôle. Mais le long des fleuves du Bengale oriental où les transports par eau sont faciles et où la prospérité est plus grande, nous comptons qu'il doit y en avoir une sur trois, surtout chez les pêcheurs qui ont de l'argent et peu de paille.

la forme, la même vivacité et le même esprit. De même, si nous laissons de côté les maisons des Zamindars, nous trouvons dans celles des Brahmines et des cultivateurs musulmans aisés un travail qui nous plaît davantage, non seulement parce qu'il est indigène et par conséquent curieux pour le voyageur, mais parce qu'il est plein de vie, que les motifs de décoration développés et transmis depuis des siècles sont souvent traités avec fraîcheur, sentiment et esprit par un artisan épris de son sujet. La menuiserie d'une maison de chaume est peu variée; les seules parties pouvant être sculptées sont celles que nous reproduisons ici. Elles sont à moitié cachées par le chaume et se trouvent dans l'ombre. C'est pourquoi, alors même qu'elles sont visibles du dehors, on ne peut en jouir véritablement qu'en étant assis ou étendu dans la véranda pendant les heures chaudes de midi ou à la fraîcheur du soir.

L'Art dans le Bâtiment.

Dans toute agglomération d'une certaine importance on constate la fidélité des pauvres à leurs traditions de construction, et par contraste l'imitation par les plus riches de l'architecture occidentale. Ainsi les hôtels des princes ou grands zamindars, à Calcutta, d'environ 1800, sont bâtis sur modèles anglais; ils offrent un aspect de magnificence classique, avec leurs colonnades et portiques. Mais à mesure que nous quittons Calcutta le souci des proportions et la dignité disparaissent. A Surul, sauf pour le palais du zamindar, les maisons *pacca* sont à toits plats, aux parapets droits et d'aspect cubique; à Bolpur, plus commerçante, les façades rectangulaires sont travesties, mal déguisées par les parapets extravagants. Et au Bengale, de façon générale, une maison d'architecture élégante, en brique, est presque inconnue, sauf à Calcutta où règne le goût classique, et à Dacca, Gaur et autres capitales abandonnées, dont les monuments en ruine reflètent les splendeurs lointaines de l'impériale Delhi. On se demande comment une province qui a fourni des artisans de goût, comme le montrent ses temples,

a été incapable de développer une architecture domestique, harmonieuse, purement en brique.

La difficulté est double, car entre l'ancienne et la nouvelle architecture il y a contraste autant en matériaux et en principes de construction qu'en inspiration et sentiment. L'ancienne maison d'argile couronnée de son toit de chaume est de croissance rurale et d'une beauté immémoriale. L'ancien artisan du Bengale ne pouvait guère imaginer une autre forme que celle-là et l'architecture de ses temples en dérive, même traduite en matériaux durables : briques, mortier, tuiles de terre cuite. Et quand les algues sombres de la mousson couvrent les toits cimentés, on pourrait presque se tromper et voir dans le temple une chaumière.

Mais voici qu'un procédé nouveau de construction apparaît en dehors du Bengale : la maison en briques reproduit elle-même la forme de son élément. Plus de courbe dans la construction : les parois coupent le ciel à angle droit ; point de soupente jetant son ombre le long des murs, point de détail de boiserie sculptée pour charmer les hôtes assis sous la véranda.

Seuls l'effort puissant, l'inspiration même pouvaient franchir l'abîme entre les vieilles formes et les nouvelles, entre les témoins d'un monde passé et ceux d'un monde nouveau. Mais l'artisan, le *mistri* est devenu le serviteur de ses conquérants : le nawab, les comptables de la Compagnie des Indes, le marchand, l'administrateur. Le seul effort sérieux pour continuer une architecture hindoue que nous connaissions à Calcutta est le Bose Institute. Bien que quelques essais aient été faits à Santi-niketan, on n'a encore rien achevé dont la construction soit adéquate au but poursuivi. Mais l'effort pour y parvenir, qu'on n'imaginait même pas à sa fondation, il y a un demi siècle, a maintenant pris naissance.

Les arts décoratifs ; l'alpuna.

En prenant les croquis de sculptures nous avons demandé des renseignements sur les artisans. Tout ce que nous avons vu de beau datait de vingt ans au moins ; on disait que les vieux mistris

étant disparus les jeunes ne les remplaçaient plus. Sans doute, dans un pays dont la population ne s'accroît pas, il y a peu de constructions nouvelles et celles-ci sont mesquines. La misère fait disparaître la joie du travail ; l'absentéisme des possédants et l'affaiblissement de l'esprit de communauté seraient aussi causes de cette décadence des arts.

Si l'architecture et les arts décoratifs meurent ensemble, il reste un nerf vivant qui relie l'art du passé à la vie courante : c'est l'action de la femme chez elle. Son goût se manifeste dans le choix de tel objet qui relève la nudité de l'intérieur : la joaillerie, les vaisseaux de cuivre jaune, même les grossiers pots d'argile. Mais c'est surtout dans le travail de ses mains que nous avons admiré son goût et son ingéniosité. Elle sait tirer parti des vieux *saris* (les robes ou voiles) en les doublant et en les ornant de broderies de fil de couleur selon les motifs traditionnels : les entrelacs, les dessins de feuilles ou d'animaux. Dans une maison musulmane nous avons vu de menus objets ornés de cauris par la ménagère. Mais plus intéressant encore est l'*alpuna* dessiné par terre ou sur le mur avec le doigt trempé dans l'eau de riz. Les motifs sont anciens ou originaux, simples ou complexes, et ils sont précieusement conservés par les femmes de bien des castes, sauf les plus basses. Dans une maison bengalie où nous étions invité nous avons trouvé nos « couverts » mis sous la véranda : une petite natte où s'asseoir, une assiette de feuilles fraîches pour le riz, les carries, les gâteaux et, dessiné tout le long de la véranda pour notre plaisir, une bordure d'*alpuna*. Elle se composait de deux motifs traditionnels qu'on pourrait voir l'un aux cavernes bouddhiques d'Ajunta, l'autre sur les monuments de Delhi.

Cet art féminin a été décrit d'une façon charmante par Abin-dranath Tagore qui reedit les légendes dont on se plaît à l'accompagner : chaque dessin étant approprié à une saison et à une fête. (1)

(1) A. Tagore : traduit par A. Karpelès, l'*Alpuna*, Paris (1921). Cf. : *Orissa*. (Mém. A. S. B., 1920). On voit des dessins analogues faits par les femmes partout dans l'Inde ; ils sont souvent beaux, quelquefois pleins de force imaginative.

Le bari et la famille.

Par les plans de maisons que nous avons donnés, on a vu à quel point le groupe ordinaire de la famille hindoue ressemble au nôtre, se composant normalement et exclusivement des parents et des enfants. On entend si souvent parler aux Indes de la « famille jointe » qu'on est enclin à oublier combien est réduite, en réalité, la classe dont les membres se réunissent en commensaux ayant un budget commun, ou même partagent des droits héréditaires à une propriété, au lieu d'en jouir séparément. Au Bengale la « famille commensale » compte en moyenne moins de cinq personnes, quatre seulement dans l'Ouest où la maladie emporte tant de gens (4,2 au Birbhum). On a intérêt à former la « famille jointe » à partir du moment où le revenu de la propriété ne dépend pas de ce qu'un homme peut retirer de la terre par ses propres efforts, plus ou moins secondés par des ouvriers, mais de ce qu'en peuvent donner des tenanciers ou autres cultivateurs. Celui qui travaille lui-même la terre veut être indépendant des autres ; il insiste pour que la propriété ou la ferme soit divisée, de façon à ce qu'il ait la pleine responsabilité de sa portion et son rapport intégral. Il y tient d'avantage encore dans le cas où des frères se marient ; ils sont naturellement alors moins unis, même si les femmes font bon ménage ensemble. Mais quelqu'un qui se trouve cohéritier d'un domaine ne contribue pas à accroître la valeur de sa part s'il la retranche ; au contraire, le partage tend à son détriment, à moins qu'il ne soit résolu à agir en propriétaire, à exploiter activement les terres qui lui reviennent et à augmenter leur rapport. En général, il se contente de laisser sa fortune unie à celle du reste de la famille ; autrefois, il allait jusqu'à demeurer avec les parents auprès desquels il avait grandi, oncles et tantes, cousins et « cousines-sœurs », épouses et enfants. Ce système est en voie de disparaître, car bien des hommes quittent le foyer héréditaire et ne souhaitent plus confondre leur fortune avec celle de membres de la famille moins capables ou moins prospères.

La différence essentielle entre les systèmes hindou et anglais gît dans le principe de la division de la propriété en parts égales, entre les fils chez les Hindous, entre tous les enfants chez les musulmans (1), par contraste avec le droit de primogéniture existant chez nous. Cette circonstance peut être un puissant facteur dans la formation des castes. Car, tandis que, chez nous, les « cadets », fils de grands ou petits propriétaires, tendent à déchoir par rapport aux aînés, à moins que l'un d'eux, grâce à l'émigration ou à une carrière d'aventure, ne s'élève exceptionnellement à une situation supérieure, les frères d'une famille hindoue, quel que soit son rang, tendent à descendre ou à monter ensemble, en même temps que leurs cousins et parents éloignés, le lien familial se ramifiant dans la caste tout entière.

Ainsi, le grand *bari* du *zamindar* est construit pour abriter la nombreuse « famille jointe » qui se rassemble pour partager la redevance. Ceux des paysans sont petits, de façon à ce que chaque homme et sa famille puissent s'occuper de leur propre terre et des bœufs qui leur appartiennent, sans intervention d'autrui. Les raisons que nous avons données pour expliquer cet ordre de choses nous semblent fondamentales. Nous les soupçonnons d'être plus intimement liées au régime de la famille jointe ou de la famille séparée qu'un soit disant communisme inhérent à la nature orientale s'opposant à un individualisme occidental héréditaire. Toutefois, la vie de cette « famille jointe » de la classe possédante a un caractère à elle ; si les intrigues et les désaccords déclarés ne la bouleversent pas, elle offre un charme extrême. Elle est pour beaucoup dans la tendresse caractéristique des Hindous pour les enfants, leurs façons affectueuses et sympathiques.

(1) Demolins suggère l'hypothèse que les pasteurs de l'Arabie, trouvant plus facile de partager leurs troupeaux et leurs richesses mobilières, procédaient naturellement à ces partages, tandis qu'une femme, en quittant la ferme paternelle, ne pouvait emporter des champs. Il est vrai qu'elle se rattrapait sur les objets transportables si son beau-père exigeait une dot.

II. LES VILLAGES.

Comme l'ont indiqué déjà les plans donnés, les *bari* se groupent par quartiers assez compacts en véritables villages (*gram*). En fait, c'est cette caractéristique, jointe à la sécheresse des champs nus et brûlés par le soleil après la moisson, qui pousse le Bengali du Centre et de l'Est à s'écrier : « Ce n'est pas ici le Bengale, c'est le Bihar ! » quand, pour la première fois, il arrive dans cette région. Les maisons, le long des ruelles, se touchent presque et les *paras* — quartiers des castes — ne sont parfois séparés que par quelques mètres de terrain découvert. Cependant, il existe de nombreux réservoirs et les villages ne sont pas tout à fait aussi compacts que ceux du Bihar, moins encore que ceux qu'on trouve plus avant dans la contrée, dans le pays d'Agra, d'Audh et dans le Pendjab.

Dans les plaines périodiquement inondées, caractéristiques de la plus grande partie du Bengale, le groupement est tout différent. Les emplacements des maisons et des villages doivent se trouver sur le terrain le plus haut dont on dispose. Bien que les habitations soient rarement tout à fait isolées, la plupart sont éparses dans la campagne en petits hameaux de deux ou trois maisons, ou s'élèvent en rangs irréguliers sur les rives d'un cours d'eau. Tout au plus sont-elles rassemblées en groupes peu compacts auprès d'un marché ou d'un temple, ou autour du *bari* d'un grand *zamindar* (« propriétaire ») ; les maisons, et davantage encore les *paras*, se trouvent séparées par des canaux tandis que des réservoirs sont semés çà et là (1).

(1) Comme aucun plan cadastral de cette région n'a été fait, depuis le tracé approximatif établi, il y a environ 75 ans, il n'existe pas encore de plan exact des villages voisins. Ceux que nous donnons ici doivent être considérés comme de très rapides croquis, ayant été surtout dessinés en vue d'une campagne contre la malaria pour laquelle on notait l'emplacement des réservoirs, la direction générale des routes et le cours du drainage. Un ou deux de ces croquis ont été faits par des maîtres d'école des villages, d'autres par des chefs-éclaireurs ; j'en ai moi-même dessiné un ou deux et je les ai tous révisés. Il faut espérer, toutefois, qu'en l'absence de plans exacts, les croquis donnés ici suffiront à indiquer les traits généraux de quelques villages.

La recherche de l'eau et l'approvisionnement au moyen de ces réservoirs est certainement la caractéristique la plus frappante de ces villages et de leur situation. Une carte de la région montre comment les villages se groupent autour des rivières et s'éclaircissent aux approches des coteaux, tandis que restent vides de hauts territoires, le plus souvent déserts, quelquefois boisés, sur les crêtes ou les plateaux qui séparent les espaces exploités en rizières. De même, chaque village possède un nombre considérable de « tanks » ou réservoirs d'eau, grands ou petits, même lorsque le village a été bâti à proximité de la rivière, aux confins même de l'espace couvert par les crues. Quand même il n'y aurait pas d'autre indication de lieu et de latitude que ces réservoirs, un premier regard jeté sur le plan de n'importe quel village de Birbhum nous apprendrait que ce plan est celui d'une agglomération située dans la zone de la mousson, où il y a surabondance de pluie pendant une brève saison et presque aucune tout le reste de l'année. En outre, le nombre et les dimensions de ces grands réservoirs montreraient qu'ils sont l'œuvre d'une population organisée, suffisamment expérimentée et prévoyante pour combattre les effets du climat. En d'autres termes, et malgré l'aspect primitif des maisons d'argile qui servent de demeures à tous, sauf aux riches, il serait évident que le village se trouve, non dans un pays barbare, mais dans une région civilisée. Enfin, une étude plus minutieuse des réservoirs et de leur état peut nous éclairer sur la situation générale du village en ce moment. Elle peut même nous inciter à hasarder une hypothèse sur la stabilité de la civilisation dont cette communauté forme une cellule.

Dans la région de Birbhum, les maisons peuvent se trouver très légèrement exhaussées par une partie de la terre extraite lorsque les réservoirs furent creusés. Mais il n'est pas nécessaire de bâtir une plate-forme pour les mettre hors de l'atteinte des crues et des marées, comme dans le delta où l'on utilise ainsi toute la terre retirée des excavations. Les villages ne sont pas non plus construits sur des monticules bien définis, comme les agglomérations compactes de la vallée supérieure du Gange.

Les terres du village. — Une des premières choses dont il faut se souvenir, quand nous parlons du village, c'est que, au Bengale, l'unité à l'origine et dans la réalité pratique, se compose autant de ses terres que de l'assemblage de ses demeures. Le sens originel du mot *gram* (« village » en sanscrit et en bengali) se rapporte davantage encore aux champs de l'agglomération qu'à ses maisons ; le mot anglais en est venu à désigner, dans l'Inde, non seulement les bâtiments du village, mais encore plus couramment son territoire.

Les origines des villages, de leurs terres, de leurs situations et de leurs dispositions remontent à une époque antérieure aux documents écrits encore existants. Faute d'indications précises sur la fondation réelle des villages, Monahan, dans son *Histoire Primitive du Bengale*, en est réduit à citer l'*Artha-shastra*, le manuel classique de l'art de gouverner, dans lequel sont décrits les moyens de colonisation employés par le roi, à savoir l'établissement de villages et leur groupement, pour que la force de l'État puisse en être accrue et que la perception de l'impôt foncier soit régulière. Les villages étaient fondés par le roi ou par ses nobles, avec l'autorisation royale, le souverain fournissant la nourriture aux colons jusqu'à ce qu'ils eussent défriché les jungles et fait leur première moisson dans les champs nouveaux. Depuis les temps primitifs hindous et bouddhistes, les *conquistadores* musulmans de Birbhum implantèrent leurs hommes d'armes par tout le pays dans des villages spéciaux et, bien que leur dessein fût en partie militaire, le principe de colonisation fut conforme. Cette opération se poursuit encore, autour des frontières du Bengale, comme dans les Sunderbans et la région des bas coteaux de l'Himalaya. Dans le Sikkim, parmi les somnolentes populations pastorales des Bhutaneses ou les Lepchas des bois, j'ai vu des villages défrichés et bâtis de cette façon par d'énergiques petits colons du Nepaul que dirigeait et soutenait de ses fonds un capitaliste de leur pays ; il avait obtenu ou acheté l'autorisation du rajah de Sikkim et son fils ou son petit-fils jouissait désormais des redevances.

Mais les jungles ont dû être défrichées et les premiers villages fondés par des groupements indigènes indépendants, ou par des

immigrants venus de leur propre initiative avec ou sans charte royale. Aujourd'hui, les Santals immigrent encore en petites bandes, s'établissant aux endroits où existent des terrains vagues inoccupés, cultivant là leur maïs et leur millet, avec un peu de riz, et construisant les huttes de leurs villages. Pour pouvoir se fixer ainsi en corps, ils obtiennent, par l'intermédiaire de leur chef, la permission du *zamindar* qui y gagne une petite redevance et de robustes ouvriers. De cette façon se forme le noyau d'une nouvelle communauté, qui, autrefois, aurait délimité les frontières séparant son territoire du territoire des villageois voisins.

Le noyau d'une communauté de village, une fois formé, pouvait croître par l'adjonction d'unités nouvelles et exploiter ainsi, autour d'un grand centre, une étendue assez vaste. Ce processus se poursuit aussi, car une troupe de Santals est souvent invitée à se charger de la culture, en échange d'une partie des produits, lorsque la population d'un village est en baisse. De nos jours, c'est parce que certains villages ont été ravagés par la malaria qu'ils ont à recruter des nouveaux-venus ; autrefois, le même fait se serait produit simplement parce que l'agglomération était encore petite et avait la place de s'étendre encore. En tout cas, les immigrants adoptent les méthodes de culture des Bengalis sédentaires. Si les territoires des villages et les domaines des *zamindars* n'avaient pas encore de bornes fixes, cette différence entre ces deux types de formation créerait deux types différents de terroirs, révélant aux temps futurs les origines diverses de leurs communautés. Ainsi, en l'absence de documents écrits, nous devons nous borner simplement à une brève description, en notant que l'endroit est habité depuis longtemps, et qu'une fois établie, la relation du territoire à l'agglomération des demeures peut rester fixée sans interruption pendant des siècles. De ce fait on peut déduire quelque connaissance de l'origine et de l'économie primitive du village, avant d'en venir à son économie actuelle. Les rizières sont généralement orientées du N. au S. et de l'E. à l'W, à peu de chose près, sauf quand la proximité d'une rivière qui serpente a entraîné un bouleversement de ces directions. Les territoires se délimitent de façons très variées,

mais il est possible de distinguer un certain nombre de types.

Sur les rives des cours d'eau, le sol remonte en pente, depuis une bordure de bonne terre à rizières jusqu'à des terres pauvres et des étendues incultes. De cette façon les limites de certains villages gravissent le plan incliné, enfermant des rectangles côte à côte. Elles comprennent, outre une bande de la berge réservée à la pêche, des rizières basses pour le riz de qualité supérieure, des champs situés plus haut pour les espèces de riz plus grossières, des champs qui produisaient autrefois du coton et, enfin, vers le sommet, une bande de pâturages et des restes de bois.

Sur les plateaux découverts de Barbuksing et dans la partie arable des terres de Synbhum, à l'E. et au N. de Santi-niketan, les territoires des villages occupent une étendue plus vaste, avec, au milieu, l'emplacement d'une grosse agglomération rurale et, à un kilomètre et demi ou deux de celle-ci, les bornes qui enclosent un large espace. L'aspect d'un certain groupement villageois de Synbhum (Sripoor) ferait croire qu'il a primitivement été plus vaste, puis a été, peut-être pour le réduire aux proportions ordinaires pour la perception des impôts territoriaux, divisé en quatre sections, chacune occupant un quart de l'emplacement de la localité primitive.

Quelques territoires de villages s'ajustent les uns aux autres d'une façon compliquée, surtout dans les endroits où le sol est meilleur. Dans les espaces découverts, plus pauvres, au contraire, les limites sont plus simples. Plus la terre est pauvre, plus la surface nécessaire est considérable ; plus les champs sont éloignés des fermes du village, plus la proportion des espaces en friche est grande et leur valeur moindre ; par conséquent, il y a moins d'intérêt d'échange et de nouvelle disposition des parcelles de terre. Autour de Surul les limites des villages se rencontrent au haut de la pente des deux côtés de l'ancien chemin qui borde le plateau.

Il est difficile de savoir si les *bastis* (hameaux) des Santals sur les terrains en friche deviendront permanents. Pour l'instant, ils rappellent un type de villages familier à quiconque a étudié ceux d'Angleterre — type d'un groupement de colons ou

squatters (immigrants temporaires) qui se sont frayé passage dans une région de landes, de pays inculte, au bord des territoires exploités par des villages plus anciens et plus prospères. En se basant sur cette analogie, on devrait pouvoir distinguer les villages qui, bien que moins récents que les *bastis* des Santals, se sont pourtant développés après les localités les plus anciennes, au milieu des meilleurs territoires agricoles. Bhubandanga, près de Santi-niketan, agglomération composée d'éléments assez divers, située sur des terrains vagues, à la lisière de deux villages; nous en fournit un exemple. En Angleterre, les « villages des landes », fondés par des gens d'instincts colonisateurs, ont maintenu une tradition de robuste indépendance, à la fois sociale et religieuse, se trouvant trop éloignés pour subir l'influence du *squire* et du *parson* (du seigneur et du curé) (1). Le parallélisme avec les *bastis* des Santals est curieux; ce sont des colons énergiques, bien plus courageux vis à vis du *zamindar* ou du brahmane que les pauvres travailleurs agricoles des vieux villages. Il existe, évidemment, une grande différence d'origine — les Santals étant des immigrants dans les districts, tandis que les « *squatters* des landes » de Bhubandanga et de l'Angleterre aussi sont des gens qui ont souvent abandonné leurs villages plus anciens pour se tailler de petites propriétés indépendantes dans un espace inculte du voisinage. Il serait intéressant de vérifier si le parallélisme pourrait être poussé plus loin au Bengale.

Telles sont les questions relatives au territoire et au développement des villages qui méritent, comme j'espère l'avoir montré, une investigation plus poussée. La question qui vient ensuite est celle des plans des villages eux-mêmes.

La disposition d'un village. — En abordant l'examen de la disposition des villages, nous constatons que les réservoirs taillés

(1) Peake. *The English Village* (1925).

En Grande-Bretagne un mouvement un peu analogue de colonisation rurale par des *squatters* se poursuit de façon très marquée dans les îles occidentales de l'Ecosse; il en était, du moins, encore ainsi quand nous avons visité, en 1919, avec le D^r M. E. Hardy, les îles de Lewis et de Harris.

en carré ont imposé aux ruelles et aux sentiers des lignes presque droites. Il en est ainsi, même quand une route principale apparemment de date assez ancienne traverse la localité, comme à Goalpara, où la route conduisant au gué pénètre dans le village et y forme un coude à angle droit. Le village est divisé en *paras* ; nous devrions peut-être dire qu'il est constitué par ceux-ci. Ce sont les quartiers affectés à une caste (ou à des gens appartenant à des castes de situation similaire). Dans le village hindou ordinaire, on donne au *para* le nom de la caste principale qui l'habite, par exemple, *para* des Brahmanes, des Sadgops, des Doms et ainsi de suite, du haut en bas de l'échelle (1).

Un petit *para* d'ouvriers agricoles hindous se rattache souvent à un village de cultivateurs musulmans. De même l'agglomération principale peut être divisée virtuellement en un *para* de fermiers paysans qui cultivent leurs propres terres et un *para* des travailleurs qu'ils emploient, bien que cette distinction ne soit pas aussi tranchée que dans les villages hindous où règne la caste.

Population des villages. — La population moyenne, dans le *thana* de Bolpur, est de 360 habitants, y compris 10 p. cent de Santals installés aux confins des territoires de certains villages, et quatre bourgs ou petites villes de 5 à 10.000 habitants. Si nous prenons « la moyenne compensée » qui donne une meilleure idée de la population normale, nous obtenons un chiffre un peu supérieur à 400.

Dans l'ensemble du district, l'importance moyenne des villages varie. Les chiffres établis pour les *thanas* actuels justifient encore la remarque faite lors du relevé topographique de 1850, c'est-à-dire que les villages entourant Surul sont plus vastes et plus prospères que ceux situés plus loin, au N. et au N. W. Dans le district de Burdwan, au S. et au S. W. du *thana*, les vil-

(1) Ces *paras* forment aussi les unités des vieilles cités du Bengale ; pour la sœur Nivedita (auteur de l'ouvrage remarquable : *The Web of Indian Life*), elles représentaient les cellules du patriotisme local, parce qu'elles constituent le foyer de la communauté, au delà du foyer de la famille. (Voir *The Web of Indian Life*, 1908).

lages, comme nous l'avons dit, sont de moins en moins nettement séparés les uns des autres, jusqu'à ce que, dans le Delta, il soit difficile de les distinguer. Il s'ensuit qu'il est impossible de déterminer la « population » de ces derniers, car les chiffres du recensement ne se rapportent qu'aux habitants des circonscriptions tenant lieu de villages pour la perception de l'impôt foncier et qu'on appelle encore du nom persan de *mauza*.

Trois villages Mahométans : Modpur, Lohagarh et Ghasipur.

Bien que les Mahométans du Bengale Occidental constituent une petite minorité, nous étudierons d'abord trois villages musulmans, parce qu'ils semblent appartenir à un type simple, dépourvu de quelques-unes des complexités que présentent les villages hindous et des différences qui se manifestent entre eux.

Modpur. — Ce village est habité par des fermiers, des paysans et des ouvriers agricoles musulmans, avec un *para* (quartier) de travailleurs hindous de basse caste, bâti tout auprès.

On me donne pour la population du village, le chiffre de 500 à 600, un peu supérieure à la moyenne de 400 habitants pour le *thana*, comprenant sans doute les Hindous qui sont au nombre de cinquante environ.

Modpur possède une superficie de terre arable, c'est-à-dire à rizières, qui se rapproche plutôt de deux kilomètres et demi carrés que de la moyenne habituelle d'un kilomètre et demi. Il n'y existe cependant presque aucun autre pâturage commun que les rives du cours d'eau, et, même sur les bords, l'herbe est brûlée avant la saison des pluies. Il ne s'y trouve pas non plus de bois qui soit propriété commune, les seuls grands arbres étant ceux, anciens et conservés pour leur ombre, qui poussent çà et là dans le village ou près des citernes, les palmiers au bord des réservoirs et quelques *babuls* (*Acacia arabica*) le long de la route.

Son sol est de qualité ordinaire pour la localité, c'est-à-dire sablonneux, mais trop pauvre en humus pour être classé comme bonne terre arable ; comme tout le sol du Birbhum, il est épuisé par la culture du riz poursuivie pendant des générations, sans rotation adéquate et presque sans fumure.

L'eau y provient du territoire même de l'agglomération ; elle s'accroît de ce qui s'échappe des terres des villages voisins, qui tirent une grande partie de leur eau des étendues de pâturages, de bois situés au-dessus d'eux et qui peuvent la capter. — Le long du village passe la grande route.

Le plan indique la disposition des chemins, des espaces occupés par les maisons et les terrains non bâtis qui les séparent, les réservoirs et les champs environnants. Nous nous trouvons, d'abord, dans le quartier des cultivateurs les plus aisés ; beaucoup d'entre eux détiennent leurs champs par bail héréditaire permanent et emploient un ouvrier. Ce quartier se compose de deux ruelles ; l'une va de la grande route à l'extrémité du quartier ; l'autre, à angle droit avec la première, possède aussi plusieurs des maisons les plus prospères et la mosquée. Le second quartier musulman, à peine séparé du premier par un espace vide, est d'un plan plus hétérogène et renferme le *Durgah*, autre lieu de culte dont nous parlerons. Les réservoirs situés à l'intérieur du village sont indiqués ; outre ceux-ci, il en existe trois ou quatre un peu plus loin, à l'extérieur, et autant d'autres épars vers les bords du territoire du village, ombragés de quelques arbres. Bien que le détail n'ait pas été donné pour tout le village (1), on peut se faire une assez bonne idée des demeures considérées séparément, par la description de deux maisons près de l'extrémité nord (p. 94). L'aspect de la mosquée, reflétée dans l'eau de son petit réservoir, est vraiment plaisant.

Les habitations des Hindous de basse caste, situées à l'ouest,

(1) Le plan ayant été dressé par le maître d'école du village et ses élèves, à l'occasion d'une campagne contre la malaria, dont Sri-nike-tan avait pris l'initiative, on n'y a guère fait figurer que les réservoirs et les ruelles (à peu près droites, elles ont été tracées en lignes plus droites encore par le maître d'école musulman).

ressemblent à toutes celles de leur espèce, avec deux ou trois huttes d'une seule pièce chacune, bâties dans une petite cour qu'entoure un mur d'argile peu élevé.

On ne connaît aucune tradition relative au choix originel de l'emplacement du village ; il peut avoir été déterminé par la proximité du ruisseau, assez faible pour qu'on puisse s'y approvisionner d'eau (cependant il est au-dessus du niveau des crues). Ce modeste ruisseau n'est pas propre à la pêche ; les seuls poissons que j'y aie vu prendre étaient du menu fretin qu'on attrape dans des nasses de bambou.

La population presque tout entière se compose de cultivateurs ou d'ouvriers agricoles. Nous n'y trouvons ni l'orfèvre, ni le tisserand, le charpentier, le forgeron, soit à cause de la faible importance de l'agglomération, soit par suite de l'extinction de ces métiers. C'est même à peine si les femmes filent, car le tissage à la main est devenu chose rare ; et le développement rapide des moulins à riz de Bolpur leur enlève aussi le riz qu'elles pouvaient moudre pour un misérable salaire, dans les moments d'indigence. D'autres artisans tendent aussi à abandonner leur métier, à cause de la concurrence des machines, ou bien se rendent à la ville où se tient le marché local et où s'assemblent les paysans, leurs clients, parce que ceux-ci vendent et achètent plus qu'autrefois. Dans le *para* hindou, toutefois, deux *muchis* (ouvriers corroyeurs) formés selon les nouvelles méthodes par le jeune expert-tanneur de Sri-niketan (Institut de rénovation rurale) ont récemment ouvert de nouvelles fosses.

Les « professions libérales et savantes » sont diversement représentées. Le chef ou principal notable était jadis un citoyen important dont l'influence semble compter encore, quand il a du caractère. Il y a le maître d'école (et aussi un autre maître en retraite, homme d'une véritable distinction morale). Le maître d'école enseigne la lecture, l'écriture et le calcul, dans le dialecte local, à la moitié environ des petits musulmans du village, et les versets du Koran en arabe à une demi douzaine d'entre eux. Il y a aussi le *maulvi*, un villageois âgé, d'aspect assez sévère et vénérable, qui, à la mosquée, dirige la prière en langue arabe. On trouve également une sorte de prêtre du *Durgah*,

lieu de culte mahométan, édifié en général sur la tombe d'un saint. Celui dont il est ici question s'appelle le *Durgah* de Bura Baba. C'était à l'origine un temple consacré au culte de Dharma, divinité adorée par les basses castes et, depuis que la famille de ce prêtre s'est convertie à l'Islamisme, lui-même (devenu musulman) y accomplit une sorte de cérémonie mixte. Il distribue de la terre en guise de charme pour la guérison des maladies, et les gens viennent à lui de grandes distances. Hindous et Mahométans viennent les uns et les autres rendre leur culte ; on ne lit en ce temple ni le Koran, ni aucun des textes sacrés des Hindous. Si je me souviens bien, on a surtout recours aux offices de ce prêtre pour les indispositions et les maladies des femmes, ce qui peut contribuer à expliquer la persistance du culte en dépit de l'orthodoxie musulmane, puisque, ni dans l'Islam, ni à la mosquée, on n'accorde de place aux femmes.

Quand il s'agit d'estimer la situation d'un village de ce genre, sa prospérité relative, le progrès ou la décadence de sa population, nous possédons, même si les chiffres manquent, un certain nombre de données grâce auxquelles nous pouvons établir une évaluation approximative. En traversant les champs de Modpur, nous constatons que, dans les limites de son territoire, tout est normalement cultivé et qu'aucune région inculte ne tend à l'envahir, de sorte que l'agriculture, sans être prospère, ne voit pas diminuer sa surface exploitée. Et, comme le drainage est normal, la reproduction des moustiques et, par conséquent, la proportion de la malaria ne doivent pas être très considérables.

En entrant dans le village, on remarque peu de ruines ; le chaume et les murs d'argile des maisons habitées paraissent en assez bon état. Les réservoirs, loin d'être ce qu'il faudrait, semblent moins envahis par les herbes et moins abandonnés que dans certains autres villages, et ils valent la peine d'être examinés.

Sur le plan dressé pour la « campagne contre la malaria » entreprise par Sri-niketan, l'instituteur a indiqué les réservoirs, en couleur, afin de montrer de façon spéciale les trois qui furent choisis pour le ravitaillement en eau potable et qu'on devait

tenir propres et pleins, d'autres réservoirs (assez propres pour qu'on s'y lave) destinés à l'irrigation, et enfin les bassins bourbeux, condamnés pour l'usage des bains comme pour la boisson. Le réservoir de la mosquée a été teinté d'une couleur différente de celle des autres, à cause de son caractère sacré, bien qu'en réalité il soit passablement bourbeux et que les canards s'y ébattent. Les réservoirs les plus propres sont, naturellement, sur la lisière du territoire, mais l'un d'eux, en contre-bas du village, a été estimé assez propre pour fournir la boisson aux habitants du voisinage.

L'état des réservoirs est, comme nous l'avons dit, un indice de l'état du village. En général, plus les villageois sont prospères, plus ils tiennent leurs réservoirs profonds et propres, par conséquent en état de sécurité en ce qui concerne l'eau de boisson et de lavage ; ils veillent également à la hauteur des talus en y plantant des palmiers, et à la régularité des berges, — privant ainsi d'abris les larves des moustiques, incapables de vivre à découvert dans une grande nappe d'eau. De cette façon, même sans le savoir, ils écartent un peu le danger d'infection malarienne. L'ordre et la propreté des habitudes du village tendent aussi à empêcher les habitants de creuser au hasard des trous que la pluie remplit et qui forment encore d'autres stations favorables à la multiplication des larves dangereuses. Ainsi, dans l'ensemble, plus la population est aisée, plus les réservoirs et les espaces découverts sont propres et bien tenus, et plus l'irrigation du territoire et la santé des habitants sont satisfaisantes. Enfin, pour les réservoirs possédés par plusieurs en commun, plus l'état d'esprit des propriétaires est bon mieux ils s'unissent pour contribuer à leur entretien. Ainsi, une communauté raisonnablement prospère, en bonne santé et de bonnes mœurs, tendra à entretenir l'abondance de son approvisionnement en eau dans les périodes de sécheresse, tout en le modérant aux époques des crues, et à s'assurer ainsi des récoltes régulières ; elle évite de la sorte les risques de malaria à la saison des pluies et après elle, de même que le danger du choléra et des maladies intestinales pendant la sécheresse de la saison chaude. Elle parvient ainsi à se défendre contre l'affaiblissement phy-

sique et la mort qui résultent de ces causes et elle échappe du même coup au fléau de la maladie, au fardeau qui pèse sur le moral de toutes les victimes de la malaria et à la terreur causée par la cause inconnue du fléau.

A en juger par ses champs, ses habitations et ses réservoirs, le village semble, sinon prospère, du moins assez stable et non en voie de désintégration. En entrant en rapport avec ses habitants, on observe une population passablement robuste pour le district, des hommes assez bien bâtis, à la démarche ferme, des enfants tout disposés à jouer et à courir.

Lohagarh. — Lohagarh est un village de Mahométans, de dimensions et de population analogues à celles de Modpur. (Il est, par mesure exceptionnelle, associé à son proche voisin, le village hindou de Benuri, pour former une « unité fiscale » ou *mauza* ; il en est absolument distinct à tous les autres égards). Il est situé aux confins du *khoai*, ou terrain vague latéritique, le territoire rural s'achevant au bord des pâturages sablonneux qui le dominent. Les produits de meilleur rapport, en particulier la canne à sucre, sont cultivés en contrebas du village, pour bénéficier de son drainage. C'est surtout une agglomération de cultivateurs et, pour cette raison, elle n'a directement souffert du déclin d'aucun métier manuel.

Que ce soit dû au drainage naturel, à la stabilité relative des conditions économiques et du niveau moyen de subsistance, ou, comme disent les villageois de Birbhūm, au régime et à la règle de la vie musulmane, qui autorisent la viande et les œufs, on à une combinaison de ces facteurs et d'autres, Lohagarh est relativement prospère et relativement exempt de malaria (1).

Le plan du village est simple et identique à celui de Modpur. Les maisons musulmanes bordent deux ruelles qui se coupent à angle droit ; une troisième forme le *para* de la caste des travail-

(1) D'une trentaine d'enfants que nous avons examinés avec un officier du département de santé publique, M. Iyengar, dix seulement souffraient de rate hypertrophiée ; à Modpur de même, — proportion relativement basse pour le voisinage.

leurs hindous. Les ouvriers agricoles (*krishans*) mahométans habitent un peu à la lisière du quartier musulman. Vers le milieu s'élève une mosquée, fort semblable à celle de Modpur, bâtie, il y a environ cinquante ans, et une ou deux *takias*, « tombes » ou plutôt monuments commémoratifs des légendes musulmanes de la mort de Hassan et Hussein. L'une de ces *takias* n'est pas sans proportions, ni sans charme (1).

Le village possède une véranda, avec des colonnes de bois sculpté qui soutiennent une couple d'arcades de style hindou. Elle a été bâtie pour les réunions du soir ; mais, dans la pratique, les réunions laïques se tenaient, en général, dans la véranda de la maison du *moral* ou principal notable. Un peu en dehors du village, sur la pente qui le domine se trouve le *pir pukur*, ou piscine du saint, à l'endroit où vécut et mourut un maître et ascète musulman. A cause de sa sainteté, ce bassin est plus respecté que la plupart des autres et on le réserve plus ou moins pour l'approvisionnement du village en eau potable. Cependant, la tombe du saint homme et celles des villageois ensevelis auprès ne contribuent guère à la pureté de l'eau. Près du bord s'élève une petite hutte carrée destinée à abriter les ascètes errants. Autour d'elle sont éparses de grossières images d'argile, ou offrandes votives, signes visibles de l'Hindouisme parmi les Mahométans.

Au bord du village est l'école, entretenue par les villageois avec l'aide du gouvernement ; on y enseigne aux petits garçons à lire et à écrire en Bengali et quelques-uns des fils des familles aisées y apprennent quelques versets du Koran en langue arabe.

En général, les mêmes remarques pourraient se faire pour Lohagarh comme pour Modpur sur l'état actuel du village.

(1) Je me rappelle, en particulier, dans un des panneaux la figure d'un oiseau, qui transgresse à la fois le Koran et les canons de l'architecture sarrasine en exigeant un panneau plus large ; on aurait dit qu'il s'était envolé de l'imagination de l'artiste, tout droit vers son perchoir et avait de lui-même agrandi le panneau — tel la vie élargissant son cadre, brisant les liens des sanctions — sans prendre garde à ce qu'en pensait le prophète, ou celui qui, le premier, a fixé les dimensions et la forme des panneaux qui décorent la surface des édifices religieux de l'Islam.

Quant aux origines des deux villages, nous en parlerons dans la suite.

Ghasipur. — C'est un village un peu différent des deux précédents et intéressant au point de vue de ses habitants et de sa forme.

Le visage et la stature de certains d'entre eux suggèrent le type Pathan ou Afghan, car ils sont de plus haute taille que les gens de la région et ne sont pas tout à fait aussi bruns, avec des traits plus hardis et plus aquilins.

On ne peut supposer que cette population ait une hérédité pure ; la différence est trop grande entre eux et les Pathans de pure lignée, tels qu'on peut en voir à Bombay — race remarquablement distincte, dépassant de la tête la foule des Hindous, qu'ils traversent d'une allure décidée avec des airs de conquérants. D'ailleurs, les guerriers pathans en garnison ont dû prendre leurs femmes parmi les peuples vaincus et le mélange des races a dû se poursuivre largement. Cependant, la supposition de sang pathan semble justifiée par la ressemblance qu'ont ces gens avec les vrais Pathans et par les différences qui les séparent de leurs plus proches voisins mahométans, de pauvres cultivateurs vivant à la bordure d'un village hindou, à peu de distance de l'autre côté des champs et qui sont, de toute évidence, de souche bengalie. Aussi sont-ils quelque peu redoutés par leurs voisins.

Pour contrôler la véracité de la tradition de leur descendance pathane, on consultera le plan de leur village, afin de voir s'il porte les traces d'une formation remontant à une garnison.

Le croquis donné, tout sommaire qu'il soit, peut être considéré comme suffisamment exact quant au contour. Ghasipur est de construction beaucoup plus dense que n'importe quel autre village visité par nous. Les deux réservoirs à peu près ronds qu'il comprend sont petits et les maisons se serrent autour d'eux ; aussi sont-elles comprises entre des lignes presque droites, au lieu de s'espacer le long de ruelles irrégulières qui se perdent à l'extérieur vers les champs ou aux abords des réservoirs, comme celles de bien des villages hindous. Les quelques maisons bâties à l'écart des autres, en dehors de ces lignes, suggè-

rent l'idée qu'elles ont été plus récemment construites, soit par des pauvres qui ne pouvaient pas trouver de place à l'intérieur, soit par des villageois plus fortunés qui voulaient avoir amplement la place de bâtir. La mosquée *pacca*, érigée sur la lisière du village, l'espace ayant manqué au dedans, ne saurait avoir plus de soixante ans d'existence. Chaque petite cour a, naturellement, ses murs, toutes les fois que, sans eux, l'espace ne serait pas clos. La haute muraille de briques élevée autour du plus grand de ces enclos rappellerait aussi un reste de tradition défensive ; à présent elle s'écroule et une brèche permet aux villageois de se servir d'un raccourci pour traverser les champs. Aucun *para* de travailleurs hindous ne se rattache à l'agglomération.

Au milieu du village se trouve un *takkia* ou monument religieux, bâti en briques, et près de lui une véranda de bambou, où les habitants peuvent se rassembler pour des réunions ou des divertissements (1).

Tout le village cependant, quoiqu'il ne soit pas éparpillé comme la plupart des autres, n'est pas compris dans un rectangle, et la brèche au nord-est, en particulier, indique qu'il n'a jamais pu être absolument entouré d'un mur. Tout ce qu'on peut dire avec certitude c'est que le rapprochement des maisons semble résulter de la nécessité de se défendre.

Résumé. — De ces trois villages musulmans, l'un semble indiquer assez nettement une origine militaire ; les autres partagent à un degré moindre les caractères qui montreraient que leurs habitants ont un lien avec les *bharkandazis* (milice à fusil à mèche) des *rajahs* musulmans conquérants ou de leurs souverains.

(1) Comme je quittais l'endroit à la nuit tombante, quelques-uns des hommes se mettaient en route pour un village hindou du voisinage : c'étaient les acteurs d'une troupe de *jatra* — sorte de drame avec de la déclamation, des chants et des danses. D'après un ami hindou, la forme locale de ces *jatra* réunirait des éléments de drames hindous et de danses ou *nautch* musulmanes.

Les cours emmurées des habitations, la forme plus compacte de Ghasipur au moins suggèrent une habitude de défense dans le passé. Les plans assez réguliers des autres villages, qui se ressemblent, sont à noter aussi. Quant aux habitants eux-mêmes, leurs physionomies rappellent parfois des types de races purement musulmanes. Mais il faut remarquer que l'expression du visage plus dure et fermée, la façon de froncer les sourcils, de serrer les lèvres, les différencient des Hindous dont la physionomie est plus inquiète. Ces expressions qui décèlent les différences des cultes masquent les traits plus encore que leur façon de se raser, le musulman laissant habituellement pousser une barbiche tout en se faisant raser la tête, l'Hindou se faisant raser le visage. Les Musulmans sont plus batailleurs que les Hindous; dans un ou deux des villages les querelles donnent lieu aux combats et au printemps on se réunit en une sorte de match entre villages où l'ardeur est telle qu'elle fait naître des rixes. Néanmoins, peu de Bengalis même Musulmans se sont engagés pendant la guerre.

D'autre part, ils sont plus disciplinés et plus égalitaires que les Hindous, plus francs aussi, et c'est pourquoi ceux de Sriniketan qui s'intéressaient à l'organisation des activités coopératives ont trouvé de prime abord le meilleur accueil à Modpur et Lohagarh.

Une chose curieuse est la réputation des habitants d'un village musulman parmi leurs voisins. Ce sont des cultivateurs, dits Pathans, si je ne me trompe, louant leurs terres au *zamin-dar* (propriétaire) hindou de la localité, et tous les villageois sont Mahométans. Ils sont d'un niveau social à peu près égal et il ne paraît y avoir dans le village ni pauvreté excessive, ni opulence. Leur réputation toutefois est exactement celle des Pathans parmi les Hindous de Bombay, où celle des « Kabulis » à Calcutta — le renom d'hommes prêts à s'associer pour commettre des *dacoiti* (vois à main armée) ou des attentats nocturnes et que les gens faibles redoutent à cause de leurs actes illégaux, tandis qu'ils ne sont pas moins batailleurs et dangereux entre eux. On raconte que quelques-uns, après avoir pris d'assaut un train de marchandises passant à peu de distance, le long

d'une des sections les plus isolées de la ligne de Calcutta, jetèrent des ballots de marchandises à des camarades qui attendaient au bas du remblai avec des charrettes et qu'ils s'enfuirent tous ensemble emportant leur butin. Telle est la réputation de ces villageois parmi ceux du voisinage, qu'ils n'auraient certainement pas apporté des témoignages aboutissant au châtiment légal des coupables et à celui, plus vigoureux encore, infligé par les, inculpés ou leurs parents, à ceux qui auraient fourni des renseignements à la police. D'autres villages, à juste titre, n'ont pas cette réputation de pillards, mais, au contraire, paraissent d'ordinaire peuplés de gens en moyenne travailleurs et sûrs.

Villages Hindous.

Benuri. — Ce village est situé à environ 200 mètres au sud du village mahométan de Lohagarh, auquel il est réuni pour former une unité fiscale.

Les villages réunis de cette façon ne sont pas nombreux, car, en général, dans la région, chaque agglomération est entourée à peu près également par ses terres, à moins qu'elle ne se trouve à proximité d'une rivière et ne soit bâtie près de sa berge.

Le « centre civique » du village est un espace ouvert, qui contient les deux institutions de la vie en commun « temporelle et spirituelle », la véranda du village, ou salle de réunions accessible à tous, et la Dharma-Thakur, plateforme de briques consacrée au culte du dieu Dharma. La salle de réunions est assez vaste pour abriter une centaine de personnes debout, ou d'avantage ; ses colonnes de bois soutiennent un toit de chaume bien fait, soutenu au bord par une découpure incurvée d'une ligne aussi pure que le plat-bord d'une barque renversée et dont les supports richement sculptés montrent le motif de tête d'éléphant traditionnel au Bengale. La plateforme du dieu Dharma ne présente pas d'« idole » visible, ni d'objet de culte ; sa surface de brique qui est entourée de trois côtés par une sorte de balus-



trade et de banc est ouverte sur le quatrième ; derrière elle s'élèvent quelques arbres choisis pour leurs fleurs ou leur ombrage. Il est intéressant de découvrir que, dans des endroits où ne réside ni *zamindar* ni sous-proprétaire, les habitants possèdent en propre un lieu de réunion, si minime soit-il. Malgré que cette salle ait un caractère bien moins grandiose que le spacieux *katcheri*, ou cour du *zamindar* à Surul, elle a sa beauté particulière. L'usage en est commun à tous et n'est pas réservé aux castes supérieures. J'ai vu le public d'une réunion se presser sous son abri pendant une pluie d'orage, se coudoyant assez gaiement et manifestant peu de différences de caste. Il est intéressant aussi de constater que c'est le *Dharma raj* qui est la divinité la plus voisine du lieu de réunion commun et qui, semble-t-il, y préside. Car le Dharma est le dieu qui paraît continuer dans l'Hindouisme moderne la tradition bouddhiste et son indifférence aux distinctions de castes.

En reprenant le plan, nous y découvrons un village formé de petites ruelles en méandres, et bien que cette « esquisse » (prise à l'occasion d'une campagne contre la malaria) ne les ait pas reproduites avec exactitude, elle donne une idée de l'absence de plan préconçu. (Il m'est arrivé de me perdre et de déboucher à des endroits imprévus). Le village diffère complètement de son voisin musulman, Lohagarh, avec ses rues droites.

Les castes se sont disposées d'elles-mêmes, les plus basses à l'extérieur, les autres en deux groupes aux confins de l'agglomération. Il existe aussi quatre ou cinq maisons d'immigrants venus des collines de Chota Nagpur, alignées sur la lisière de l'agglomération.

Je ne trouve aucun indice d'un noyau originel de développement. Une liste des castes du village a été établie par le Babu Kali Mohun Ghose, ainsi qu'une fiche historique (ou traditionnelle). La caste dominante est celle des presseurs d'huile qui se sont mis à l'agriculture, comme le font les artisans ruraux de diverses sortes quand la concurrence commerciale ou industrielle les accable. Le point qui nous frappe dans l'histoire du village est la diminution de sa population, diminution dont témoignent les espaces inoccupés ou les murs d'argile en ruine.

Les chiffres donnés sont ceux de 300 familles « autrefois » (avant l'épidémie de malaria de 1870-71?), 140 familles en 1911 et 80 en 1924. Il y a eu certainement une dépopulation très marquée qui se rattache à la pauvreté et à la malaria ; les enfants examinés accusent un « spleen index » de 90 p. cent, c'est-à-dire que presque tous ont la rate hypertrophiée et durcie par la fièvre. C'est là encore un contraste avec leurs voisins musulmans, dont le « spleen index » était d'environ 33 p. cent. Les gens des deux villages, m'a-t-on dit, expliquent cette différence, bien connue des uns et des autres, par la différence de régime alimentaire ; ils disent que la viande consommée par les Musulmans leur donne une résistance à la maladie supérieure à celle des Hindous végétariens. La différence de situation doit également compter pour quelque chose. Lohagarh est bâti sur un terrain plus incliné et, bien que les réservoirs y soient plus nombreux, il doit y exister, auprès des maisons, moins qu'à Benuri, de petites mares et des flaques d'eau stagnante infestées de moustiques. Enfin, tandis que la situation économique de son voisin a peu changé, celle de Benuri a été bouleversée et sa pauvreté est très grande. Serait-ce la raison première du mauvais état sanitaire qui y règne ?

Le déclin de la fabrication de l'huile, qui ne conserve plus qu'un ou deux pressoirs en activité, est le fait saillant de la vie de Benuri, comme la décadence du tissage à la main l'est pour le village dont nous parlerons de suite. Les presseurs de Benuri travaillaient pour un cercle d'agglomérations. Chaque pressoir se compose d'une meule de bois que fait tourner un bœuf auquel on bande les yeux. Le fabricant d'huile est assis lui-même sur la poutre qui fait tourner la meule et son poids comprime la meule supérieure sur celle du dessous. La concurrence des usines n'a pu être tenue en échec par ce procédé primitif et par cette industrie qui, malgré l'efficacité de son travail, manque d'organisation. Des juges impartiaux disent que le fabricant villageois a eu non seulement à opposer la force des animaux à celle de la vapeur et la machine de bois aux machines de métal, mais encore à lutter contre la falsification des produits et que c'est cette dernière, par conséquent l'huile à bon mar-

ché des bazars qui a ruiné son métier, tout en portant préjudice à la santé de ses clients.

Il serait peut-être exagéré de dire que les fabricants d'huile des villages ont été victimes de l'honnêteté de leurs propres principes ; ce qui est assez probable, toutefois, c'est que leurs clients, en apportant au pressoir leur graine de moutarde, ne manquaient pas d'avoir l'œil sur l'artisan pour l'empêcher de mélanger une qualité de graine avec d'autres de moindre valeur.

*Liste des Castes et note sur Benuri avant la période
d'occupation britannique, par Kali Mohun Ghose.*

Nous joignons une note historique sur les traditions de Benuri et une liste des castes, qui pourra donner une indication sur la façon dont les castes se trouvent entremêlées dans un village du Bengale ; on y voit cependant la prépondérance d'une caste, ou plutôt de deux qui s'occupent de la fabrication et de la vente de l'huile. Cette note, cette liste et les remarques entre parenthèses m'ont été fournies par Babu Kali Mohun Ghose que je me fais un très vif plaisir de remercier :

Brahmanes, 13 ; Sunars, 15 (orfèvres : ils souffrent beaucoup de la misère actuelle du village) ; Majras, 4 (fabricants de bons) ; Banik (épiciers, vendeur surtout d'épices) ; Barbiers, 5 ; Charpentiers, 2 ; Tilis, 14 (marchands d'huile. Leur caste possède ailleurs des membres importants et riches ; ici ils sont très pauvres). Tous les précédents sont « touchables », « jâl-châl » ; c'est-à-dire que même un brahmane en accepterait de l'eau et des aliments cuits au beurre et au sucre.

Ensuite viennent les intouchables ; un brahmane les approcherait volontiers, mais n'accepterait pas d'en recevoir de l'eau :

Kulus, 83 (presseurs d'huile ; 2 ou 3 pressoirs seulement fonctionnent maintenant) ; Doms, 49 (laboureurs ; ils ont la spécialité de battre les tambours et de transporter les cadavres) ; Metès, 29 (de bons laboureurs ; font des excavations, etc.) ; Kaibartas (pêcheurs ; ici ils sont intouchables, sur le Gange même ils sont touchables) ; Suri, 1 (fabricant et vendeur de toddy : « vin »

du palmier palmyra, l'homme le plus riche du village) ; Karmakars, 5 (forgerons. Ce forgeron travaille pour deux ou trois villages. Il est régulièrement payé en nature et doit faire des réparations, sans demander paiement ; les articles neufs de sa fabrication au contraire sont vendus.) Enfin viennent 21 Bairagis (ils sont originaires de toutes les castes. Autrefois ils priaient, chantaient des chants lyriques religieux en vivant de l'aumône. Ici ils s'occupent de l'agriculture.) Autres castes : 3. Total : 265.

M. Ghose notait la différence de castes de pêcheurs avec curiosité, sans pouvoir l'expliquer. Or, le métier de pêcheur sur les grands fleuves exige un bateau et de bons filets, de l'aptitude pour piloter sa barque seul ou à deux, à manier le filet. C'est donc un métier sérieux qui demande un fonds de roulement appréciable. La pêche dans les petites rivières et les tanks ne demande au contraire que de simples filets ou nasses et leur emploi est facile. Ajoutons que le Bhagurathi est sacré et que toutes les grandes eaux partagent ce caractère, et nous aurons quelques raisons en rapport avec l'occupation et le culte pour expliquer la différence entre ces castes. Autre fait : les villageois de Bullebhpur souffrent, dit-on, de ne pas avoir de pêcheurs de caste dans leur village ; il en résulte qu'ils ne profitent pas des poissons de leurs tanks. Les poissons sont là, les cultivateurs manquent de nourriture et s'en plaignent, mais ils ne sont pas de la caste qui leur permettrait de faire la besogne.

Il faut se rappeler cependant que Benuri n'est qu'un cas particulier. C'est le mélange qui est caractéristique plus que les castes représentées. Dans le Birbhum, sur une population de près d'un million, il y a 43.000 Brahmanes et un certain nombre d'autres castes, lettrées et agricoles, ensuite une grande proportion d'« intouchables », les « semi-aborigènes », les « Bagdis », etc., puis 50.000 à 60.000 Santals et 200.000 Musulmans. Dans le thana ou circonscription où se trouvent nos villages il y avait, en 1911, sur une population d'environ 85.000 habitants, 6.700 Brahmanes, un certain nombre d'autres castes lettrées, marchandes, etc., puis 12.500 Sadgops (agriculteurs, touchables et fiers

de leur race), puis les « intouchables », Bagdis, 9.000 ; Doms, 8.000 ; Muchis, 8.000, etc. Enfin, 20.000 Musulmans et 13.500 Santals.

Benuri était très prospère avant la période britannique ; au début de celle-ci sa situation était passable mais il a décliné.

Il y a 40 ans la population était de 300 *baris* (familles) ; une école primaire supérieure a été fermée depuis, « faute d'élèves ». Il y avait un médecin « à l'européenne », non qualifié, et un kabi-raj de l'ancien système ayurvédique qui s'en alla au moment de l'épidémie de fièvre paludéenne, dite de Burdwan, en 1870. D'après le *census* de 1911, il y aurait eu 140 familles ; d'après celui de M. Ghose, en 1923, 88 seulement. Ces chiffres peuvent servir d'indication des pertes occasionnées par la décadence de l'industrie rurale. Comme nous le verrons plus tard, la population du district reste à peu près ce qu'elle était après la terrible épidémie de 1870-71, à cause de la mortalité presque égale à la natalité.

Bullebhpur. — Bullebhpur s'étend entre le bord du plateau et la rivière ; ses bornes partent du sommet de la pente dénudée avoisinant l'ancienne « résidence » de M. Cheap, pente où la latérite apparaît au ras du sol, et rejoignent le cours d'eau à travers les rizières. La première et la plus importante des routes de Cheap passe par Bullebhpur et franchit la rivière par un gué près du village même. Bien qu'il ne soit pas impossible de la traverser ailleurs, l'endroit est favorable. En effet, plus bas, l'inclinaison du terrain est plus forte et le courant un peu plus rapide, tandis qu'en amont se trouvent des espaces où le sol plat est trop mou et trop marécageux aux époques de crues pour qu'on les traverse facilement, car la rivière semble en quelque sorte endiguée par le relèvement des terres en aval.

Quand, en venant de Surul, on approche de Bullebhpur, on découvre un beau réservoir régulier, avec des marches cimentées *pucca*, qui descendent jusqu'à la nappe d'eau ; mais son aspect

solitaire évoque un village à moitié abandonné, avant même qu'on soit parvenu jusqu'à lui (1).

Au sortir des rizières et en entrant dans le territoire du village, on se trouve en face de coins de jungle, qui furent peut-être, jadis, le bosquet entourant un temple rustique, et sont maintenant abandonnés et livrés à la brousse. D'un côté s'étend un petit quartier brahmane. Les maisons y sont agglomérées tout près les unes des autres. La cour d'une ferme est le plus souvent séparée de celle de son *bari*, ou maison d'habitation. Dans un *bari*, le seul bâtiment dont la véranda donne sur la ruelle est le *baithak-khana*, salle ou logis des hôtes ; toutes les autres parties de l'ensemble tournent leurs façades vers la cour comme si elles se souvenaient que les devoirs domestiques sont là, et non au dehors.— Ces demeures ne donnaient guère de signes de vie. Un jeune Brahmane causa avec moi, pendant que je dessinais un croquis et me donna l'impression qu'il n'était guère fait pour la vie rurale, ni, à la vérité, pour aucune autre. Il avait seize ans, avait quitté l'école, parlait bien l'anglais qu'il lisait et écrivait également. Sa mère était veuve et il était censé s'occuper de la ferme. Mais il n'y faisait aucun travail et ne mettait à encourager et à soutenir leur unique serviteur ni compétence, ni énergie. Il aurait désiré vivre ailleurs, mais sans savoir où. Pourtant l'idée de se faire, loin du village, une véritable carrière, ou celle d'exploiter avec succès sa propriété, en améliorant la culture et l'élevage du bétail, lui semblaient également étrangères. Il connaissait notre ferme de Sri-niketan, mais il ne lui venait pas à l'esprit d'en profiter. C'était un beau garçon, aux traits délicats et à la voix douce, mais sans vigueur au seuil de l'âge viril. Le petit quartier où il vivait paraissait à peu près désert et il n'avait pas d'ami de son âge. Aucune des maisons

(1) Il rappelle de loin les ruines des villes abandonnées dont l'Inde est semée. Et bien que les petits et humbles monuments d'un village ne puissent se comparer à la majesté d'un Anarajpura, aux vastes cités des rois devenues leurs tombes et l'image de leur décadence, — ces villages déchus sont si répandus dans toute l'Inde, y forment une multitude si innombrable que, par la seule puissance de la répétition, ces ruines, partout disséminées et qu'on voit chaque jour, acquièrent une valeur tragique qui émeut plus profondément que les vestiges de n'importe quelle grande cité.

n'était vraiment en ruines ; donc les habitants de caste supérieure n'avaient pas abandonné tout rapport avec le village, mais leur travail les appelait maintenant au dehors.

En quittant le quartier Brahmane, je me rendis chez un tisserand et le trouvai assis à son métier, le dernier qui restât dans le village, où, me dit-il, il y en avait eu cinquante ; les voisins me répétèrent la même chose. Il partageait son temps entre son métier et ses champs ; il possédait quelques ares qui lui donnaient sa provision de riz et accroissaient ses gains.

Un barbier, fort disposé à entrer en conversation, me montra son logement, propre et bien balayé, comprenant une maison d'habitation et une véranda, une étable et un hangar, les façades, sur trois côtés, orientées vers l'intérieur de la cour. A quelque distance se trouvaient les demeures des gens les plus pauvres, Doms et Muchis.

Outre les images vénérées dans les maisons Brahmanes, il y avait trois lieux de culte publics dans le village : celui du *puja* (rituel) voué à Dharma, que ne signalaient aucune construction, aucun autel, mais un tas de terre dont la destination est révélée par l'huile qu'on y avait versée ; un petit temple de Kali, couvert de chaume, où est placée temporairement l'image de la déesse, refaite chaque année. (Je crois qu'il servait pour l'instant à abriter la charrette d'un des Brahmanes). Ces deux endroits consacrés étaient au bord d'un espace ouvert, ou pelouse de petites dimensions. Un peu à l'écart, sur un bout de jungle se dressait un *Sivedevara*, ou temple de Siva, édifice d'une grande beauté. Il était petit, construit en carré et tout en hauteur, comme ceux de la région ; de la corniche, le toit s'élevait doucement vers son sommet en formant une pyramide incurvée ; les murs étaient ornés de panneaux et enrichis de reliefs de terre cuite, extrêmement décoratifs et amusants dans leur vivacité. Au centre s'élevait l'invariable *lingam* (pierre phallique), simple et sans ornements.

Enfin, au bord de la rivière se trouvait une statue de Siva qu'on ne pouvait voir du village. Elle était de pierre noire et de grande antiquité, belle quoique défigurée par les plaques de peinture rouge dont l'avaient barbouillée les adorateurs.

Elle s'appuyait simplement contre un *banyan*, sans piédestal ni toit. Cependant le site, un haut talus à l'endroit où la rivière décrivait une courbe, était d'une beauté reposante, avec l'ombre de ses grands arbres et l'eau où se reflétait le ciel ; aucun artiste n'aurait pu faire un choix meilleur que celui du fidèle qui apporta ici cette image.

Les ruines du village montrent ce que fut sa condition au temps de son apogée. Situé près de la rivière, avec une surface de prise d'eau abondante qu'alimentait le coteau et qu'augmentaient les ruisselets venant des pâturages de la jungle, ses rizières durent être productives et sa population prospère. Les pentes qui dominent les terres propres à la culture du riz fournissaient du coton (et peut-être de la soie) que tissaient ses artisans ; la route qui passait auprès entretenait le commerce de ses gens de métier et renouvelait peut-être la science des castes supérieures. Mais, par la suite, les pâturages diminuèrent et les pluies n'arrosèrent plus un humus fertile, mais des sables stériles et de la latérite ; les anciennes industries manuelles encouragées par M. Cheap furent ruinées par l'importation des marchandises de fabrication mécanique venues de Manchester par les voies rapides ; et sur la population appauvrie et découragée, la malaria s'abattit comme un fléau durable, faisant du village ce qu'il est devenu aujourd'hui.

Depuis que j'ai décrit ce village, j'en ai reçu des notes intéressantes, recueillies par M. Kali Mohun Ghose, dont j'en cite quelques-unes ailleurs.

Les castes supérieures du village comprennent les Brâhmanes (6 familles), Tisserands (3) ; Potier (1) ; Barbier (1) ; Tamli (1) ; (38 membres en tout ; une moyenne de 3,2 par famille). Les castes inférieures comprennent des *Muchis* (corroyeurs, 7 familles) ; Hadis (2) ; Doms (3) ; 46 membres en tout ; moyenne de 3,8 par famille. Les femmes y sont en majorité.

Tous dépendent entièrement ou en partie de la culture.

Sur 450 *bigbas* (60 hectares), 150 sont retenus par un des zamin-dars qui a une campagne près du village. 300 sont loués, dont 235 à des villageois résidant, 65 à des cultivateurs d'autres villages. 9 familles sous-louent leurs terres à moitié fruit ; 7

familles se servent de « domestiques » pour labourer ; 8 familles (30 personnes) n'ont point de terres.

Goalpara. — Goalpara, comme le montre son plan (p. 125), est bâti auprès de la rivière Kopai, qui coule toute l'année : à la saison chaude elle se réduit à un filet d'eau, tandis qu'après les fortes pluies de la mousson elle s'enfle jusqu'à devenir un torrent guéable. Son cours a de la diversité et vaut la peine d'être exploré. En face de Goalpara de hautes pentes plus ou moins couvertes d'herbe où paît le bétail descendent doucement jusqu'au gué. A cent mètres en amont la rivière en formant ses méandres a d'abord ébréché une rive, puis l'autre ; d'un côté, elle a, en rejetant du sable et du gravier, fait une plage qui est son lit aux époques de crues ; de l'autre, elle a miné la rive par dessous. (Quand on suit cette berge à cette saison chaude, il se peut qu'un martin-pêcheur, alarmé par le tremblement du sous-sol sous vos pas, s'envole soudain de son nid, creusé dans la paroi ; et si vous vous mettez à genoux, en vous penchant par dessus la rive et en passant le bras dans le trou, vous réussirez peut-être à trouver ses œufs, en sécurité au fond du trou). L'aspect de la rivière change pendant son cours. Autour de Santi-niketan le terrain monte en hautes pentes de chaque côté et, à un kilomètre ou deux environ au-dessous de Goalpara, la voie ferrée traverse la rivière à une douzaine de mètres au-dessus de son lit. Ça et là existent des lambeaux de jungle et de terres périodiquement inondées, jamais défrichées ; ici des champs de *paddy*, là un village, parfois pourvu d'un gué. Il n'est pas facile de passer le long des rives et la meilleure manière de descendre la rivière est de marcher dans l'eau et de nager tour à tour, comme le font quelquefois les gamins de Santi-niketan, bien que ce ne soit pas toujours avec l'approbation des autorités !

La Kopai, près de Goalpara, s'est frayée un passage à travers la longue crête latéritique de Bolpur. C'est la crête qui forme la principale arête du voisinage et fait partie du long remblai d'alluvions anciennes qui longent la frontière occidentale du Bengale. Par derrière, le village s'étend fort loin, sur les flancs du

coteau, et comprend, au-dessus des champs de riz en contrebas, beaucoup de terres complètement stériles et sans valeur actuelle. Car le sol, dans les conditions les plus favorables, est sans profondeur, sablonneux et, même à l'époque de la mousson, verdit à peine, tandis que de grandes parties de la superficie sont de « mauvaises terres » profondément ravinées, et ne montrant pas un seul brin d'herbe, mais seulement de la latérite d'un rouge brique.

Le long de cette grande crête courait la vieille piste suivie par tous, jusqu'à la construction de routes par les Britanniques. L'une des deux routes principales nord-sud traverse Goalpara, franchit la rivière par un gué, gravit la rive opposée et continue le long des plateaux plus au nord. On a fixé là le gué, parce que, sur environ trois kilomètres au-dessus et sur un espace moins étendu au-dessous, la rive droite est marécageuse. Plus loin encore, en aval, les bords de la rivière sont trop escarpés pour être gravis par les charrettes à buffles et la traversée de la rivière est dangereuse au moment des fortes crues. A Goalpara, d'autre part, un terrain ferme, en forme de fer à cheval, d'une superficie de cinq cents mètres environ, offre une base solide et la rive opposée est facile à gravir. Ce fer à cheval de terre, entre deux boucles de la rivière dont chacune entoure un terrain plus humide, fournit en même temps l'emplacement du village et attire les voyageurs qui cherchent le passage le plus facile. Comme nous le verrons, les castes instruites y sont largement représentées. La circulation y a-t-elle été pour quelque chose? Seule la comparaison des localités peut indiquer si les Brahmanes et castes de hautes culture se localisent en plus grand nombre le long des routes naturelles et anciennes, telles que celle-ci.

Comme la rivière coule entre des rives abruptes ou des coteaux, elle ne peut guère servir à l'irrigation. De là la nécessité des réservoirs, qui sont aussi nombreux ici qu'ils le seraient dans un village éloigné d'un cours d'eau. Comme de coutume, ils sont creusés à proximité du village, près des maisons de leurs propriétaires. Autrefois créés surtout pour des raisons d'utilité, d'hygiène et de beauté, renforcées de sanctions religieuses, ils sont maintenant encombrés d'herbes et mal tenus. Comme

de nombreux trous à eau plus petits, ils fourmillent de moustiques et il en résulte que Goalpara est à présent très ravagée par la fièvre, encore plus que ses voisines. Le grand nombre de réservoirs bien creusés, sans être grands, semble dû au fait que cette communauté se composait jadis de fermiers relativement aisés, et, en outre, animés de sentiments pieux.

Un regard jeté sur le plan montrera les trois principaux quartiers des castes. Au centre, de chaque côté de la route et le long des ruelles qui mènent de cette route aux réservoirs et aux champs, est le *para* des Brahmanes. Un peu isolés, les pêcheurs se trouvent entre le reste du village et la rivière, assez loin pourtant pour être à l'abri des crues. A la lisière du village, à l'est, sont les cultivateurs de basse caste.

Les Brahmanes du village sont, comme ailleurs dans le district, surtout des cultivateurs. Nos amis Hindous diraient, avec une pointe de regret ou peut-être de dédain, que peu d'entre eux « connaissent les *Shastras* » — les versets de la sagesse brahmanique. Cependant, s'ils ne sont pas dénués d'un reste d'antique érudition sacrée et de lettres profanes, les manuscrits de feuilles de palmiers encore rangés sur les solives de leurs logis montrent qu'autrefois leur science était beaucoup plus étendue qu'aujourd'hui. Certains Brahmanes de caste ont, en fait, bien que pratiquants, perdu la compréhension des textes saints ; chez d'autres l'antique érudition a été remplacée par l'instruction nouvelle. Beaucoup d'entre eux parlent anglais, surtout les jeunes. Souvent les garçons, après avoir terminé leurs études à l'école moyenne anglaise de Bolpur, quittent le village et essaient d'obtenir un poste de maître d'école ou d'employé de bureau à Calcutta, sinon quelque chose de mieux. La boîte aux lettres du village est le signe évident d'une communauté instruite et dont plusieurs membres sont absents. Beaucoup des habitants emploient régulièrement un ou deux ouvriers agricoles ; car il n'en est guère qui consentiraient à labourer eux-mêmes. Bien moins encore permettrait-on aux « dames » de la maison de travailler au dehors, même dans les cas d'extrême misère ; mais elles accomplissent la plus grande partie des travaux domestiques. Et bien qu'un serviteur puisse

apporter à manger à des hôtes qui se trouvent en dehors du cercle de famille, ses devoirs habituels se rapportent à la ferme. Comme il n'existe pas de grandes différences de fortune parmi ces fermiers brahmanes, la moyenne d'un ouvrier par Brahmane représentait le chiffre habituel.

Les maisons du quartier Brahmane se ressemblent fort et sont faites d'argile et de chaume. Le plan d'une ferme et habitation brahmane à Goalpara a été décrit précédemment (page 92). Ce n'est pas qu'un Brahmane ne puisse devenir plus riche que ses voisins, par héritage ou en réussissant dans quelque fonction, dans l'agriculture ou même dans les affaires. S'il en est ainsi, le Brahmane diffère du *banya* (le marchand de la véritable caste commerçante) en ceci qu'il bâtitra probablement un temple près de sa maison, plutôt que de construire une maison plus belle ou plus grande, une demeure *pacca*, (en brique cimentée et blanchie à la chaux), pour lui-même et sa famille, comme le fera le *banya*, s'il n'est pas avare, ainsi qu'il advient parfois. De là, le nombre des temples, plus ou moins particuliers, dans le village. Il n'est pas improbable que j'ai pu en omettre un ou deux, car ils sont souvent invisibles à l'intérieur de l'enceinte des logis. Pour un temple en bon état d'entretien, on en trouve peut-être deux en ruines ; mais c'est là au moins autant un signe de pauvreté que du déclin de l'orthodoxie, car le nombre des maisons en ruines est grand aussi et, à côté des temples démolis, il faut en compter au moins un neuf.

Les demeures des castes de travailleurs et de pêcheurs ont peu de traits qui les distinguent des autres déjà décrites. Ils ont une maison ou hutte unique, comprenant une ou deux petites chambres et une minuscule cuisine dans la cour. Les maisons des pêcheurs, au nombre d'une demi-douzaine environ, sont groupées autour d'une sorte d'espace ouvert ou de cour commune. Dans la rue du village et sur ses confins sont une ou deux boutiques où on peut se procurer de menues denrées d'épicerie. Et à l'une des entrées du village se trouve un cabaret où on vend du vin de palme aux travailleurs, aux Hindous de basse caste et aux Santals, qui s'y rassemblent le soir et aux jours de fête et contribuent à l'impôt en buvant plus qu'il ne le faudrait.

Entre les *paras* des travailleurs et des Brahmanes, sous un grand banyan, est le temple de Dharma. Comme de coutume, il ne contient pas le moindre rudiment d'image. Le lieu de culte est simplement un carré pavé d'environ 5 mètres de côté, avec, sur trois faces, un mur bas, pareil à un haut banc à dossier incliné et bâti *pacca*.

De nos jours, des Brahmanes officient, mais ce sont les gens du peuple qui participent au culte de tout leur cœur et qui s'exaltent jusqu'au délire dans les *melas* (fêtes), à l'une desquelles j'ai assisté ici.

Il y a un temple de Kali, mais à la *mela* dont j'ai été témoin, la foule se rendit à huit cents mètres du village pour sacrifier la chèvre à l'endroit accoutumé et jeta des parties de la carcasse dans un réservoir spécial, non loin de là.

Il y a en outre plusieurs temples sivaïtes ou vishnavaites appartenant aux familles de hautes castes. Les uns ont une véranda de trous ornés devant la cellule ; les autres sont carrés et surmontés d'une pyramide de forme variée. Dans un village bengali il y a une diversité de caractère extraordinaire dans les symboles et les lieux de culte. Pour Dharma et les « dieux villageois » un tas de terre suffit. Siva exige une pierre polie ou parfois, comme Vishnu une statue en pierre. Durga ou sa sœur terrible, Kali, une statue ou idole de paille couverte et coloriée. Ces derniers dieux ont toujours leurs temples, quelquefois des bijoux d'architecture. Mais ils restent tout petits. Point de temple commun aux villageois, ni de lieu de réunions religieuses, d'*ecclesia*. Les grands temples, rares dans toute l'Inde septentrionale à l'encontre des pays du sud, sont inconnus au Bengale. C'est aux grandes fêtes que tous se réunissent : les *pujas* annuels sur une place du village, les *melas*, souvent en pleine campagne.

Bahadurpur. — Le trait principal du village est le vaste réservoir mal tenu autour duquel se groupent les divers *paras* ou quartiers des castes. Le chemin qui le traverse en suit le bord occidental. De cette route part une courte ruelle, le long de laquelle s'élèvent les plus belles maisons du village. Elle contient

la maison à deux étages, *pacca* (bâtie de briques) du *patnidar* (1) ou sous-proprétaire du village, comme on pourrait le nommer, et les demeures des Brahmanes, bâties d'argile et couvertes de chaume. Derrière ces logis et leurs cours sont des réservoirs taillés en rectangles étroits, chaque domaine ayant le sien. Quelques-uns se rattachent à la maison par des marches *pacca*, de façon à permettre aux femmes de descendre et de remonter facilement avec leurs jarres pesantes et à tous de se baigner dans des conditions de propreté et de confort. Leurs hauts talus sont plantés de rangées de palmiers de Palmyre ou de tamarins ombreux, qui empêchent la terre de s'ébouler dans les réservoirs à l'époque de la mousson, et, en un point, un orifice est ménagé pour le flot qui remplit le réservoir à la saison des pluies. La longueur de ces bassins, leurs bordures de hauts palmiers qui se reflètent dans l'eau, les gradins qui mènent à leurs rives en ennoblissent la perspective. Sur le bord d'un des réservoirs appartenant au *patnidar* on a planté des bananiers dans des trous remplis du riche limon qui se dépose au fond de l'eau.

Entre le *para* (quartier) où les maisons des Brahmanes se pressent les unes contre les autres et les quartiers des basses castes situés à droite et à gauche existe un espace ouvert, qu'il faut traverser pour y pénétrer. Il est un peu plus large du côté des *paras* des *Doms* et des *Muchis* dont la règle brahmanique interdit le contact, plus étroit au voisinage des castes « touchables ». Ce terrain est inutilisé, livré à l'abandon et au désordre, dépourvu d'arbres, avec deux ou trois *dhobas*, grands trous irréguliers qui se remplissent d'eau à la saison des pluies, mais trop petits pour mériter le nom de *pukurs* (réservoirs). Ils ont probablement été creusés quand on avait besoin d'argile pour bâtir et depuis ils restent délaissés, offrant un asile favorable aux larves des moustiques.

(1) Ces *patnidars* sont particulièrement répandus dans le vaste domaine de Burdwan, des deux côtés de l'Adjai, et y furent amenés après la promulgation du Décret permanent de l'impôt territorial de 1793, avec le droit de percevoir les taxes pour le compte du Maharajah, lui-même pressé par les réclamations du fisc et incapable d'y satisfaire.

Les maisons sont, pour la plupart, construites de telle sorte qu'elles se touchent presque et que les murs des groupes de logis séparent les cours les unes des autres.

Le *para* des Sadgops, au nord du réservoir central, vient, par ses dimensions et sa propreté, immédiatement après celui des Brahmanes. Ce sont des cultivateurs plutôt que des ouvriers agricoles, bien qu'ils ne soient pas assez riches eux-mêmes pour employer des ouvriers.

Un peu plus loin, vers l'extérieur, se trouvent encore quelques maisons dispersées, dont les propriétaires appartiennent à certaines castes ou professions représentées par une ou deux familles seulement. Plus loin encore, vers le nord, s'étend le *para* des Chandals, avec un seul petit réservoir ou *dhoba*, mal tenu et informe, qui dessert tout le quartier. Les Chandals, comme le devine le lecteur, sont pour la plupart des travailleurs de basse caste ; les toits de chaume en mauvais état, les murs rarement réparés de leurs maisons trahissent leur pauvreté et leur manque d'énergie ; car ils n'auraient qu'à creuser pour se procurer de l'argile et ils ont du temps à revendre.

Non loin de là s'élève le temple de la déesse Durga, avec son toit de chaume. Celui de la déesse Kali est situé près du réservoir et aux confins du quartier Brahmane ; c'est une hutte abritant sa statue, qu'on renouvelle chaque année et qu'on pare d'ornements éclatants.

Auprès d'elle se voit un petit espace découvert réservé au culte de « Dharma Raj » ; ce culte revêt les mêmes formes dans tout le pays. Les Brahmanes qui y prennent part surtout en qualité d'officiants accomplissent également dans leurs propres demeures leur *puja*, leur cérémonie des fleurs et ils peuvent aussi y méditer ou y répéter au lever et au coucher du soleil les *mantras* (versets) qu'ils savent encore. On nous a montré en particulier une habitation, jadis ferme, et qui a cessé aujourd'hui de servir de demeure, réservée à la réception des hôtes qui viennent prendre part au culte et autour de laquelle on cultive quelques fleurs destinées aux cérémonies.

A quelques mètres du temple commence le *para* des Doms (quartier de la caste des travailleurs qu'on nomme les « batteurs

de tambours »); au delà sont les huttes des Muchis (tanneurs et ouvriers en cuir selon la tradition), deux castes ouvrières qu'il est interdit de toucher. Les huttes des Muchis sont plus dispersées que celles des autres, comme si leur arrivée était de date plus récente, et quelques-unes se groupent autour d'un réservoir carré qu'un propriétaire a fait creuser pour l'irrigation.

A une petite distance du village, des réservoirs ont été mis à part pour le ravitaillement en eau potable, chacun d'eux à l'usage exclusif d'un groupe de castes. Quelques autres destinés à l'irrigation sont épars çà et là parmi les terres du village. De l'origine possible de celui-ci nous parlerons incessamment. Son état actuel nous a donné l'impression qu'il n'avait pas changé d'une façon considérable depuis les époques précédentes, puisque l'étendue de son territoire agricole n'a pas été restreinte par l'extension des terres incultes.

Surul. — Surul est à tel point un reste de son propre passé qu'il faut commencer notre exposé du village par son histoire. Tel que nous l'avons vu, situé près de la crête de plateau, c'était le village le plus rapproché de la Résidence Commerciale, bâtie peu après 1782, à proximité d'une jonction des routes qui suivent les sommets des coteaux incultes, à un kilomètre de là. Pour cette raison, ce fut à Surul que vinrent demeurer les employés du Résident et c'est là qu'ils se fixèrent quand, après le *Permanent Settlement* (Décret de répartition permanente des terres) le « royaume » du rajah insolvable fut mis en vente et qu'un ou plusieurs de ces employés enrichis acquirent le lot qui forme actuellement le domaine ou *zamindari* de Surul (1).

Lorsque la Résidence se trouva abandonnée, le déclin de Surul a dû commencer. Cependant, les routes locales qui le traversaient lui apportaient encore un mouvement d'affaires ; un marché, ou *hât*, était le signe de son importance dans la région. Le chemin

(1) Tradition locale ; voir aussi le *Distric Gazetteer*. Dans la *Carte des Itinéraires*, dressée par Rennel vers 1780, Surul est désigné comme un « lieu important » et il est fait mention de son *aurang* ou factorerie. (pp. 102-3). Mém. A. S. B., 1920.

de fer choisit la localité pour y établir ses ateliers. Mais peu après leur construction on dut se rendre compte que le trafic direct avec Suri était insuffisant pour justifier un embranchement allant de Bolpur à cette ville ; on abandonna Surul et les lignes ferrées y conduisant furent déplacées, tandis que le remblai devenait une route vers Bolpur et sa gare. Désormais Surul entra en décadence et, dans sa pauvreté croissante, paraît avoir été gravement atteint par l'épidémie de malaria de 1870-71 (dite fièvre de Burdwan). Avec les communications plus faciles, les membres des familles des *zamindars*, dont le nombre augmentait plus vite que le montant de leurs redevances, furent de plus en plus tentés de chercher du travail et de s'établir ailleurs. Il est difficile d'estimer immédiatement les effets de cette circonstance, car, bien que ces hommes en gagnant au dehors de l'argent qu'ils envoyaient ou rapportaient chez eux aient enrichi le village, ils tendaient cependant à l'appauvrir en retirant la part de redevances qu'ils auraient auparavant dépensée sur place.

Toutefois, l'abandon d'un intérêt actif pour le village et le domaine fut bien plus grave de conséquences. De tous ceux qui s'instruisirent hors du village et dont quelques-uns prirent des grades universitaires, pas un seul ne chercha à étudier l'agronomie. Le chef de la principale famille, homme d'une astuce singulière en affaires d'argent de médiocre importance, se contenta d'employer pour un salaire minime, un gérant dépourvu de tout intérêt pour son travail ou de connaissances capables de maintenir l'agriculture, de laquelle dépendait le revenu du domaine. Quant à une direction inspirée de quelque idéal, il semble qu'il n'y en eût pas trace.

La prospérité première de Surul apparaît au nombre de maisons *pacca* et de vastes réservoirs. La plupart des maisons *pacca* sont les demeures des diverses branches de la famille du *zamindar* ; quelques-unes, plus petites, appartiennent aux tenanciers les plus prospères, tels que les brahmanes auxquels s'ajoute le cas d'un tisserand, tombé à présent dans la pauvreté.

Le bâtiment le plus important est le «*katchari*», cour ou quartier général du *zamindar*, le membre principal de la plus nombreu-

se des familles, ou des groupes familiaux comme on peut les nommer, qui possèdent en commun le domaine. Ce palais, avec ses grands murs blancs, ses arcades, ses décorations en plâtre peint de couleurs adoucies par le temps, domine les chaumières du village comme les zamindars dominent la vie de leurs habitants.

Les beaux et nombreux réservoirs taillés régulièrement sont de dimensions beaucoup plus grandes qu'il n'est habituel dans le voisinage. Ils sont pourvus d'escaliers *pacca* qui, sur les côtés, descendent au bord de l'eau, motif architectural, qui ajoute de la dignité à l'aspect paisible de ces lacs réguliers. Aux réservoirs rectangulaires et vastes s'oppose au centre même du village un bassin à peu près rond, de ligne irrégulière, comme à Bahadur. Près de lui sont les plus beaux des temples, un ou deux grands et antiques banyans, le *katchari* du *zamindar*, les maisons les plus importantes et aussi le quartier Brahmane, qui s'étend dans la direction opposée. Il contient (chose inaccoutumée, à ma connaissance) un lieu de culte consacré au petit dieu du village adoré par les castes inférieures.

Or, ces vastes réservoirs rectangulaires (*pukurs*) ont été creusés sur l'ordre des *zamindars* et sa famille les fait encore réparer à l'occasion, si elle peut en tirer profit (comme ce fut le cas pendant mon séjour pour l'un d'eux, situé à l'extérieur du village et destiné à l'irrigation). Les *tanks* plus petits et rectangulaires des autres villages (tels que ceux qu'on voit à Bahadurpur derrière les maisons brahmanes, ou ceux de Goalpara) ont été creusés aux frais de leurs propriétaires. Les petits trous à eau irréguliers (*dhobas*) ont été et sont encore creusés par n'importe quel habitant qui a besoin d'argile pour bâtir et d'eau à proximité de sa maison pour laver ou pour abreuver le bétail ; ils sont dispersés dans les espaces vides du village, ou aux abords des fermes. Mais c'est une surprise de découvrir dans des villages où les beaux réservoirs abondent un *tank* irrégulier et mal tenu situé au centre de tous les autres. Cette circonstance suggère l'hypothèse que le bassin vaste, mais mal dessiné, au milieu du village de Surul ou de Bahadurpur est la première fosse à eau creusée à l'origine par les colons agricoles de l'endroit et

agrandie à mesure qu'ils avaient besoin d'argile pour leurs constructions, ou d'une quantité d'eau plus considérable pour le ravitaillement commun. Ces colons, n'étant pas sous les ordres d'un *zamindar*, pouvaient continuer à creuser comme il leur plaisait et la mare s'élargissait irrégulièrement, à mesure que le hameau croissait en importance, par suite de l'immigration ou du développement naturel. Les habitants choisissaient auprès du réservoir un emplacement affecté au culte de Dharma-raj (ou de son prédécesseur) et à celui des petits dieux ou déesses du village (*gram devi*) ; ensuite, à un moment ou à un autre, on érigeait une hutte ou deux pour y loger leurs images.

Les maisons des colons se groupaient autour du réservoir, leurs propriétaires se rapprochant approximativement selon leur tribu ou leur occupation, c'est-à-dire, les castes supérieures des cultivateurs de la région, les Sadgops, les ordres les plus élevés des Brahmanes, etc. De ce centre le développement rayonnait vers l'extérieur. Ainsi à Bahadurpur, les *paras* de toutes les castes, même les plus basses, s'espacent autour du grand réservoir central, sauf celui des Chandals (qui ne sont pas de la région, étant relativement des nouveau-venus sur les plateaux occidentaux) et les huttes de quelques *muchis*, arrivés peut-être plus tard et qui, pour cette raison, se sont établis à la lisière du village. A Surul, toutefois, les castes les plus basses habitent un *para* séparé, à quelque distance, comme c'est le cas dans la majorité des villages.

Pourquoi donc, pourrait-on demander, les castes « semi-aborigènes » ne se trouvent-elles pas toujours au centre, puisqu'elles peuvent assurément prétendre à être les plus anciens habitants du district ? Elles comptent probablement parmi ceux-ci, mais par les traditions, les coutumes et les totems qui survivent au milieu d'elles, de même que d'après le témoignage historique déjà cité, il semble qu'elles aient été les dernières à renoncer à leur vie semi-nomade de chasse et de cueillette et par conséquent à apprendre l'agriculture, en particulier les procédés de nivellement et d'irrigation des rizières. Il se peut donc que ces tribus aient campé aux confins de la colonie et aient travaillé humblement comme apprentis et ouvriers, sous la direction

d'agriculteurs déjà établis. Ceux-ci devaient posséder à la fois l'habileté manuelle et le coup d'œil nécessaire pour les travaux de nivellement et d'irrigation, l'expérience permettant d'utiliser ces dons et de plus la connaissance des charmes et des sacrifices nécessaires pour mener les récoltes à maturité (1).

Lorsque des Santals d'aujourd'hui, en tant que petit clan, s'engagent envers les habitants d'un village hindou à cultiver les champs en échange de la moitié des récoltes, ils groupent leurs huttes aux confins du village déjà existant en une petite rue. Ou encore, des gens de basse caste, tels que les Doms, les Muchis, etc. (dont le clan a cessé d'exister comme unité), lorsqu'ils quittent un village pour un autre, s'établissent isolément ou par groupes de deux huttes sur ses confins, un peu à l'écart comme, par exemple, à Lohagarh.

Quand le *zamindar* (ou le *patindar*) acquérait sa situation, il construisait au centre du village, c'est-à-dire près du réservoir originel, son noyau de maisons et son temple, creusant derrière sa propre demeure un vaste réservoir rectangulaire et rebâtissant le temple, comme l'ont toujours fait les enrichis dont la conscience est troublée. A mesure que croissaient sa fortune et sa famille, le processus se poursuivait, mais le réservoir primitif demeurait proche du milieu du village, sans être jamais ramené à la forme carrée et à des lignes régulières. Les *zamin-dars* cependant faisaient creuser de beaux *tanks* neufs avec des escaliers aux marches *pacca*, descendant jusque dans l'eau, les plus petits de ces bassins réservés à la jouissance particulière de leurs propres familles et les plus grands à l'usage commun des castes supérieures.

Bhubandanga. — Bhubandanga est un assemblage varié de maisons (on ne peut guère l'appeler un véritable village) qui s'est développé à la lisière des terrains vagues, des deux côtés

(1) Quand un *District Officer* des Monts Naga pressa une peuplade des jungles et des coteaux d'entreprendre le nivellement des terres à rizières, en disant qu'on pourrait lui en enseigner les méthodes, ces gens répondirent : « Mais nous ne savons pas quels sacrifices il faut faire pour cela. » (Hodson, 1924).

de la limite des territoires de Bolpur et de « Kashinagar ». Le cadastre, dressé en 1851-52, montre à l'endroit qu'il occupe deux petits hameaux contigus, nommés, l'un, Russoolnugur à l'est, du côté de Bolpur, l'autre, Para musulman, à l'ouest. Les habitants puisent leur eau à un seul et immense réservoir, qu'alimentent les terrains vagues situés au-dessus ; l'ombre de ses arbres rend le site agréable.

L'origine de ce village m'intrigua d'abord, à cause de la dispersion évidemment « accidentelle » de ses maisons, de son manque de plan et de sa population bigarrée. Sa situation et la preuve fournie par la carte suggèrent cette solution qu'il constitue un groupe-limite, à l'extérieur du noyau des anciens villages de la plaine agricole.

Il renferme à la fois des Hindous de castes et d'occupations diverses, des musulmans, et, outre les habitants plus anciens, quelques-uns des serviteurs de Santi-niketan, qui n'est éloigné que de huit cents mètres, y ont construit leurs cabanes.

Les Hindous comprennent le prêtre d'un petit temple, un usurier, un teinturier (qui possède une belle collection de blocs à imprimer dont il ne se sert malheureusement plus), quelques très modestes cultivateurs, quelques *dhobis* (blanchisseurs) qui ont pour clientèle les gens de Surul, de Bolpur et de Santi-niketan ; des serviteurs de Santi-niketan, appartenant à des corps de métier divers, y compris les balayeurs, d'autres encore, formant une collection disparate. Cependant, le village a maintenant son école (encouragée par un petit subside officiel, accordé par le Conseil de District) et sans doute qu'autrefois les enfants qui grandissaient là auraient formé une sorte de communauté et seraient devenus, si on leur en avait donné le temps, de plus en plus solidaires, tout en restant hétérogènes. En attendant, toutefois, les éléments qu'ont introduits l'extension de Santi-niketan, d'une part, et, d'autre part, le développement rapide des moulins à riz de Bolpur, fournissent des causes d'attraction et des ressources qui influenceront sur ce qui aurait été, dans une région purement agricole, le cours normal des choses.

La ville de Bolpur. — Bien que Bolpur soit à présent une petite ville de plus de 5.000 habitants, il est utile de la ranger parmi nos « villages », à la fois en raison de l'intérêt qu'elle offre et à cause de son influence sur les villages environnants qu'elle a si considérablement dépassés. Bolpur se compose de deux agglomérations, distantes de huit cents mètres, qui possédaient les caractères que nous avons décrits. Elles se sont étendues dans la direction de la gare et se sont rejointes le long de la route qui va de l'une à l'autre ; Bolpur est aussi en train de transformer et d'englober un troisième village, éloigné de plus d'un kilomètre et demi des deux premiers. De plus, les principaux magasins de la ville, avec les logements des propriétaires au-dessus d'eux, se pressent le long du chemin qui conduit du village le plus proche à la station et s'arrêtent au pont unique traversant la voie ferrée. Trois ou quatre autres se sont élevés au carrefour, immédiatement après le pont, mais ils sont de construction plus récente et bien que, de ce point à la gare, éloignée de 300 mètres, magasins et ateliers bordent la route, la plupart d'entre eux sont des bâtisses d'un étage seulement, couvertes de tôle ondulée. Le véritable quartier des affaires demeure, comme de coutume, comprimé en un petit espace, car les clients préfèrent acheter ce qui se trouve à portée et se rassembler aux endroits où ils peuvent rencontrer des connaissances et apprendre les nouvelles du jour. Quelques belles demeures *pacca*, de deux ou trois étages, dont certaines offrent des façades richement décorées, sont environnées à distance respectueuse par les paras des maisons *katcha*, qui se groupent ensemble, parfois aux abords d'un bon réservoir. Ainsi, le *para*, avec son noyau de gens de même origine et d'intérêts analogues, cède la place à une rangée de maisons ou de huttes isolées de types divers, qui s'élèvent à des distances variables de la route. Son aspect irrégulier traduit la rupture du lien qui rassemblait autrefois la vie de la communauté et la substitution de la rue au réservoir, au temple et au lieu de réunion en tant que dispensatrice des moyens d'existence.

A la suite de la construction d'une voie ferrée, les services administratifs se concentrèrent à Bolpur, qui contient station

de police, bureau d'administration, collège anglais, dispensaire, et une mission méthodiste avec petite école. Il s'y trouve enfin deux annexes modernes de l'administration, institution de « l'autonomie locale » : la municipalité et le nouveau « comité de l'Union », sorte de conseil de canton, dont quelques membres forment un « tribunal de l'Union » pour l'arbitrage des disputes locales. Ces fondations mises à part, le développement a été lent jusqu'à ces derniers temps, depuis l'époque où se groupèrent en cet endroit, les marchands, les agents de l'administration et quelques membres des professions libérales, dès les premières années qui suivirent la construction du chemin de fer.

Un trait tout nouveau, cependant, apparaît avec les moulins à décortiquer le riz, qui étaient en voie de construction ou commençaient à peine à fonctionner pendant mon séjour à Bolpur. La plupart d'entre eux sont dispersés aux confins de la localité, quelques-uns même à une distance de trois kilomètres de la gare. Ils ont donc pu profiter des terrains incultes ; mais, d'autre part, leur efficience est diminuée du fait qu'ils ne sont pas agglomérés et rattachés au chemin de fer par une voie de déchargement. Ils marquent un premier pas du développement industriel et offrent à la petite ville un nouvel ensemble de possibilités et de problèmes ; entre autres, ils pourront par la suite tendre à submerger ou à transformer les divisions de castes, en produisant deux ou trois classes nouvelles : une poignée de propriétaires de fabriques, d'ingénieurs et la masse des *coolies*.

Conclusions.

Le centre de la vie du village. — Qu'est-ce qui fait de la fontaine, du marché et du temple, dans l'Inde comme en Europe, le centre de la vie du village ? Elle se concentre dans l'Inde autour des mêmes choses ou de celles qui leur correspondent — le réservoir ou le puits, le marché, s'il en existe un, et le temple. Mais il y a des différences.

Tout d'abord, il faut plus d'un seul réservoir ou puits pour les hautes et basses castes. Dans un village typique de l'ouest

du Bengale, par exemple, le propriétaire ou les fermiers Brahmanes peuvent avoir chacun leur réservoir ou leur puits ou, du moins, en posséder un en commun, que se partagent peut-être les descendants d'un même homme. (Le grand puitsou réservoir de pierre d'un village Mahratte, bien que tous les habitants des castes supérieures y aient accès, est interdit aux castes inférieures). Viennent ensuite le ou les réservoirs communs aux castes de cultivateurs et, plus loin, des citernes ou trous plus petits auxquels ont le droit de puiser les femmes des quartiers des basses castes. Heureusement, une rivière est peut-être plus démocratique, et son eau est rarement interdite à qui que ce soit, car une rivière courante est « pure ». Il n'est guère possible que le réservoir ou le puits deviennent, comme c'est le cas dans nos villages européens, l'endroit où peuvent se rencontrer les hommes et les femmes, car les hommes ne doivent pas approcher du puits avant le milieu du jour, ni se tenir à proximité du réservoir quand les femmes viennent s'y baigner, tout en remplissant leurs cruches.

De même qu'en Europe, tout village ne possède pas en propre un marché ; mais les marchés sont nombreux dans le pays et parfois très fréquentés, comme chez nous, trop fréquentés peut-être. Les cultivateurs y viennent soit pour acheter, soit pour vendre, en tout cas sous un prétexte ou un autre. Si les femmes de leur maison ont besoin d'étoffe, il se peut qu'elles les accompagnent, mais c'est chose rare pour le marché ordinaire, bien qu'on puisse y voir la femme du pêcheur avec du poisson à vendre ou une ménagère de basse caste apportant des légumes. Mais c'est aux grandes foires avec leurs cérémonies religieuses que la famille tout entière se rend ensemble, se dirigeant vers le lieu de réunion commun, un espace découvert sur le plateau, une source sacrée ou le bord d'une rivière.

Dans les villages du Bengale, le culte peut s'adresser à la déesse ou au petit dieu d'une caste ; il peut exister pour les familles de castes supérieures seulement ou pour le village dans son ensemble. Dans ceux du Bengale occidental, une pierre indique le culte rendu par les gens du commun au dieu Dharma. Là, les Brahmanes interviennent dans la cérémonie pour la conduire.

Les familles du rang le plus élevé ont des images leur appartenant en propre, placées à part dans une salle spéciale ou érigées dans un temple. Tandis que les femmes, en particulier les veuves, ont presque toujours leur culte séparé et parfois façonnent chaque jour l'image qu'elles adorent, les hommes, qui s'adonnent peut-être plus rarement à la méditation, se contentent fréquemment de rendre leur culte par procuration — grâce au rituel ou *puja*, qui consiste, en brûlant de l'encens et en battant du gong, à réciter des *mantras* (prières rythmées) le soir dans le temple. Un prêtre brahmane le célèbre ; c'est le *pujari* officiant du *puja*. Cependant, un père de famille brahmane, s'il est lui-même *pujari*, conduit souvent la cérémonie, surtout à une certaine époque, celle des offices de Siva ou de Vishnu. En octobre, on suit un rituel de fête pour lequel tous les dieux de la maison, toutes les images, grandes ou petites, neuves ou vieilles sont rassemblés, disposés en bel ordre et parés, spectacle éclatant et joyeux dont toute la famille peut jouir et qu'on peut même inviter un étranger à admirer aussi.

Le grand festival commun à tous, au Bengale, est le *Kali-puja*, le culte de la déesse au corps noir, farouche et démoniaque qu'on nomme « notre mère » Kali. On fait chaque année son image, cadre de bois ou de fer, autour duquel on entortille de la paille ; un masque tient lieu de visage, la tête porte une couronne et le corps est drapé d'étoffes voyantes ornées de clinquant et de paillettes qui scintillent. On érige cette image dans quelque lieu de réunion commun, où tous se rendent pour l'adorer, dans un temple bâti exprès ou dans la cour du *zamindar*.

Enfin, l'union de tous, dans l'oubli des castes, des cérémonies et des privilèges, s'accomplit par le *Hari san Kirtan*. De temple en temple, une bande de gens de toute classe, depuis ceux des castes les plus basses jusqu'aux Brahmanes, s'en vont se dandinant et rythmant leurs pas sur le bruit des tambours qu'on bat, des cymbales qui claquent et sur les cris de « Bol Hari, Bol ! » — « Criez le nom de Dieu ! Criez ! »

Résumé : Quelques villages du Bengale occidental

Dans les vallées et dans la plaine se trouvent les rizières et les villages les plus anciennement établis, hindous et musulmans ; sur les hauteurs, dans les terrains en friche et dans les bois de *sal*, les colonies d'immigrants Santals, venus du plateau de Chota Nagpur. Les plans des villages (*grams*) indiquent leurs *paras* (quartiers des castes), leurs ruelles et leurs lieux de réunion, leurs nombreux tanks et leurs temples ou leurs mosquées.

Les plans de deux des villages hindous (1) montrent, au centre de chacun, un réservoir de forme irrégulière, autour duquel rayonnent les *paras* des castes supérieures de cultivateurs, avec des *tanks* réguliers et bien taillés, creusés par les habitants les plus riches, et à l'extérieur, sur leurs confins, les *paras* et les habitations des plus basses castes. La comparaison de plans des villages en bien plus grand nombre pourrait servir à contrôler l'hypothèse que ce réservoir irrégulier et central aurait été le noyau de l'agglomération, autour duquel se rassemblèrent les différentes castes qui formèrent la communauté villageoise.

Une rue droite et délimitée, comme celle de presque toutes les colonies d'immigrants Santals, ne paraît pas exister dans les quartiers des basses castes et n'est pas fréquente dans les villages hindous. Les villages musulmans visités par nous étaient plus réguliers ou plus compacts.

Ces villages, bien définis, se trouvent, avec de rares petits hameaux et sans fermes isolées entre eux, sur les étendues d'alluvions anciennes du Bengale occidental ; il en existe aussi près des rivières, sur la rive ouest du Bhaguirathi (ou Gange Occidental), mais guère au delà.

Du XII^e au XIX^e siècle, cette région fut le centre de la culture intellectuelle du Bengale. Par suite de la décadence dont ces villages nous donnent le témoignage, celle-ci semble maintenant se déplacer vers le Bengale oriental ; nous nous efforcerons plus tard de préciser cette transformation et d'en donner les raisons. Ici, nous devons nous borner à suggérer que, puisque

(1) Cf. le plan de Surul, p. 99.

des communautés de forme aussi différente que celles du Bengale oriental et occidental, doivent différer, et diffèrent en fait par leur organisation, leur vie sociale et leur psychologie, il est donc inévitable que la culture du Bengale, si profondément rurale par son origine et même par sa persistance, reflète ces variations.

Les occupations et les castes des villages

A décrire séparément chacun des villages d'une région, on court le risque de tomber dans des longueurs et des répétitions qu'on aurait pu éviter par le procédé habituel consistant à peindre un « village-type », comme le font la plupart des livres usuels sur l'Inde. Ceux-ci expliquent que chaque village forme une unité qui se suffit à elle-même, qu'il consiste en un groupe de fermes, entouré de ses terres, composé d'une hiérarchie de castes d'agriculteurs, auxquelles viennent se rattacher d'une part des artisans et de l'autre des fonctionnaires et des serviteurs de son administration. En même temps, ces ouvrages expliquent avec raison que l'autonomie des villages a été définitivement supprimée, dans le Bengale, les Provinces Unies et d'autres régions, par la mesure de la Compagnie des Indes qui, vers 1790, remit les terres aux *zamindars* et en fit ainsi les propriétaires virtuels des villages.

Cette description générale pourrait, jusqu'à un certain point, servir pour les villages que nous avons visités, en tant qu'ils comportent des castes mêlées, qui cultivent le sol ou sont spécialisées dans des fonctions gouvernementales, économiques ou spirituelles. Bien qu'il soit un peu difficile de juger de ce qui existait il y a un siècle et demi, chaque village paraît avoir eu alors son organisation propre pour la justice et la perception des taxes territoriales, qu'il y eût ou non un *zamindar* chargé de recueillir l'impôt. De même, les ressources de la région, au point de vue économique et sous le rapport de l'éducation religieuse, étaient pour l'époque bien plus complètes qu'elles ne le sont de nos jours. Cependant les villages, même de la région que nous étudions, se conforment de façon assez lâche à ce village-type. Car, actuellement, et à la réserve peut-être d'une exception

unique, pas une seule des agglomérations que nous avons vues ne possédait, ou n'avait possédé antérieurement, l'ensemble des institutions qui font l'existence autonome, puisqu'il manquait à chacune d'elles quelque élément du « type ». L'exception dont il s'agit pourrait être Surul avec sa richesse et sa population. Cette richesse cependant était due en grande partie à ses voies de communication, à son résident commercial, à ses négociants, enfin à ses *zamindars*. C'était donc un chef-lieu, une capitale au petit pied, sous l'aspect d'un carrefour commercial, d'une localité dirigeante ou seigneuriale en voie de formation, plutôt qu'une « communauté villageoise ». En même temps, bon nombre des localités contenaient, comme nous l'avons dit, un élément supplémentaire consistant en un noyau d'artisans assez considérable : pour Benuri ses fabricants d'huile, pour Ballebhpur ses tisserands, pour Goalpara ses Brahmanes et ses castes supérieures, pour Surul ses *zamindars* et pour Bahadarpur son *patnidar* ou sous-propriétaire ; je pourrais presque ajouter pour Ghasipur ses robustes porteurs de matraques.

Tout ceci est également vrai de bien des parties de l'Inde. Le « village-type », avec ses institutions complètes, peut représenter plus exactement certaines régions de la plaine gangétique, du Deccan et de l'Inde méridionale ; car les agglomérations y sont souvent plus vastes, parfois closes d'un mur et réellement capables de se suffire. Même dans ces localités, cependant, il existe de grandes différences, comme on peut s'en apercevoir en parcourant l'Inde. Les études des villages du Hoshiarpur (Pendjab), par M. Ram Lall Bhalla, montrent que les petits villages d'un groupe restreint dépendent les uns des autres par des rapports journaliers. M. F. C. Richards m'a cité des cas de villages, dans une région latéritique analogue du S.-E. de l'Inde, où dominaient respectivement des communautés diverses et qui pouvaient, outre leurs agriculteurs, se composer surtout d'artisans, comme les tisserands, exploitant chacun son lopin de terre. Ces tisserands se divisaient encore en deux classes : dans quelques villages on tissait des étoffes plus belles, dans d'autres les tisserands étaient voués à la fabrication de grossières étoffes rustiques. Ces derniers étaient plus directement

« aborigènes », tandis que les premiers s'étaient établis à une époque historique, sous la direction de chefs puissants. Les « chartes » données par eux à la caste dormaient encore dans le coffre-fort commun sous la garde du comptable du village.

La conception que suggèrent ces villages de Birbhum diffère quelque peu de l'idée qu'on se fait d'une agglomération se suffisant complètement à elle-même. Cette conception est celle d'un cercle de villages dont chacun se suffit quant aux récoltes alimentaires essentielles, très souvent quant aux autres matières brutes (telles que le coton, si le sol le permet), mais qui porte le fil tissé dans chaque maison aux tisserands d'une localité voisine, ses graines oléagineuses aux fabricants d'huile d'une autre communauté, et qui fait venir d'une troisième des *muchis* (corroyeurs) pour dépouiller le bétail mort, emporter les peaux destinées à être tannées. Ou encore, pour prendre un exemple à l'autre extrémité de l'échelle sociale, les habitants auront recours à l'orfèvre ou au chaudronnier d'un quatrième village et partageront les services d'un forgeron ou d'un charpentier avec les gens d'une localité voisine. Il existait aussi, et il en existe encore des traces, une certaine spécialisation des communautés rurales dans la production des plantes textiles, dans les industries, les arts, les « professions libérales ».

Il serait fort intéressant de préciser jusqu'à quel point les villages de ces cercles étaient habituellement dépendants les uns des autres et dans quelle mesure cette dépendance était reconnue par les habitants. Cette constatation ne vaut pas seulement du point de vue historique, elle pourrait être aussi suggestive pour l'époque actuelle. Car, en dépit de l'importance et des avantages des voies ferrées qui rattachent le fermier, le commerçant, la ménagère à des ports et à des villes manufacturières, on en vient à admettre qu'on pourrait beaucoup faire pour rendre les villages plus capables qu'ils ne le sont aujourd'hui de se suffire et de s'entraider, cela tout à leur profit économique et social.

Cette tendance à la spécialisation des villages convient à la vie des castes, puisque chaque occupation est exercée par une caste particulière. Les tisserands, par exemple, s'ils se réunis-

saient dans une seule localité, pourraient y vivre en communauté et participer aux avantages d'une vie sociale étroitement unie plus complètement qu'en demeurant dispersés çà et là. Leur « corporation » pourrait aussi devenir plus forte. Néanmoins, les castes sont assez nombreuses et diverses dans le village, pour obliger des mariages à se conclure en dehors de lui, parfois à une distance considérable. Mais tous les parents ou grands-parents ne trouvaient pas le temps de parcourir le pays en quête de la future épouse ou de l'époux qui aurait convenu à leur fils ou à leur fille ; en outre, les questions de circonstances mutuelles et de dot étaient délicates et difficiles à aborder. D'où la nécessité d'un intermédiaire, le courtier en mariages de la localité dont le métier était d'aller de village en village, pour découvrir, proposer les unions opportunes et pour arriver à les conclure enfin (1).

Nos villages d'Europe se rapprochaient, en réalité, bien plus que ceux que nous venons de décrire, du « village-type » de tant d'ouvrages consacrés à l'Inde ; car chacun des premiers pouvait posséder les artisans et autres travailleurs nécessaires pour compléter ses ressources. Il n'en résultait pas d'inconvénients, puisque la même barrière de caste n'existait pas entre les diverses classes de fermiers, de petits propriétaires, de travailleurs ou ouvriers agricoles, pas plus qu'entre le forgeron, le charpentier, l'épicier. Il y avait et il y a encore des différences, plus marquées que le citadin ne s'en doute, mais non pas les subdivisions infinitésimales de la vie hindoue, ni ses limites fixes : en Europe, le fils du cordonnier pouvait épouser la fille du tisserand sans causer le moindre scandale.

Bien des occupations ont persisté chez nous jusqu'à ces derniers temps, beaucoup moins spécialisées que dans l'Inde et plus primitives, en ce sens que chacun s'y adonnait communément. Dans nos contrées, les travaux quotidiens du cultiva-

(1) On trouve dans le *Govind*, de Day, une amusante description de la façon dont se traitent ces affaires. La proportion des mariages entre villages est indiquée par le recensement des personnes étrangères au district, qui montre à quel point le mariage cause la migration locale des femmes.

teur et de la ménagère ont, tout récemment, été spécialisés par l'usage d'un instrument ou d'une machine, plutôt que par un homme. De nos jours, les corderies de la ville fournissent, en général, au fermier la corde et la ficelle que son père ou son grand-père fabriquait chez lui, à défaut d'un cordier ou d'un groupe de cordiers dans un village voisin. Le boulanger moderne, à cause de ses fours perfectionnés et de sa farine moulue par un procédé mécanique et qu'il achète en gros à la ville, fait désormais cuire le pain que la ménagère avait jadis coutume de faire elle-même avec le blé qu'elle avait peut-être moulu. Ainsi tel labeur qui, jadis, s'accomplissait à la maison a passé en d'autres mains. Dans les îles littorales d'Écosse, tisser était et demeure encore le travail de la mère (filer, celui des filles non mariées, les *spinsters*) ; les gens de l'île de Harris passent directement de la fabrication du drap filé et tissé au foyer familial à la fabrication mécanique, sans s'arrêter au stade intermédiaire du travail confié au tisserand spécialisé dans l'usage du métier à main. On voit que ce fait est encore plus éloigné de ce qui se serait produit aux Indes : l'union de métier que renforçaient les liens du sang entre tisserands héréditaires, — la caste.

Signalons une grande différence entre nos artisans ou nos commerçants et ceux de l'Inde : lorsqu'une habileté consommée n'est pas indispensable, l'énergie et l'intelligence du travailleur tendent chez nous à développer la vitesse de production. Ainsi la fabrication des paniers, occupation toute simple, pratiquée par les peuples les plus primitifs, est abandonnée dans l'Inde aux basses castes ; dans nos pays, les capacités mentales et l'énergie de l'ouvrier, n'étant pas absorbées par de grosses difficultés d'exécution, se transforment en rapidité. L'artisan arrive de la sorte à gagner suffisamment pour l'entretien de sa femme et de ses enfants ; en même temps, par l'effort qu'il exige de ses facultés, il demeure égal à son voisin, à force de volonté et d'intelligence. L'Hindou a une tendance à s'abandonner quand le travail est facile, ou, s'il débute à un niveau peu élevé, à y demeurer toujours, et la caste lui imprime son sceau qui reste indélébile pendant des générations innombrables. J'ai devant moi, en y songeant, l'image du vannier hindou qui travaille

humblement dans son coin et celle d'un groupe d'ouvriers à l'atelier de vannerie d'un village anglais, dans une région productrice de fruits. Ceux-ci suent à grosses gouttes dans l'effort qu'ils font pour augmenter leurs gains ; ils y parviennent et quand la tâche est achevée, ils sont prêts à plaisanter et à se distraire librement, se sentant les « égaux de n'importe qui ».

En résumé, nous possédons en Europe et dans l'Inde les fils dont l'entrecroisement forme la trame de la vie rurale : le voisinage et le métier, la « communauté villageoise » et la « caste ». Les deux réunis constituent l'étoffe complexe de cette vie campagnarde ; il faut les avoir l'un et l'autre présents à l'esprit et les comprendre ensemble.

Bolpur et l'économie ouverte. — Bolpur est le témoin de la nouvelle économie ouverte qui remplaça l'économie fermée des communautés villageoises. Les communications, qui sont la raison de son développement, en ouvrant aux cultivateurs des débouchés pour leur grain, devraient augmenter leurs gains dans les années normales ; quand les récoltes manquent, elles devraient les sauver de la famine en apportant du grain de l'extérieur. D'autre part, l'administration plus concentrée, plus mobile aussi devrait apporter la protection. Enfin le collège anglais enseignerait les progrès de la science et de la pensée occidentales.

Tout semble fait pour que le nouveau régime dont Bolpur est l'instrument apporte le bien-être au pays environnant. Mais à l'encontre d'une prospérité nouvelle, les villages autour de lui nous montrent un appauvrissement, une mortalité élevée et une décadence générale qui datent surtout des premières années qui ont suivi la construction du chemin de fer. L'étude du paysage faisait déjà soupçonner ce triste état ; il exige un examen plus détaillé de l'agriculture, de la salubrité, de la démographie régionale. Mais avant de l'aborder, prenons le cas de Bolpur comme typique de cette transformation au Bengale.

Effectivement, Bolpur est pour la population qui l'entoure le centre de distribution des produits d'échange. Seulement cette distribution se fait non pas par la communauté organisée

de façon coopérative mais par des marchands, souvent usuriers, qui s'appliquent à mettre dans leurs coffres-forts tous les bénéfices sans aucun souci de réaliser une meilleure économie. A tel point qu'ils sont eux-mêmes dans les griffes des marchands *marwaris* de Calcutta.

Les coolies des rizeries, peu protégés par les lois sur le travail, ne tireront que des salaires infimes de l'industrie nouvelle.

Les forces protectrices du gouvernement, quoiqu'elles aient soumis les *bhumis* et les *dacoits* et qu'elles gardent les frontières, ont longtemps soutenu les marchands et les zamindars dans leur exploitation des cultivateurs. Il a fallu reconnaître l'injustice et la mauvaise économie de cette exploitation au pays des Santals après leur révolte sanglante. Est-ce seulement parce que les villageois de la plaine sont opprimés depuis plus longtemps, plus dociles, moins inspirés par l'esprit de corps que l'on permet qu'ils soient ainsi exploités? — Comme les arrêts de la justice civile ont force légale, les plaideurs abandonnent l'ancien système de l'arbitrage au village pour recourir aux Cours et enrichissent à leurs dépens les avocats si nombreux dans toutes les villes.

Enfin, l'instruction anglaise, loin d'apporter les connaissances positives qui auraient remédié à la tradition brahmanique, trop superstitieuse ou trop métaphysique, n'a pris aucun contact avec les problèmes du pays : son agriculture, sa salubrité. Le petit collège eut pour élève le renommé Lord Sinha, qui fit une brillante carrière au loin dans le barreau et l'administration, mais aucun élève du collège n'employa ses talents au relèvement du pays natal. Les meilleurs élèves s'en vont, et ceux qui restent sont considérés comme n'ayant pas réussi. Dans les villes ils sont pris par l'engrenage du système commercial ou administratif et, misérablement payés eux-mêmes pour la plupart, ne font que servir ceux qui exploitent le pays.

CHAPITRE IV.

L'AGRICULTURE ET L'ÉCONOMIE RURALE

Il est temps d'envisager les faits fondamentaux de la vie du paysan : son travail, son « pain quotidien », sa santé, l'expansion de sa famille et les conditions de son existence dans le sens le plus compréhensif. Si les faits que nous allons exposer sont tragiques, il est d'autant plus nécessaire de les exposer clairement, car nous n'avons pas d'autre moyen de donner une idée de l'importance de la tâche réservée à ceux qui mettent tous leurs efforts à la reconstitution rurale du Bengale, de la nécessité urgente de trouver pour cela, des guides courageux. Les rapports de l'eau et de la fertilité avec la production de la terre, avec les moyens de subsistance et l'économie rurale, et de ceux-ci avec la santé et la vie elle-même, sont si étroits, on l'a montré récemment, qu'il est presque impossible de les séparer. De plus, toute la vie nationale, vie matérielle et spirituelle, dépend étroitement de la prospérité du paysan et de sa santé ; toutes deux ont été profondément atteintes par la misère et la maladie ; nous avons jugé que ce problème exige une étude d'ensemble.

Cette série de facteurs et leur interpénétration ne peut être comprise dans toute sa force que par une comparaison à grands traits des différentes régions à travers l'histoire. Bien que la place nous manque pour donner autre chose que des indications sur ce que nous avons déjà étudié en détail, il nous sera possible d'indiquer la suite de cette évolution jusqu'à nos jours, — tout en espérant développer cet aperçu plus tard. Nous osons croire que cet essai de synthèse éclairera le développement de la civilisation matérielle et morale au Bengale, la crise actuelle, les dangers et les possibilités de l'avenir.

I. LA PRODUCTION.

L'agriculture ; l'insuffisance des terres pour le cultivateur. —

La moitié seulement de la superficie totale du Birbhum est ensemencée et mise en culture, un tiers est classé comme « terres incultes cultivables » et le reste comme n'étant pas disponible pour la culture. (Cette dernière classe comprend les emplacements des villages, des « tanks », des routes, etc...). Pour cultiver cette « superficie ensemencée » de 240.000 hectares, il y a près de 200.000 travailleurs agricoles mâles ; et comme les femmes des plus basses castes aident au travail de la terre, la proportion de terre par unité de travailleur est encore diminuée. Or, si nous considérons le total des travailleurs donné par le recensement, nous obtenons 88 ares par cultivateur. Une comparaison avec la Grande-Bretagne aidera à montrer le peu d'étendue de terre que chaque homme cultive en réalité. Déjà, en 1851, en Grande-Bretagne, avant que l'emploi des machines fût répandu comme il l'est, un homme cultivait en moyenne 7 hectares ; de nos jours il cultive 8 hectares et demi, c'est-à-dire « dix fois plus qu'on ne fait au Bengale » (1).

Ainsi, dès le début, nous constatons une insuffisance de terre pour les cultivateurs, et par suite, une insuffisance de nourriture pour tous ceux qui dépendent d'eux. Nous verrons qu'il en est de même dans presque tout le Bengale occidental, où, bien que le cultivateur ait trop peu de terre à cultiver pour l'occuper ou plutôt pour nourrir convenablement lui et sa famille, il y a cependant un excédent de « terres cultivables », mais non cultivées et stériles. Actuellement la proportion de celles-ci s'accroissent et gagnent sur les terres des villages ainsi que nous avons pu le voir en parcourant le pays (2). Mais ce changement semble se faire de deux manières différentes, selon le caractère du pays.

(1) *Census of Bengal*, 1921, p. 376 et suite.

(2) Pour le district les chiffres de 1911-12 montrent les différences suivantes avec ceux de 1924-25. La « superficie ensemencée » a diminué de 70 p. cent à 53 p. cent de la superficie totale du district, (les jachères de 2 p. cent à 0,5 p. cent, comme si on désespérait de les cultiver), tandis que les « étendues cultivables » mais non cultivées ont doublé, s'étant

On sait que la moitié seulement de la superficie totale du Birbhum est réellement ensemencée tous les ans et que l'autre moitié reste inculte. Il en est de même dans le district voisin de Burdwan, mais de façon différente : du toit élevé de Sriniketan, on voyait le vert vigoureux du jeune riz, s'étendant sans interruption jusqu'à la lisière des sables stériles. A travers tout le Birbhum, il y a environ une pièce de terre laissée en jachère sur cent normalement cultivées. Mais en voyageant à travers les basses terres du Burdwan on voyait les terres cultivées, en pièces plus ou moins grandes, parsemées de nombreuses terres en jachère dans une proportion qui atteint presque une pièce de terre laissée en jachère sur deux pièces de terre cultivées une fois et rarement deux fois dans la même année (1). Cette proportion des terres en jachère par rapport à toute la superficie cultivée s'accroît depuis trois quarts de siècle.

Ainsi nous voyons que le retour aux terres non cultivées a lieu de façon différente dans les deux types de terrain du Bengale occidental. Sur les plateaux, les terres stériles ont empiété sur les rizières, et dans les basses terres où il y a peu ou point d'étendues stériles, les terres laissées incultes varient d'une année à l'autre. Le fermier des basses terres du Burdwan semble « faire reposer » ses champs, tandis que le fermier des plateaux du Burdwan se débat comme il peut chaque année sur les mêmes terres.

Dans le Bengale oriental il y a beaucoup moins de terres incultes. Dans le district de Dacca, par exemple, malgré une étendue de hautes terres restée à l'état de jungle, 500.000 hectares

élevées de 15 p. cent à 33,5 p. cent. En admettant que la différence soit moindre en réalité pendant ces 13 dernières années que celle exprimée par ces chiffres, qui sont peut-être approximatifs, elle représente, à n'en pas douter, un réel déclin. (*Birbhum Gazetteer*, B. vol. Cf. *Census of Bengal*, 1921. Vol. I.)

(1) *Agricultural Statistics of Bengal 1924-5*. Table II. Les terres en jachère dans le district du Birbhum occupent 1 p. cent de la superficie totale. Pour le district de Burdwan elles occupent 140.000 hectares, c'est-à-dire plus du tiers de la superficie totale ensemencée de 365.000 hectares. Mais, en réalité, étant donné que la partie occidentale du Burdwan est formée de hautes terres d'alluvions anciennes, c'est-à-dire de terres semblables à celles du Birbhum, la proportion des terres en jachère est encore supérieure dans les basses terres, différentes du Birbhum.

de la superficie sur 700.000 sont ensemencées (quelques-unes plus d'une fois par an); il n'y a que 28.000 hectares de terres en jachère pour l'année 1924-25. Proportionnellement aux terres cultivées, la population y est d'ailleurs beaucoup plus dense qu'à l'ouest. Dans le Bengale entier (en laissant de côté les « forêts ») les moyennes sont les suivantes : étendues stériles cultivables : 2.430.000 hectares; terres en jachère : 2.000.000 hectares ; superficie cultivée : 9.700.000 hectares. Nous voyons donc la proportion énorme, dans notre district et sur toute la bordure occidentale du Bengale, d'étendues stériles, plus ou moins cultivables qui ne sont jamais cultivées ; et sur le delta occidental, de terres en jachère qui varient annuellement. Dans les deux cas, ces superficies stériles et improductives s'étendent aux dépens des terres cultivées.

Les récoltes. — Nous n'avons jusqu'ici parlé que des terres de rizières, car le riz est en effet la culture dominante et occupe à lui seul d'immenses étendues. Là même où les terres donnent dans la même année une seconde récolte de légumineuses ou de moutarde, elles ne sont généralement ensemencées de nouveau qu'après la récolte de riz grossier que les *bhadralok* (Hindous des castes supérieures, la bourgeoisie bengalie) ne veulent pas manger, ainsi que s'exprimait un paysan, — et qui, par suite se vend mal. En tout cas, cette seconde récolte est rare de nos jours et les raisons, comme toujours, sont quelque peu difficiles à dégager de ce que disent les paysans : la diminution de la fertilité et de l'irrigation, la mise en liberté du bétail dans les champs après la moisson principale, la baisse des prix en sont quelques-unes. Il est évident cependant, d'après les rapports des gouvernements du siècle dernier, que l'on faisait deux récoltes par an sur d'assez grandes étendues. Les vieilles gens aussi racontent que telle était la coutume, bien qu'on semble l'oublier car j'ai entendu dire par des jeunes gens qu'« il en a toujours été comme maintenant ». Quoi qu'il en soit, le riz est et a toujours été la plante de culture par excellence. Autour des villages il y a quelques récoltes dites « les deuxièmes » de l'année qui demandent des soins ; spécialement en bas des emplace-

ments de villages se trouvent des champs de canne à sucre, situés là où ils peuvent recevoir le drainage du village et les eaux d'irrigation de ses *tanks* en même temps que le fumier transporté de la ferme. La canne à sucre est une récolte de rapport, tandis que les légumineuses et la moutarde servent de nourriture et donnent les éléments principaux d'azote et de graisse à l'alimentation du Bengali. Quelques épices, quelques gourdes, quelques arbres fruitiers mal soignés et pillés par les singes sont les seules cultures complémentaires.

Quelques chiffres montreront mieux la prépondérance du riz. En 1924-25 le riz occupait 222.500 des 240.000 hectares de superficie ensemencée (dont 230.500 hectares le sont « en céréales diverses »). Le reste était consacré à des plantes oléagineuses et à la canne à sucre, (2.000 hectares des unes et autant de l'autre), à des arbres fruitiers, des légumes et des racines qui occupaient 8.500 hectares environ, c'est-à-dire 4 p. cent de la superficie totale.

Autrefois le coton était cultivé sur tous les plateaux du Bengale. Le plus beau était cultivé et filé dans l'Est, puis tissé en mousselines de Dacca, célèbres dans le monde entier, mais une grande partie était cultivée, filée et tissée dans l'Ouest. Le coton du Bengale, pour ainsi dire indépendant de l'irrigation, semblait s'être établi sur les pentes moins favorables au riz ; sa disparition qui remonte à 50 ou 60 ans représente donc une réduction de terres cultivées corrélative d'une diminution du tissage à la main. La soie aussi était tissée et la disparition des plantations de mûrier représente une perte pour le cultivateur. L'indigo, d'autre part, fut cultivé sur de vastes étendues de bonnes terres de 1800 à 1860-70; cette culture était due en grande partie à l'initiative des Européens qui en gardaient le profit et maintenaient les cultivateurs sous leur dépendance par un système de prêts (1). Enfin le jute, qui est la principale culture de rapport des régions orientales bien arrosées et fertiles du Ben-

(1) Cf. *Bengal Life (la Vie au Bengale)* d'un artiste peintre anonyme et les chapitres si vivants du livre de Day « *Govind* » décrivant la lutte des cultivateurs contre un planteur.

gale, est à peu près inconnu dans notre district. Le jute apporte de graves inconvénients économiques et sociaux parce qu'il donne lieu à une industrie grossière de produits à bon marché (surtout au Bengale) employant de nombreux manœuvres non spécialisés. Mais on ne peut nier qu'il rapporte beaucoup au cultivateur de l'Est et lui permet de joindre les deux bouts, suivant l'expression familière (1). Dans le Bengale oriental la quantité de riz cultivée par hectare est à peu près la même, excepté dans le district maritime de Bakargunj où il y a généralement deux récoltes de riz par an. Mais si l'on se rappelle que cette récolte de jute est obtenue à des époques différentes sur les mêmes terres que le riz servant de nourriture au paysan, ainsi que dans le Birbhum, et si l'on compare cela au faible rendement pour le cultivateur du Birbhum (pp. 174 suite) on devinera la différence de bénéfice pour l'un et pour l'autre.

On peut se demander, puisque dans l'Ouest le jute n'a pas remplacé le coton (on peut dire en gros que c'est le cas dans l'Est) et que l'indigo a été évincé par les couleurs d'aniline, pourquoi le coton et la soie n'ont pas survécu. La concurrence de la part de pays au sol plus favorable au coton et dont les produits mécaniques peuvent être apportés au Bengale par les transports à vapeur est en grande partie responsable de cette diminution dans la production et le tissage du coton. — Quant à la soie, l'expérience des environs de Berhampore et du Malda a montré, ainsi que celle du Birbhum, que les raisons du déclin dans l'élevage des vers à soie sont l'augmentation des frais de culture du mûrier, devenus plus élevés que leur revenu, les frais de nourriture des éleveurs, la valeur des terres relativement à d'autres récoltes, la moins grande productivité du mûrier et le rendement moindre de la graine, dû en grande partie à la maladie (2). J'ajouterai que le manque de fourrage a eu pro-

(1) Le jute exporté en 1924-25 valait 1.345 millions de francs-or dont près de 500 millions de francs pour le jute brut seulement. Supposons que la population de la partie du Bengale qui produit le jute soit la moitié de la population totale ou 22 millions, nous voyons que cela lui représente un rapport annuel très considérable.

(2) Maxwell Lefroy : *The Silk Industry*. Calcutta, 1917, Vol. I, pp. 24-25.

bablement pour résultat de laisser dévorer les feuilles de mûrier par les chèvres et par le bétail, ce qui a certainement été la cause du premier échec à Sri-niketan.

Ces cultures ayant disparu et étant malgré tout d'importance secondaire en comparaison de celle du riz, nous allons considérer maintenant le bétail des cultivateurs. Car ce bétail dépend en grande partie du fourrage (herbe grossière, paille de riz et tourteaux en plus pour les bœufs de labour) qui est le facteur principal de leur état. Or, le cultivateur dépend pour la culture de la vigueur de ses bœufs de labour et du lait de ses vaches, et de ses chèvres pour la santé de ses enfants.

Le cheptel. — Le bétail d'un cultivateur du Bengale varie beaucoup selon sa classe et sa prospérité. Il peut s'élever à une douzaine de têtes, y compris les bœufs de labour, les vaches et les veaux chez un cultivateur brahmane ayant une ferme de 6 à 8 hectares, tandis que le *ryot*, le cultivateur ordinaire, peut se considérer comme riche avec une paire de bœufs de labour, deux vaches et leurs veaux ou de jeunes bêtes. Leur nombre varie pendant l'année à mesure qu'ils se multiplient, mais l'arrivée d'un fléau tel que le « rinderpest » de ces dernières années emporte aussi bien les bêtes saines que les autres et en diminue le nombre.

Les bœufs de trait sont petits ; ils ont la réputation d'être résistants et de manger peu, peut-être en comparaison de ceux de l'Est qui sont plus gourmands. Les buffles de l'Ouest ont aussi la réputation d'être plus forts et relativement plus rapides, mais ils supportent mal la chaleur. Sen considère qu'une paire de bœufs suffit pour labourer de 20 à 25 *bighas* (3 à 4 hectares), mais nous verrons que le nombre total des bœufs dépasse cette moyenne.

Les buffles à part, les bovidés sont petits ; ils ne sont guère plus grand que les vaches de Guernesey, mais ne sont l'objet d'aucune sélection. Leurs côtes trop saillantes témoignent du fourrage médiocre auquel ils sont habitués et dont il faut par conséquent une grande quantité pour les satisfaire. Mais ils sont efflanqués pendant la saison chaude, époque où on leur demande moins de

travail et où le fourrage se fait très rare. Jusqu'au moment des pluies ils ont un aspect pitoyable et peuvent à peine se traîner et tirer la charrue à travers les terres bourbeuses des rizières.

Le cheptel du district comprend 250.000 bœufs et buffles de labour, presque autant de vaches et toutes les jeunes bêtes en plus (1). La proportion des animaux de trait est donc d'environ une paire par deux hectares de terre cultivée, ou d'une paire par deux cultivateurs et d'une vache par famille rurale. La quantité de lait fourni par une vache *deshi* (du pays) est très faible : de 1 à 2 litres au plus pendant les quelques semaines où elle est laitière. Si l'on se rappelle qu'il faut élever les veaux et que les animaux à lait appartiennent en grande partie à des *goalas* (laitiers) qui vendent le lait aux gens de la ville, on comprend que les enfants et les adultes en manquent. Il est donc nécessaire que les pauvres gens aient des chèvres. Elles comblent en partie le déficit, mais l'élevage n'en est pas à proprement parler « économique ». En effet, bien que leur lait soit nécessaire aux enfants des cultivateurs, elles ne rapportent pas ce qu'elles mangent, ainsi qu'on a pu s'en rendre compte à Sri-niketan, avec des chèvres de mauvaise race. On mange leur chair cependant et on peut les nourrir avec les feuilles des arbres, ce qui explique pourquoi on les élève en si grande quantité. L'élevage se fait au hasard. Les pâtres font paître tous les animaux ensemble, les faibles et les malades dans la promiscuité des autres. Cependant, l'ancienne coutume de laisser les taureaux communs en liberté ne s'est pas conservée. En outre comme le fourrage manque (herbe grossière, paille de riz ou tourteaux), comme ce fourrage est en tout cas dur, sec et indigeste, le bétail est inévitablement défectueusement nourri. La race est pauvre ; mais une race meilleure pourrait difficilement se contenter d'une alimentation aussi parcimonieuse et de qualité aussi médiocre. L'état du bétail restera donc ce qu'il est, ou bien il empirera encore, à moins qu'on produise plus de fourrage et que sa qualité s'améliore. Ainsi donc, que nous considérions les récoltes de grains

(1) *Agricultural Statistics of Bengal*, Table V, « *Animal census* » of 1920.

ou le fourrage, nous revenons nécessairement au facteur qui agit le plus puissamment sur la culture des plaines tropicales, c'est-à-dire à l'eau, commandée elle-même, en grande partie, par l'irrigation.

L'irrigation. — Nous avons vu que les chutes de pluies annuelles au Bengale, dépassant à peine 1350 mm, sont variables d'une année à l'autre et d'un mois à l'autre, pendant et surtout avant et après la mousson. D'autre part, les années de plus grande sécheresse sont celles où les précipitations sont le plus inégalement réparties. Il est donc nécessaire de retenir les pluies soit au moyen de réservoirs appelés *tanks* (*pukurs*) creusés dans les terrains plats, soit au moyen de *bandhs* ou réservoirs captant l'eau à l'aide de barrages élevés au travers d'une pente qui reçoit l'eau d'écoulement d'une étendue de terres stériles.

Les récoltes de riz souvent déficitaires à cause du manque de pluie prouvent qu'on ne recourt pas assez à ce moyen. Même dans le cas contraire, les inondations qui suivent des pluies intempestives pourraient être évitées si les eaux d'orage étaient retenues dans des tanks de profondeur voulue. Et, alors même que les récoltes surabondantes sont expliquées comme dues à des pluies favorables, ce n'est qu'un rappel à la grande incertitude des récoltes résultant de l'insuffisance d'irrigation.

La différence avec les besoins et l'irrigation des régions désertiques du Pendjab et de la plaine du Nil est cependant évidente. Car dans la plaine de l'Indus les parties qui peuvent ne recevoir que 25 m/m de pluie dans une année de sécheresse dépendent pour leur vie nouvelle des canaux faits par le gouvernement, la steppe aride étant inhabitée jusqu'au moment où ces canaux la traversent. Dans notre région les rizières pendant une année favorable peuvent s'en tirer sans irrigation. En outre, tandis que les eaux du Pendjab désertique proviennent de la neige fondue de l'Himalaya (à 500 km de distance), l'alimentation des hautes terres du Bengale est en grande partie locale ; tout au plus provient-elle parfois de terres stériles avoisinantes ou très rarement des rivières. Dans les terres basses du Bengale

occidental cependant où il n'y a pas de bassin de réception, les eaux des rivières qui descendent des plateaux et la distribution des eaux du Gange sont d'importantes sources d'alimentation. Alors même qu'elles ne sont pas essentielles pendant des années normales, elles le deviennent au cours de plusieurs années. A l'approche du delta oriental, seulement, les précipitations atmosphériques deviennent abondantes en même temps que les crues des grands fleuves augmentent la quantité d'eau. Dans les parties occidentales le manque d'eau est grand ; il est donc nécessaire d'avoir des réservoirs et des canaux dans la plaine, des tanks et des barrages sur les hautes terres et sur les pentes.

S'il est difficile d'estimer jusqu'à quel point l'irrigation est réalisée, les statistiques font ressortir du moins les traits généraux : absence d'irrigation artificielle dans l'Est, l'irrigation par les canaux du gouvernement dans les parties basses de Midnapore et aussi de Burdwan, irrigation par tanks dans les autres districts occidentaux. Le chiffre de 44.000 hectares exprimerait trop faiblement l'étendue des terres irriguées par les tanks dans le Birbhum, cependant le fait même qu'il est si bas peut servir à montrer la faible proportion effectivement irrigable pendant les saisons sèches, pour d'autres récoltes que le riz (1). Une vue à vol d'oiseau des terres des villages de notre région montrerait l'écoulement des eaux des terres arides, captées par les *bandhs* ou *tanks* juste au-dessous des premiers champs. Ces premiers tanks sont généralement grands, celui qui est le plus près de Santi-niketan et qui est une combinaison de *bāndh* et de *tank* mesure environ 175 mètres de long et un peu moins de la moitié de large. De ces premiers tanks l'eau s'écoule de pièce de terre en pièce de terre, chaque pièce servant en quelque

(1) Néanmoins pour le district de Bankura, dont les statistiques sont récentes, il y a 30.000 hectares de terres irriguées pour le riz, principalement par les tanks, 40.000 hectares de terres irriguées ; cela marque le même manque d'irrigation, la superficie cultivée en riz étant la même que celle du Birbhum 220.000 hectares sur une superficie totale semée de 240.000 hectares et cela explique le manque périodique des récoltes de riz et les famines qui en sont la conséquence.

sorte de *tank* temporaire entouré d'une digue minuscule et pourvu d'une ouverture d'entrée en haut et de sortie en bas, aussi longtemps qu'il le faut pour détremper le sol pour les derniers labours, pour la germination et le repiquage jusqu'à la maturité du jeune riz. Les réservoirs inférieurs captent les eaux d'échappement et les derniers, les plus bas, comme ceux de la plaine basse de Burdwan, sont souvent des *bils* ou marais régularisés, transformés en lacs pendant les pluies. La terre rejetée quand on les a creusés a élevé et régularisé les terres avoisinantes, qui demeurent humides jusqu'à une saison avancée. Le Bengale occidental possède donc une richesse d'eau en réserve datant d'aussi loin que l'histoire locale et la tradition peuvent remonter.

Quand ces tanks supérieurs sont bien situés et que leurs barrages (*bandhs*) sont en bon état, il suffit d'y faire une brèche pour permettre à l'eau de passer et de s'écouler sans autre travail que la réparation ultérieure de la brèche. Quand la saison est plus avancée, l'eau doit être élevée au-dessus des bords des réservoirs pour s'écouler dans les rigoles distributrices, ce qui est fait de façons diverses par un ou deux hommes. Un homme irrigue environ un *bigha* (12 ares par jour). C'est par ces moyens rudimentaires que l'irrigation est assurée.

Il ne suffit pas pourtant d'avoir creusé des tanks. Les dépôts charriés par les eaux de crues doivent être retirés de temps à autre, les talus doivent être réparés ainsi que les *bandhs* (barrages). Les tanks qui reçoivent le premier flot qui emporte la boue des terres dénudées se comblent le plus rapidement ; ils sont aussi les premiers à se dessécher après les pluies. Voilà pourquoi l'écoulement d'eau de réserve diminue et tous les champs suivants en souffrent en conséquence. Dans ce cas les *tanks* et les *bandhs* (réservoirs à barrages) sont souvent transformés en rizières, ainsi que dans plusieurs endroits aux environs de Surul et dans d'autres innombrables à travers l'Ouest — « politique à courte vue qui pour le maigre bénéfice d'une étendue de terre cultivée supprime la source qui alimente la terre de sa source de vie même » (1). « En conséquence, continue l'auteur, Bankura,

(1) G. S. Dutt, I. C. S. (Late Collector of Birbhum and Bankura) : *A Bengal District's Choice between Life and Death*. Calcutta, 1922.

est aujourd'hui un district de réservoirs morts dont quelques-uns ont disparu et dont les autres ne sont plus reconnaissables ». On pourrait en dire autant de toutes les hautes terres de l'Ouest y compris le Birbhum.

Il semble incroyable que tant de pensée et de travail ait été donné autrefois pour situer et creuser ces tanks et leurs canaux, pour arranger les champs de façon à ce qu'ils reçoivent les eaux, alors qu'aujourd'hui on ne peut même pas les entretenir. Cependant il en est ainsi. Dans l'étude manuscrite de Bullebpur, Babu Kali Mohun Ghose écrit : « De 8 à 9 bighas sur les 550 bighas cultivés par le village sur les rives de la rivière peuvent être irrigués par celle-ci. Il existe 4 tanks d'irrigation dans le village, mais comme ils se dessèchent chaque année en Chaitra (mars-avril) (ils se remplissent de nouveau pendant les pluies), ils ne peuvent irriguer que 4 à 5 bighas étant donné leur état actuel. Tant que le niveau d'eau des tanks est élevé, l'eau s'écoule dans des rigoles creusées à cet effet, mais quand il descend l'eau doit être élevée à l'aide d'une espèce d'auge. Si ces tanks étaient dragués et creusés plus profondément ils pourraient irriguer au moins 60 bighas. Pour que toutes les terres fussent irriguées il faudrait creuser 4 tanks de plus. Deux des tanks actuels appartiennent au zamindar (ou sont sous son contrôle) qui ne prend aucune peine pour les améliorer ; un autre est la propriété de sept Muchis (pauvres corroyeurs de caste) et le quatrième appartient à deux brahmanes, tous trop pauvres pour entreprendre des améliorations. Les propriétaires des tanks ne creusent pas les canaux ; ils laissent ce travail aux cultivateurs qui se servent de l'eau. Mais ceux-ci ne peuvent pas s'entendre et souvent ne parviennent pas à faire ce travail à temps.

« Dans d'autres parties du district, des tentatives d'amélioration des tanks ont été faites par des sociétés coopératives d'irrigation. En faisant un barrage autour du Khoai et en le remplissant d'eau par la rivière on formerait un grand réservoir ; mais ce serait une entreprise coûteuse. La difficulté dans ce village tient à ce que, parmi les nombreux cultivateurs qui ont besoin de l'irrigation, beaucoup sont prêts à coopérer, mais d'autres

sont incorrigiblement obstinés et empêchent la réalisation de telles tentatives ».

G.-S. Dutt, I. C. S., qui eut l'heureuse initiative des travaux coopératifs de réexcavation des tanks, alors qu'il était magistrat du Birbhum, en 1919, et ensuite du Bankura, de 1920 à 1923, écrit : « Il ne semble pas être venu à l'idée des tenanciers et des villageois qu'en s'associant ils pouvaient recreuser et ressusciter ces tanks... avec une très faible dépense et même sans aide pécuniaire du zamindar et du gouvernement. Et que le travail soit important ou non, les profits annuels, sous forme de récoltes sauvées, seraient aussi frappants en proportion ». Mais l'esprit de coopération était absent et rien ne fut entrepris. Ce n'est malheureusement pas dans ce seul village que les habitants empêchent toute tentative de coopération.

En plus de ces vieux *tanks* ou *bandhs*, les rivières des hautes terres de l'Ouest étaient traversées par des barrages de terre (*katcha bandhs*) temporaires, mais qui étaient incapables de supporter la moindre crue et étaient emportés ou coupés une ou deux fois par an ou même davantage; souvent ils n'étaient pas reconstruits. Nulle part les habitants ne se sont associés de façon organisée pour résoudre le problème de l'irrigation de façon permanente (1).

En résumé, la culture est limitée de quatre façons, à mesure que l'irrigation diminue quant à sa superficie, à sa qualité, quant à la saison et à la fréquence. Elle est limitée : 1^o en superficie, parce que les terres élevées ou en pente sèchent trop vite sans irrigation ; 2^o quant à la saison, puisque tous les travaux de labourage, de semaille et de repiquage doivent être commencés et terminés, s'ils dépendent des pluies, pendant que dure l'effet de ces pluies. La récolte baisse en qualité parce que la superficie du riz repiqué, (dont les graines avaient bien germé dans un terrain bien fumé), diminue ; ce riz est remplacé par du riz semé et récolté dans une plus courte période qui a un rendement moindre en riz de moins bonne qualité ; de plus, la précieuse canne à sucre ne peut plus être cultivée. Et elle

(1) Op. cit.

diminue en fréquence parce que, après une récolte, il ne reste plus assez d'humidité pour en préparer une autre jusqu'aux prochaines pluies. De toute façon, les cultivateurs sont gênés, les terres ne sont plus cultivées ; en un mot, le manque de terre que nous remarquons dès le début est dû principalement au manque d'eau et au manque d'irrigation.

Une discussion détaillée du problème de l'irrigation dans le delta nous entraînerait trop loin ; il suffit ici de rappeler au lecteur les faits principaux relatifs au milieu physique que nous avons exposés. A mesure que l'on s'éloigne de l'Est, aux pluies abondantes, l'inondation, qui n'est que l'irrigation naturelle, est de plus en plus nécessaire. Pourtant elle devient toujours de plus en plus insignifiante. Les détails que nous avons donnés sur les tanks moribonds de sa bordure occidentale, autrefois prospère, laissent entrevoir l'état du centre du delta où les rivières finissent de mourir. Et ils nous permettent de prévoir la ruine qui attend le pays, si on continue de laisser ces conditions s'étendre vers l'Est.

La fertilité. — La fertilité intrinsèque du sol a à peine moins d'importance que les ressources en eau. L'infertilité des alluvions anciennes est telle qu'après la disparition de la couche superficielle, de l'humus primitif des forêts, il ne reste presque rien pour les enrichir. La preuve en est que la latérite, une fois découverte, reste nue pour ainsi dire indéfiniment. Les étendues incultes elles-mêmes étant dénudées, aucun humus ne peut être entraîné par les pluies jusqu'aux terres cultivées. Depuis longtemps, les cultivateurs de l'Ouest ont dû compter de façon à peu près exclusive sur les engrais pour entretenir la fertilité de leurs terres. Ils se servent à cet effet du fumier de la ferme ; mais une grande quantité de cet engrais est perdue, par suite de la perte complète du purin et parce qu'une grande partie du fumier sert de combustible pour la cuisine, d'enduit pour le sol et les murs de la maison. La diminution et la perte de la fertilité s'ensuivent fatalement. On ne se sert pour ainsi dire d'aucun autre engrais, l'emploi d'engrais d'os ne venant à l'esprit de personne. Fait caractéristique : aux Indes les excréments humains

sont considérés comme une souillure et les journaliers « intouchables » des plus basses castes même refusèrent de travailler dans un champ de l'Institut de Surul qui avait été fertilisé de cette façon trois mois auparavant ; les hommes de la caste des balayeurs consentirent seuls à travailler dans ces champs. Cependant, comme une partie des déjections s'écoule dans les tanks que l'on recreuse de temps à autre, que le reste est emporté hors des villages par les pluies, il en arrive quelque chose jusqu'aux récoltes ; les paysans, peu logiques, payent volontiers un fermage élevé pour des terres situées en bas d'un village. Malgré tout il y a perte.

Tandis que pour les plateaux occidentaux, la question des engrais est depuis longtemps un problème, dans le delta oriental, inondé par les crues, les cultivateurs ont la réputation de se passer d'engrais ; ils comptent sur le limon déposé par les crues de la mousson. Mais quand les crues diminuent de quantité et de force, ce qui arrive graduellement le long d'une zone s'étendant du Centre vers l'Est, le cultivateur est lésé sans presque s'en apercevoir ; ses terres fatiguées, non fertilisées, produisent moins et le laissent appauvri, alors qu'une bonne fertilisation aurait sauvé ses terres et sa situation.

C'est une croyance commune, confirmée par les statistiques, que la production annuelle diminue. Un fermier brahmane nous a dit que ses champs ne produisent que la moitié de ce qu'ils produisaient il y a vingt ans ; il attribuait cette diminution au déclin de la piété ! Elle paraît trouver son explication naturelle dans la façon dont on néglige la fertilité naturelle, celle provenant de l'humus des forêts des hautes terres, et aussi dans l'insuffisance des engrais.

Dépenses et revenu net de la culture. — Nous allons essayer maintenant d'évaluer le revenu total d'une ferme d'importance moyenne. Cela fait, et après avoir indiqué de quelle façon la terre et les produits sont partagés entre les cultivateurs, les journaliers et les propriétaires, nous aurons devant nous les principaux faits économiques. D'abord les dépenses, la main-d'œuvre et le rapport de la production. Nous citons les calculs faits par les

agriculteurs de Sri-niketan, d'après les détails donnés par les paysans du village de Bullebhpur. Ils ont été vérifiés par les expériences faites à la ferme de Sri-niketan dont une parcelle de 12 hectares est cultivée avec les seuls moyens possibles pour les cultivateurs du pays ; on a voulu connaître exactement les difficultés de travail et prouver aux paysans qu'ils peuvent faire eux-mêmes ce qu'on fait là.

Evaluation des dépenses et du rendement de la culture. —

Les dépenses de la culture du riz par bigha sont les suivantes (1):

3 journées de travail pour le labour, etc. à annas 8	Rs.	as.
par jour	1	8
Nourriture d'une paire de bœufs (24 bottes de paille		
par jour, tourteaux)	1	1
Semence	0	6
2 hommes pour semer	1	0
4 hommes pour sarcler	2	0
1 homme pour moissonner (1 jour et demi)	0	12
3 hommes pour battre	1	8
2 voitures de fumier	1	8
Frais de transport	0	4
Total.....	Rs.	9 5
La production par bigha est de 5 maunds de riz à		
4 roupies	20	
Paille.....	9	
Total Rs.	29	
Total.....	Rs.	29

Il reste donc un bénéfice de 19.11 roupies. Et comme nous avons vu que pour chaque travailleur rural au Birbhum il y avait 6 bighas et demi en moyenne de terresensemencées, le bénéfice par homme dépasserait de peu la somme de 128 roupies pour l'année entière.

(1) Le bigha égale 13 ares. La roupie vaut 16 annas ; 1 anna vaut un penny environ ou 10 centimes-or. 5 maunds égalent 200 kilogr. environ.

Des évaluations dignes de confiance des dépenses et du revenu dans d'autres régions sont difficiles à obtenir. Le professeur Radhakamal Mukherjee, l'économiste distingué, a donné une évaluation de la culture pour le Bengale (1), basée probablement sur des recherches faites dans son village natal (dans l'ouest du Bengale central, sur les alluvions récentes). Ses calculs diffèrent souvent de ceux que nous venons de citer quant à la quantité de travail donné et à la production, cette dernière dépendant en grande partie de la fertilité. Les salaires sont à peu près les mêmes dans tout le Bengale ; mais le cultivateur occidental, en particulier, passe pour labourer plus de terre et pour élever une plus grande quantité d'eau, quand il le faut. D'autre part, la production est bien moindre sur les alluvions anciennes que sur les récentes ; elle est bien plus grande encore lorsque les alluvions récentes sont enrichies annuellement par des limons. Ainsi le pauvre cultivateur de l'Ouest peine davantage pour un moindre bénéfice.

Le calendrier agricole. — Dans le Birbhum le sol durcit pendant les mois de sécheresse qui suivent la moisson, à tel point que dès la fin de l'hiver aucune culture n'est possible jusqu'à ce que les pluies bienfaisantes d'avril et de mai amollissent assez la terre pour qu'on puisse la labourer. Le riz grossier mangé par les paysans est semé alors pour être moissonné sans transplantation. Jusqu'en mai, les hommes travaillent peu, bien qu'ils doivent redoubler de travail pendant les journées qui suivent une forte pluie lorsque les chaumes sont assez amollis pour être labourés.

Annoncée par les orages, la mousson « éclate » vers le 20 juin et la pluie tombe avec une fréquence variable pendant les trois mois suivants. Les semis, en terres bien fertilisées, sont aussitôt préparés pour le riz de meilleure qualité que l'on repique plus tard et que l'on moissonne vers Noël. Le riz semé lève avec une rapidité étonnante, tandis que les derniers labours s'achè-

(1) Voir : *Modern Review*. Calcutta. March 1925 : *Taxation of Agricultural Income*.

vent. Les hommes et les bœufs enfoncent presque jusqu'aux genoux dans la terre bourbeuse et tournent en rond dans chaque petite pièce de terre, en soulevant péniblement leurs pieds à chaque pas, car les sabots pointus des bœufs servent presque autant que la charrue elle-même à former la couche nécessaire de terre profonde et gluante. Le travail est dur, deux hommes travaillent généralement dans la même pièce de terre, ils ont chacun leur paire de bœufs et rivalisent pour avancer la besogne. Puis le repiquage commence, fait en grande partie par les femmes. Elles travaillent en lignes dans les champs inondés, en chantant doucement, tandis que les hommes et les jeunes gens arrachent les jeunes plants dans une pièce de terre voisine et les apportent en bottes pour être repiqués. L'irrigation étant nécessaire quand la pluie n'est pas tombée en assez grande quantité pour inonder les champs, l'écoulement de l'eau doit être régularisé ; quand l'eau s'abaisse dans les tanks, il faut l'élever jusqu'aux canaux le long desquels elle coule pour arroser les champs. La principale moisson de riz se fait un peu avant Noël. Aussitôt après, quelques champs, autour des villages, sont préparés pour la seconde récolte, formée de légumineuses et de moutarde.

Une fois la principale moisson rentrée, il n'y a plus de travail jusqu'au printemps. Les hommes et les bœufs sont inoccupés dès la fin de la moisson jusqu'aux labours du printemps suivant, c'est-à-dire de décembre ou janvier à avril ou mai, à peu près cinq mois sur douze.

En considérant le travail nécessaire à la récolte du riz du début à la fin de la culture, nous voyons qu'elle exige 75 jours de travail par hectare ; or, c'est à peu près la surface que cultive un homme. Etant donnés les nombreux jours fériés (en moyenne la semaine anglaise), ceci représente à peu près 18 semaines de travail. Si on compte la moitié de ce temps en plus pour d'autres travaux : irrigation supplémentaire pour les récoltes qui nécessitent une plus grande préparation comme la canne à sucre, besognes dans la maison telles que réparation du toit, achats nécessaires, etc..., on arrive à un total de moins de 7 mois de travail, les cinq

autres étant inoccupés, puisqu'il n'y a plus ni récoltes à préparer, ni moissons sur pied.

Le cultivateur propriétaire de sa ferme, peut trouver à s'y occuper ; il porte sa récolte vendue au marchand du village ou au moulin à riz et vaque à d'autres besognes semblables. Le journalier qui ne possède pas de ferme est presque complètement inoccupé. Malgré cela, ceux-ci quittent rarement leur pays pour aller travailler dans les fabriques de Calcutta ou des environs, ces fabriques étant surtout pourvues d'ouvriers par les immigrations périodiques du Bihar. Maintenant que des rizeries s'élèvent plus près de chez eux, certains journaliers du pays accroissent un peu leurs bénéfices grâce aux salaires qu'ils y gagnent et les moulins locaux n'ont pas besoin de chercher ailleurs leur main d'œuvre.

Les métiers et commerces traditionnels. — Avant d'aborder la question du régime foncier, voyons l'autre côté de la production rurale, les métiers manuels et l'état dans lequel ils se trouvent.

A côté de l'intensité de la concurrence des produits manufacturés, de la misère du peuple et de la perte des vieilles coutumes villageoises, d'autres raisons expliquent l'abandon des anciens métiers. Considérons, par exemple, les tisserands. Un grand nombre d'entre eux a renoncé au métier ou quitté les villages ; ceux qui continuent à gagner leur vie principalement par ce métier sont en bien petit nombre au regard de ce qu'ils étaient. Les cotonnades de Manchester, amenées par bateaux à vapeur, ont ruiné les tisserands, parce qu'elles sont venues avant les nouvelles connaissances techniques qui pouvaient apprendre aux tisserands à améliorer leur métier par des moyens simples, entre autres, à remplacer la navette lancée à la main par la navette tirée par une corde et actionnée par le simple poids de la main, d'où suppression de beaucoup d'effort inutile. Au dernier recensement du Bengale, on a pris note du nombre total des métiers et de ceux qui sont améliorés de la sorte. Dans le Birbhum le nombre de métiers est relativement grand, mais la minorité seulement est améliorée. Le coton de Manchester ou de Bombay

remplace la fileuse à la maison, parce qu'il arrive tout tissé et par conséquent déjà filé. Un tisserand n'avait pas de quoi acheter sa matière première au détail et en petite quantité ; cependant on ne pense jamais à remédier à cela par des achats en commun. Avec la filature et le tissage la culture du coton cessa sur les terrains en pente au-dessus des rizières.

Les *muchis* (les mégissiers) ont cessé de travailler depuis que les peaux de vaches et de bœufs sont emportées et vendues à des tanneurs de la ville qui fournissent un travail meilleur que les *muchis* des villages avec leurs fosses sales et leurs procédés empiriques.

Les forgerons et les chaudronniers survivent encore, et les potiers tournent toujours leurs poteries non vernissées. Dans notre région les forgerons et les chaudronniers étaient concentrés autour du marché local de Bolpur, avant que la coutellerie allemande, japonaise et celle de Sheffield fissent concurrence aux forgerons et que les brillants bidons de pétrole à bon marché aient remplacé les récipients de cuivre et les poteries. Les potiers, localisés là où ils pouvaient se procurer de la bonne terre, apportaient toujours leurs grands pots de terre suspendus à des cannes de bambou et arrivaient au marché, la figure tirée et la respiration haletante. Les menuisiers restèrent dans les villages mais ; le plus beau travail de construction va en diminuant à mesure que les ressources de teck diminuent et que les poutres d'acier sont employées dans les maisons *pacca*. Ainsi, alors que certains métiers ont dû s'effacer devant la concurrence mécanique, il en est d'autres qui se sont maintenus. Cette survivance dépend en grande partie des avantages locaux (par exemple la terre à potier près des rivières), ou de la difficulté de transporter telle matière de loin (par exemple : la fragilité et la dimension des poteries), du fait que le fer des ustensiles peut servir une seconde fois et que la façon et la réparation par le forgeron sont les seules nouvelles dépenses. La disparition des métiers peut, d'autre part, être expliquée par le fait que les machines sont réellement mieux adaptées au travail, ou par le manque d'habileté des ouvriers, peut-être par le défaut d'un choix éclairé de la part de l'acheteur ou simplement par sa pauvreté.

Comme exemple de méthodes inhabiles de travail, nous avons cité le tisserand et le *muchi*, dépassés par les machines, jusqu'au moment où le gouvernement et des aides bénévoles, initiatives hors de la caste dans les deux cas, leur aient montré à mieux faire avec les mêmes moyens. D'autre part, les orfèvres font encore du joli travail, bien qu'à l'œil moderne leurs dessins semblent grossiers. Ici, il semble bien que le goût de l'acheteur soit décadent et en faute, et qu'il préfère la « camelote » aux travaux d'art. La même chose pourrait se dire des gens pauvres. Pour la fabrication de l'huile, comme nous l'avons dit, bien que les meules de bois grinçantes soient lamentablement dures et primitives, il peut y avoir du vrai dans cette assertion que l'acheteur, ne regardant plus de près ce qu'on lui donne, achète l'huile de cuisine frelatée, vendue par le marchand qui se la procure à Calcutta.

La ruine de la belle industrie textile du Bengale oriental au commencement du XIX^e siècle a été précipitée par les tarifs écrasants imposés par la douane britannique. Il semble que lorsque les tisserands excellents du Bengale oriental ont dû abandonner leurs métiers, ils étaient peu préparés à labourer la terre ; beaucoup se mirent dans le commerce en qualité d'intermédiaires (1), les usines étant encore inconnues au Bengale. Quand la concurrence industrielle enleva la clientèle aux tisserands de campagne qui fabriquaient les cotonnades médiocres pour les paysans, ils se consacrèrent presque tous à l'agriculture ou entrèrent aux fabriques nouvelles, généralement dans des fabriques de jute.

(1) Jadunath Sarkar : *Economics of British India*. Calcutta, 1917.

II. LE RÉGIME FONCIER.

Le système actuel, résultant du « Décret Permanent » (1) pour l'impôt foncier, reçut force de loi en 1793, après quelque vingt-cinq ans d'expériences des méthodes de perception tentées par l'Honorable Compagnie des Indes Orientales.

L'Etat Mogol avait d'abord revendiqué son droit à disposer de la terre, mais avait autorisé dans la pratique sa possession, à condition qu'une taxe fût versée par ceux qui en étaient les détenteurs immédiats. Par le « Décret Permanent », les impôts qu'exigeait le gouvernement sur le sol cultivable furent définitivement fixés. En outre, le décret proclamait *zamindars* (propriétaires) ceux qui avaient un droit ancestral à tenir ce rang, ainsi que ceux qui étaient à cette époque simples fermiers de redevances foncières pour les terres des villages. On pouvait dire que ces terres, en dehors des exigences considérables et souvent exorbitantes que le gouvernement faisait peser sur elles par l'intermédiaire de ces fermiers, étaient possédées séparément par leurs cultivateurs, exactement comme dans d'autres régions de l'Inde jusqu'à nos jours. Le sol toutefois était accordé à condition que le paiement de l'impôt territorial fût ponctuel et régulier ; or, les propriétaires à la vieille mode étaient les moins capables de se conformer à cette clause, ou les moins accoutumés à ce régime, les exigences du Mogol ayant été élevées, mais sujettes, dans les mauvaises années, à des tempéraments et à des délais. A Birbhum (comme nous l'avons dit), le « rajah » de tout le district fut incapable de payer la somme qu'on lui réclamait ; son domaine fut vendu en 200 lots, divisés aujourd'hui de façon à doubler et au delà ce chiffre des propriétés. Pour la plupart d'entre elles, les redevances sont « partagées » entre les descendants des acheteurs primitifs, qui composent aujourd'hui les « familles jointes », rattachées par un lien assez lâche de parenté. Ainsi la fortune des fermiers de redevances s'est trouvée fort divisée; mais sa somme totale s'est considérablement accrue; car, tandis que la part due au gouverne-

(1) En anglais le fameux *Permanent Settlement*.

ment demeure la même en roupies, mais avec une valeur réelle bien inférieure, on a calculé que les redevances ont atteint environ dix fois leur montant originel.

Praticiens rompus aux méthodes traditionnelles de la perception des impôts fonciers pour le compte des souverains mahométans, puis pour la Compagnie des Indes Orientales, souvent forcés par leurs dirigeants à exiger, même à contre-cœur, le paiement de leur dû par les *ryots*, fût-ce au début d'une famine : tels étaient pour la plupart les hommes auxquels on remit la propriété virtuelle du sol, avec un pouvoir despotique sur les paysans du Bengale, à l'époque du Décret Permanent et des ventes qui s'ensuivirent.

Une étroite parcimonie, jointe à la capacité de pressurer ses tenanciers comme le gouvernement le pressurait lui-même, étaient les seules qualités qui pouvaient sauver les nouveaux *zamindars* de l'agent de la Compagnie chargé de percevoir l'impôt foncier (1). Ces qualités les ont aussi, depuis lors, préservés de la prodigalité. Si les *zamindars* de famille ancienne tombaient rapidement dans la déchéance, les bons comme les mauvais, ruinés par les rigueurs primitives du Décret Permanent, les nouveaux résolurent de ne pas partager leur sort. Descendant, non point de conquérants joyeux prompts à disperser leur butin à mesure qu'ils le rassemblaient, mais, en général, issus d'ancêtres usuriers, fermiers d'impôts qu'aucun lien ne rattachait à la vieille tradition, la majorité des *zamindars* ont tenu leurs terres d'une poigne serrée.

Bien qu'un siècle et quart de protection légale des tenanciers, d'adaptation et de concessions mutuelles, ainsi que de relèvement croissant des redevances ait tempéré la tyrannie des *zamindars* nouvellement créés, les véritables progrès en agriculture et les réformes sont rares parmi eux, au point de rester presque inconnus. L'effet du système dit des « familles jointes » est de maintenir les propriétaires à peu près au même niveau. Ainsi le contraste familier dans les annales anglaises entre le « Manoir

(1) Cf. Sir W. W. Hunter et M^r Ascoli, l'un et l'autre du *Civil Service* des Indes.

de Serre-la-vis », avec ses paysans aigris et indigents, et son voisin, le domaine modèle où les travailleurs vivent satisfaits et prospères n'existe point ici ; les changements qui apparaissent dans notre régime européen de la propriété, quand le fils succède au père, y sont également rares. Les hommes, au Bengale comme en Europe, diffèrent de caractère, mais l'influence d'un coquin, d'un tyran ou d'un dissipateur est atténuée par la famille, de même que les efforts d'un homme plus juste et plus humain que la généralité tendent à être frustrés et à se perdre.

Les progrès sont donc très difficiles à effectuer, car un propriétaire peut avoir à convaincre toute la famille des co-héritiers présents que telle ou telle amélioration est désirable, soit pour leur propre bien, soit pour celui des tenanciers, avant de pouvoir passer à l'exécution. S'il est jeune, il lui faut écouter ses aînés. S'il est âgé, mais n'a pas prospéré, il est sans doute l'un de ceux qui font obstruction au progrès sur leurs terres. S'il est vieux et a réussi, il s'est probablement créé ailleurs une carrière et un foyer et préfère s'en tenir à la vie qu'il s'est faite personnellement (1).

Les *zamindars* ayant été faits virtuellement propriétaires par le Décret Permanent, l'ancien système croula. Le chef des habitants perdit son autorité et son indépendance, le comptable du village devint l'employé du *zamindar*, tandis que le registre des droits du village, rédigé par lui, se trouvait égaré ou détruit, la loi nouvelle n'ayant prévu aucune mesure pour sa conservation, à part des recommandations bienveillantes, puisque sa perte ne touchait pas directement la poche du gouvernement.

Nous avons fait pressentir les conséquences sociales plus profondes de ce fait et nous les résumerons par la suite ; il nous faut à présent en esquisser les résultats économiques.

Les terres cultivables du village sont réparties entre les *ryots*

(1) Même lorsque son affection pour le village natal est forte, l'absent ne peut plus faire grand'chose. Le cas s'est présenté, pendant mon séjour à Sri-niketan, d'un membre d'une famille de *zamindars* voisins, qui doué de bonnes intentions, envoya chez lui un certain nombre de belles vaches — grande aubaine pour la ferme et le domaine. On n'en prit aucun soin ; leur lait diminua et à la première épidémie toutes prirent la contagion et moururent.

qui y résident, en parcelles détachées de qualités diverses ; le paiement de la redevance par chaque *ryot* au *zamindar* est établi d'après une échelle variable, basée plus ou moins sur les qualités de chaque morceau de terrain, sur l'espace cultivé total et sur le genre de convention qui prévaut. Les mêmes familles tendent à cultiver, de père en fils, les mêmes champs.

Il existe un personnel pour la perception des redevances en trois *kists* (ou acomptes annuels) par an. Le *zamindary* (l'ensemble de la propriété foncière) comprend, en général, plusieurs villages, mais, si ces derniers sont vastes et bien définis, chacun d'eux avec son territoire constitue une unité fiscale, la *mauza* (1).

Les subordonnés chargés de recueillir l'impôt ont à surveiller de près ce que cultive le *ryot* ; la tentation qu'ils ont de se faire payer leur complaisance est forte et tacitement reconnue. Les villageois seraient davantage encore à la merci du *zamindar* et de son personnel sans la survivance dans le village d'un esprit d'association et de résistance, surtout parmi les musulmans qui, autrefois, étaient dirigés par le *mandal* ou chef du village.

En dehors du système du propriétaire et du tenancier, il existe quelqu'un qui, sans y occuper une place reconnue, tient néanmoins plus ferme que nul autre les cordons de la bourse des villageois : c'est le capitaliste local ou *mahajan*, littéralement le « gros homme ». Les *ryots* du Bengale, à part une fraction limitée d'entre eux, n'ont pas d'économies, mais ils se livrent à un métier qui réclame des avances d'argent. S'il faut bâtir une hutte neuve, acheter un buffle, ou se procurer des semences avant que la récolte soit faite et vendue, le paysan doit emprunter. Au temps passé, l'orfèvre de l'endroit, qui fabriquait les bijoux féminins dans l'achat desquels un homme mettait ses économies, pouvait les racheter aux époques de la disette et prêtait aussi aux *ryots*. Travailleur comme les autres villageois (artiste aussi à sa façon) il paraît avoir souvent agi en voisin

(1) D'où un système, en vertu duquel les hameaux sont groupés en *mauzas* administratives dans d'autres régions où, effectivement, les vrais villages sont rares.

et avoir traité ses débiteurs avec toute la modération possible. Aujourd'hui que l'orfèvrerie est moins recherchée, le créancier est fréquemment marchand et prêteur tout ensemble et rien d'autre ; n'exerçant plus de métier, uniquement absorbé par la préoccupation du gain, il est plus impitoyable. Si c'est le *zamindar* qui prête, il ne le fait couramment qu'en ajournant le versement de la redevance, payable avec un intérêt élevé à l'échéance qui suit. De plus en plus, le prêt d'argent semble se négocier hors du village, à la ville voisine ; certains prêteurs sont complètement étrangers à la province et certains même sont des gens de Peshawar, hommes vigoureux, armés de gour-dins et de coutelas, capables d'abattre un Bengali affamé d'un seul coup et, par conséquent, fort aptes à recouvrer leurs avances et l'intérêt qui s'y ajoute. Ainsi, la dette tient d'assez près ses victimes dans ses serres et, bien que la situation ait varié — elle était meilleure de 1890 à 1900 que vingt ans auparavant — un lourd fardeau pèse sur les plus pauvres des *ryots* endettés.

« Le véritable résultat de cet état de choses est curieux pour les observateurs européens, écrit Phears (1) ; le *zamindar* qui, au premier abord, semble occuper la position d'un propriétaire anglais est simplement un collecteur de redevances ; le *ryot* qui paraît retirer de la terre qu'il loue un intérêt rémunérateur, équitable, permanent, vit au jour le jour ; le *mahajan* qui, en fait, fournit le capital agricole (de ses débiteurs) est un étranger, n'ayant dans le pays aucun droit de propriétaire », moins encore de l'intérêt ou de la sympathie pour les travailleurs. On m'a cité, pendant mon séjour à Birbhum, des cas navrants, où des dettes, insignifiantes au début, avaient abouti à réduire vraiment des familles à la faim. Or, la terreur d'un sort pareil a son effet sur toute la communauté, car elle immobilise les *ryots* et les fait reculer devant des entreprises qui, si elles étaient soutenues par les capitaux nécessaires, soulageraient leur misère et leur apporteraient le bien-être.

(1) *The Aryan Village*. London, 1887.

Cultivateurs, tenanciers et travailleurs. — Nous avons parlé du *zamindar* et du *ryot*, du « propriétaire » et du tenancier, ainsi que du rapport entre eux qui est venu se superposer à l'ancienne hiérarchie des paysans du village. Mais bien qu'un ordre nouveau se fût ajouté au sommet, les couches inférieures ne se trouvaient nullement fondues ensemble, si radicalement qu'elles se soient crevassées et aient fléchi sous le poids nouveau. Au-dessous du tenancier ou *ryot*, qui loue sa terre directement au *zamindar* (propriétaire), ou au *patnidar* (sous-propriétaire), il existe des gens, sortes de métayers, qui cultivent le sol avec leurs propres bœufs en échange d'une moitié de la production totale, grain et paille, d'autres qui, travaillant avec les bœufs des tenanciers, reçoivent des gages comme ouvriers agricoles, ou une partie des grains seulement. Nous prendrons d'abord les chiffres du dernier recensement qui, affirme-t-on, sont exacts. Une distinction s'y trouve établie entre cette dernière classe de travailleurs (ceux qui reçoivent un salaire, pour la majeure partie en nature, et ceux dont la rémunération consiste en une part du grain) et les cultivateurs qui reçoivent une moitié de la production totale.

« Dans l'enquête relative aux occupations agricoles, il a fallu établir nettement si chaque individu était un tenancier (*praja*) cultivant lui-même la plus grande partie ou la totalité de sa terre ; ou bien, un « collecteur de redevances » (*bishay bhogi*). On a inscrit comme *praja* tout homme qui ne recevait pas en fait les gages d'un serviteur ou d'un ouvrier agricole, comptant comme tenancier celui qui travaille la terre d'un autre et qui lui paie une part de la production » (*Census*, 1921, Vol. II, *Occupations*). Comme il doit y avoir bien des gens qui appartiennent à la fois aux deux catégories, on peut supposer que l'hypothèse occupe une certaine place dans ces statistiques.

Les chiffres relevés pour le district sont les suivants : « Cultivateurs ordinaires », ou tenanciers cultivant, 109.000 ouvriers mâles ; « travailleurs des champs », 85.000. Si on leur ajoute les femmes qui travaillent, les « cultivateurs » dépassent un peu le nombre de 125.000, les ouvriers atteignent, dans la pratique, celui de 100.000. Ainsi donc, ces derniers sont presque égaux en

nombre aux « cultivateurs ordinaires ». (Bien qu'on n'ait pas inscrit pour le district de « domestiques de ferme », quelques-uns de ces ouvriers agricoles vivent dans les dépendances d'une habitation de brahmane ou d'autre fermier, dont la demeure, avec sa cour intérieure, est séparée de la cour de la ferme.

Cette proportion des « cultivateurs » aux « travailleurs », bien qu'assez caractéristique du Bengale W., contraste avec celle qui règne dans l'E. et le N. La proportion entre la totalité des « cultivateurs » du Bengale et les travailleurs « sans terres » est de 5 à 1 (1). Les classes qui se livrent à la culture se trouvent bien plus égalisées ailleurs que dans l'W. ; peut-être n'ont-elles jamais été si nettement stratifiées.

Dans le groupe que le *census* dénomme « tenanciers » ou « cultivateurs » il faut distinguer ceux qui tiennent immédiatement leurs terres du *zamindar* et qui emploient pour les aider des travailleurs étrangers à leurs familles, ceux aussi qui cultivent surtout eux-mêmes, de ceux qui, d'autre part, cultivent sans recevoir davantage qu'une moitié de la récolte de riz, en grain et en paille, même s'ils fournissent les bœufs et la charrue. Les ouvriers agricoles semblent être les hommes qui, ne possédant pas de bétail, travaillent seulement et reçoivent des gages payés pour la plus grande partie en nature, c'est-à-dire consistant en une portion du grain. Pourtant, ces distinctions ont une importance énorme, essentielle, en vérité, bien qu'elles échappent si souvent aux gens plus fortunés, car ce sont elles qui marquent la différence de niveau entre le minimum indispensable de nourriture, d'abri et l'indigence absolue. De plus, si à la quantité minima de nourriture, de vêtements, d'abri s'ajoute un peu de bien-être, un homme peut conserver sa dignité et par conséquent employer et ménager ses ressources au mieux de ses intérêts. — Mais s'il ne reste pas assez pour pouvoir manger pendant les mois les plus durs des années de disette, ce déficit tend à ajouter à la pauvreté et au besoin le découragement ou le gaspillage, l'apathie ou la tentation d'échapper au chagrin par l'ivrognerie.

(1) *Census*, 1921, Vol. I, page 364.

La misère de la dernière classe de travailleurs agricoles est extrême, surtout parce qu'ils chôment une grande partie de l'année. Il est impossible de se procurer de véritables budgets domestiques des familles de ces travailleurs, en partie parce qu'il a été difficile d'en établir à cause des soupçons que les investigations faisaient naître chez les patrons et non seulement parmi les riches, mais chez ceux des cultivateurs qui employaient des ouvriers de renfort. Certains fermiers musulmans occupant un ou peut-être deux hommes au fort de la saison ont été jusqu'à dire à l'enquêteur social qui rassemblait des informations : « Vous avez toujours été notre ami auparavant ; si vous vous mettez à investiguer et à susciter des difficultés parmi nos ouvriers, vous serez notre ennemi. » Cependant, les recherches faites pendant que j'étais là ont démontré que, quoique les cultivateurs détenant la terre et employant de l'aide disposent pour leur bien-être de quelques très modestes ressources, les travailleurs « sans terre » ne faisaient qu'un seul bon repas par jour pendant la saison active, du labourage à la moisson, et manquaient du nécessaire le reste du temps, sauf quand ils réussissaient à trouver quelque emploi au dehors, tandis que leurs familles, semble-t-il, restaient toute l'année dans le dénuement.

CHAPITRE V

La SANTÉ, la MALARIA et la MORTALITÉ

Nous avons vu que, dans le district, près de la moitié de la population qui travaille consistait en ouvriers agricoles, sans ressources suffisantes pour se nourrir, eux et leurs familles, toute l'année. Dans ces conditions, on peut demander comment ils survivent. La réponse la plus proche de la vérité serait peut-être celle-ci, qu'ils ne survivent guère, car il meurt dans l'ensemble de la population rurale du Bengale occidental un peu plus de gens qu'il n'en naît, malgré l'abaissement du chiffre des naissances par suite de la débilité. Pour la décade 1913-22 l'« index vital » de Birbhum est inférieur à 80, c'est-à-dire que pour 80 naissances, il s'est produit 100 décès. Celui de Burdwan est même tombé un peu plus bas. Et quoique pendant les deux décades précédentes il eût été supérieur et qu'en 1922 et 1923 il se soit subitement relevé (l'index vital de Birbhum est monté tout à coup à 140, en 1923), des changements aussi considérables que celui-ci dénotent « une condition excessivement instable de la santé publique ; il est fort douteux qu'ils puissent se maintenir pendant un temps appréciable ». « La diminution si frappante de la mortalité produite dans ces régions (celles de Birbhum et des districts avoisinants), depuis qu'elles ont bénéficié de bonnes récoltes de riz, tend à démontrer que leur insalubrité anormale était en grande partie d'origine économique. Si tel n'avait pas été le cas, il serait inconcevable qu'une amélioration aussi importante se fût produite dans le bref espace de deux ans. » (1) Ainsi, bien que les maladies et en particulier la

(1) *Rapport sur la santé publique au Bengale, 1923*, par C. A. Bentley, M. B., etc., directeur des services d'hygiène au Bengale, p. 24-25.

(1) *Idem*, pp. 23-24. Le rapport pour 1924 n'a pas encore été publié ; nous hasarderons l'hypothèse que les médiocres moissons de 1923 ont dû résulter en une nouvelle élévation de la mortalité en 1924.

malaria soient la cause apparente de la mortalité, les spécialistes des questions sanitaires eux-mêmes, tout préparés qu'ils sont comme médecins à diagnostiquer et à traiter des causes particulières, des symptômes, des agents d'infection et le reste, sans être « économistes » à *priori*, sont amenés à définir les grandes plaies du Bengale comme « maladies d'insuffisance », et à reconnaître que la cause la plus grave de toutes est la faim.

En arrivant à Birbhum pour la première fois, au début de la saison chaude, ce fut pour nous une pénible surprise de découvrir que les malades venus de la campagne au dispensaire souffraient surtout en apparence des conséquences de la faim, ainsi que de rhumatismes et de refroidissements. Néanmoins, avec les premières pluies, la fièvre malarienne prévalut à tel point qu'en août et septembre le nombre des malades s'était considérablement accru et que la proportion des fiévreux, la gravité de leur état dépassaient de beaucoup le chiffre des autres patients et les inquiétudes qu'ils donnaient. — L'image des premiers fiévreux aperçus reste gravée dans la mémoire. En particulier, je me souviens d'un jeune garçon, au corps émacié, aux joues creuses et jaunes et qui portait déjà sur lui l'aspect terrible de la mort. Mais l'ombre et la crainte de la fièvre pèsent sur tous; On se rappelle la façon dont ces gens courent s'abriter de la pluie, lâchant tout ce qu'ils font; cependant, ce qu'ils redoutent n'est pas de se mouiller, chose qui ne présente aucun danger, en juillet, pour quelqu'un de valide, mais l'accès de fièvre que peut provoquer le plus léger refroidissement. La malaria ou « la fièvre », comme on la nomme simplement, étant la principale maladie du district et du Bengale, nous considérerons ses rapports avec le mouvement de la population et la mortalité.

Les considérations qui suivent sont basées sur les derniers *Rapports*, relatifs à la santé publique au Bengale, du Dr C. A. Bentley, directeur des services publics d'hygiène pour cette province, et qui furent précédés, en 1916, par son *Rapport sur la malaria*, puis résumés d'une façon magistrale dans son livre récent, *La malaria et l'agriculture au Bengale* (1925). L'œuvre du Dr Bentley a ceci de remarquable que, sans négliger aucunement les aspects médicaux et techniques du problème qu'il

traite — les moyens de sauver le Bengale de la contagion et de la mort — il l'a envisagé sous l'angle le plus large. D'une part, il en a vu la base dans la condition du sol, de l'autre, il s'est rendu compte que sa transformation doit dépendre du peuple du Bengale. Il a coopéré à ces fins, d'abord, en organisant des travaux d'irrigation qui ont remarquablement réussi, ensuite en enrôlant les sympathies de citoyens du Bengale dévoués au bien commun et en soutenant leurs efforts en faveur de campagnes pour la santé publique.

Si nous en venons à considérer les régions du delta où la population (1) s'est rapidement accrue, même pendant la décade 1911-20, nous constatons que la malaria y est rare. A mesure qu'on avance vers l'ouest, l'accroissement diminue, cesse et cède la place à une diminution qui dépasse 10 p. cent sur les confins des « alluvions anciennes », à l'extrémité du pays plat, la région où la malaria règne avec le plus d'intensité. Ainsi, en apparence, il y a une corrélation nette entre la malaria et la mortalité (2).

Cependant, en poursuivant la comparaison, nous découvrons que la décroissance de la population est encore très marquée

(1) Nous employons le terme « population » dans le sens de « population naturelle » ou native, excluant ainsi les effets de l'immigration, ou émigration, qui, cependant correspondent fort habituellement à l'accroissement ou à l'abaissement « naturel », ou les suivent, accentuant ainsi leurs conséquences.

(2) On peut mesurer l'influence prédominante de la malaria par divers moyens, entre autres l'« indice de fièvre », c'est-à-dire le pourcentage des fiévreux admis dans les dispensaires par rapport au total des malades. Bien que, pour les parties basses du Bengale occidental ravagées par la malaria, les indices de fièvre soient bien plus élevés que pour la lisière des coteaux, tandis que des parties du Bengale N.-E. ont récemment souffert de la malaria et ont subi un arrêt du développement de la population, le tableau ci-contre peut servir à établir la corrélation pour l'ensemble du pays.

Prédominance relative de la malaria par comparaison avec la population :
Pourcentage de variation de la population.

	Indice de fièvre		(Accroissement+ Diminution—)	
	1912	1920	1901-11	1911-21
Bengale W.	41	52	+ 3	— 5
« Central	32	45	+ 5	+ 0.4
« N.	24	34	+ 8	+ 2
« E.	8	14	+ 12	+ 8

Chiffres donnés par Bentley (1925), appendice, p. v, et par le *census* 1921.

(10 p. cent) le long de la région des coteaux, où la malaria a considérablement diminué. D'autre part, si nous prolongeons vers le nord notre investigation, nous trouvons, au pied de l'Himalaya une zone où la proportion de la malaria est certes fort élevée, mais où pourtant la population naturelle s'est accrue, en dehors de l'augmentation apportée par de nouveaux immigrants. Donc, bien qu'il existe une association, il n'y a pas coïncidence exacte entre la malaria et le déclin de la population dans l'ensemble du Bengale.

Or, les régions orientales où la population augmente et où la malaria n'existe guère, sont aussi celles où l'agriculture est prospère et où la culture obtient des profits satisfaisants, tandis que le contraire est vrai de la région occidentale : mortalité élevée, recrudescence de la malaria lorsque l'agriculture est en déficit. D'autre part, la région des coteaux où la population décroît et qui est cependant assez peu touchée par la malaria, est la zone limitrophe des plateaux, où l'exploitation des terres est en recul comme étendue et comme rapport. Inversement, le *Teraï*, situé au pied de l'Himalaya, bien qu'il soit marécageux, qu'il n'ait encore qu'une population clairsemée et que la malaria y sévisse avec violence, forme une région où les récoltes sont bonnes et où le cultivateur retire un profit appréciable. Aussi, la corrélation entre la prospérité agricole et l'accroissement de la population, comme entre le déclin de l'agriculture et la diminution des habitants, semble plus étroite encore, à l'heure actuelle, que le rapport entre la présence ou l'absence de la malaria et le recul ou l'avance de la population.

En abordant maintenant l'histoire de la maladie, nous voyons qu'elle a fait brusquement irruption dans la moitié occidentale du Bengale, d'abord le long du Bhaguirathi et de l'Houghli, vers 1855, puis, de nouveau, dans le Burdwan, ou « Division occidentale » de la province, s'étendant en 1870 jusqu'à Bolpur, zone restée jusqu'à cette époque particulièrement exempte de malaria. La soudaineté de cette invasion du fléau était sans précédent. Un observateur, médecin qui avait, quelque temps auparavant, parcouru les villages pour y rechercher les symptômes de la malaria, écrivait, vers 1871, après l'épidé-

mie de fièvre : « J'ai rarement vu des enfants mieux portants que ceux qui couraient par les rues des villages exempts de fièvre du Burdwan. Après que la fièvre eut fait son apparition parmi eux, je revis les mêmes gens si ravagés, si frappés d'effroi et de chagrin qu'ils en étaient à peine reconnaissables » (1). Les morts qui résultèrent de l'épidémie atteignirent un chiffre effrayant. On estimait en 1872 qu'« avant l'irruption de la fièvre dans le Burdwan la densité de la population n'était pas inférieure à 750 personnes par kilomètre carré », tandis qu'en 1881 elle était tombée à 550, en 1911 elle était de 570 par kilomètre carré et en 1921 de 530. Pour le district de l'Houghli (vers le sud), on déclarait que, dans les vingt années qu'avait duré l'épidémie aiguë, la population d'environ deux millions avait diminué de moitié. A partir de cette époque, dans ces régions et dans d'autres districts de l'ouest pareillement affectés, le déclin s'est poursuivi et dure encore (2). Par contraste, dans tout le Bengale oriental, depuis 1872, l'accroissement de la population a été des trois quarts (72 p. cent), sa densité s'élevant de 360 habitants par kilomètre carré à 625 et, dans quelques districts, de 550 ou 650 à plus de 1000.

La mortalité semblait si directement attribuable à la maladie, que logiquement la suppression du fléau parut réalisable par les seuls moyens médicaux, puisqu'on possédait dans la quinine son spécifique et qu'en 1911, on découvrit que le moustique était l'agent de transmission du parasite, qu'il devenait, par conséquent, possible d'arrêter l'infection. Il est exact que la malaria est spécifiquement une maladie infectieuse qui, dans des conditions favorables peut être supprimée par la destruction du parasite ou des moustiques anophèles qui le transmettent. Une personne atteinte par l'infection peut guérir, si elle a une bonne nourriture, des vêtements et un logement convenables. « Il en va autrement pour la victime de la malaria chronique qui est exposée pendant une longue période à être insuffisamment alimentée, mal vêtue et mal logée. » (3) Ce qui est vrai d'un cas

(1) Jackson, cité par C. A. Bentley, *Report on Malaria*, 1916.

(2) C. A. Bentley. *Malaria and Agriculture in Bengal*, 1925, p. 41.

(3) *Idem*, p. 83.

particulier est vrai de tous. Il faut veiller à l'alimentation et au logement de toute la communauté; sinon le patient, qui est en somme cette communauté même, ne saurait guérir, quand même les moyens de la cure et en particulier la quinine seraient disponibles en quantités suffisantes et à la portée de tous, ce que, toutefois, ils ne sont pas. (1) De là vient, peut-être, cette négligence des causes plus fondamentales, à laquelle il a précédemment été fait allusion (2).

Dès 1863, on démontra que la fièvre était associée à un déclin de la fertilité du sol, déclin dû à la cessation des inondations et à la diminution de culture qui s'ensuivait. Et, en résumé, il a été dit avec raison que, dans toutes les parties du Bengale où la dépopulation se manifeste, elle suit une décroissance des eaux qui arrosent le pays. Cette pénurie peut être causée, comme dans le Delta, par le détournement vers l'est des distributeurs du Gange, ou, comme dans le Birbhum que nous avons décrit, par l'envasement des réservoirs, ou enfin par ces deux causes réunies. Dans l'un et l'autre cas, elle est accompagnée d'un déclin local de l'agriculture et (sauf dans les régions les plus accidentées) par une recrudescence coïncidente de la malaria.

(1) *Idem.* Cf. pp. 86-105.

(2) Le grand pas en avant accompli d'abord à Panama et depuis en d'autres points stratégiques des régions tropicales a attiré l'attention comme il le méritait. Mais les frais d'une campagne pareille pour le Bengale ne peuvent être envisagés. Même l'estimation établie par le spécialiste de la malaria à Panama, Sir Ronald Ross, est prohibitive. Il déclare que « dix centimes par tête de population et par jour dépensés chaque année en mesures prophylactiques suffiraient à anéantir la malaria ». Mais cette somme, multipliée par la population du Bengale, dépasse de beaucoup le revenu total de la province. (Cf. *Rapport sur la santé publique au Bengale*, 1923, p. 78). D'autre part, on propose comme exemples de l'efficacité des méthodes sanitaires l'extinction de la malaria en France et en Angleterre, les progrès accomplis en Italie. Il semble qu'on ait considéré comme acquis les faits qui sont à la racine du problème — à Panama, le paiement probable de salaires suffisants pour la vie et une alimentation convenable des travailleurs; en Europe, l'immense perfectionnement des méthodes agricoles qui, non seulement, ont eu pour suites l'adduction d'eau courante et le drainage, mais ont amené un accroissement de la prospérité des habitants et une augmentation de leur bien-être. Mais dans les parties de l'Italie où le progrès (*bonificazione*) n'est pas accompagné d'un relèvement du niveau de l'alimentation et du confort, la malaria demeure un fléau. (Cf. Celli, cité par Bentley, 1925, p. 72).

Mais, si l'agriculture décline, les agriculteurs se trouveront appauvris, incapables de résister à la maladie, et moins encore de s'en remettre.

Si nous abordons maintenant la question de l'infection, une masse de preuves dégagées de longues recherches montre que les conditions idéales pour le pullulement des moustiques au moment où la fièvre bat son plein, pendant la saison des pluies, sont exactement celles qui sont néfastes à l'agriculture, à savoir: une inondation partielle avec beaucoup d'eau en stagnation sur les plaines ou — dans le cas de nos districts sur les hauteurs, alimentés par des *tanks* — le mauvais entretien de leurs réservoirs, aux rives envahies par les herbes. Il y a donc coïncidence des conditions du ravitaillement en eau avec l'état de la santé publique. S'il est satisfaisant, il produit une agriculture prospère, une population bien nourrie et un pullulement moins intense des moustiques à la saison dangereuse. S'il est mauvais, au contraire, l'agriculture décline, les aliments de première nécessité manquent et les moustiques se multiplient activement.

Il peut y avoir un intérêt technique à établir exactement l'importance relative de ces trois facteurs confondus. Le fait important dont il faut se souvenir et d'après lequel il faut agir, c'est que ces causes se produisant ensemble doivent être traitées ensemble. « Quand, par suite de l'irrigation, la prospérité agricole sera revenue, que la dépopulation sera arrêtée et que simultanément le nombre des moustiques anophèles se trouvera réduit, la malaria subira son premier échec et commencera à se retirer peu à peu. C'est alors que tous les moyens possibles d'attaque directe devront être concentrés sur elle, dans le but de hâter sa défaite finale et de l'expulser complètement du pays » (1).

(1) Idem.

CHAPITRE VI

La MALARIA et la VIE INTELLECTUELLE et MORALE

Nous avons vu l'effet de la décadence agricole dans la terrible mortalité décimant la moitié occidentale du Bengale, d'abord par suite de l'épidémie qui balaya la région de 1856 à 1872 et depuis lors à cause de la vitalité déprimée des habitants, que ravagent les fièvres endémiques. Il nous reste maintenant à indiquer sommairement les conséquences de la pauvreté et de la malaria sur la civilisation morale du Bengale. Car je suis convaincu que ce fait a une portée profonde et ne retentit pas seulement sur ces malheureux districts, leurs quelques millions de population, ni même sur le seul Bengale.

La région qui fut frappée dans toute son étendue contenait l'élite du peuple bengali. Ainsi donc, le Bengale a subi une perte dont il ne saura jamais l'immensité. Même dans cet appauvrissement, il a apporté de riches contributions à notre commun héritage. Si les régions qui furent jadis ce qu'il possédait de plus beau étaient encore florissantes, sa production n'aurait-elle pas pu être incommensurablement plus grande, ses dons encore plus généreux?

Nous avons montré déjà que le Rarh dirigeait autrefois la vie spirituelle du Bengale et, avant de passer d'un bond de son antique histoire aux événements du XX^e siècle, il faut retrouver le chaînon qui les unit dans l'histoire du XIX^e siècle.

Le Rarh et le Bengale occidental au XIX^e siècle.

L'installation du plus grand chef et réformateur du Bengale moderne, Raja Ram Mohan Roy (1), à Calcutta, au début du siècle

(1) Voir, dans les Voyages de Victor Jacquemont, un suggestif entretien, en 1829, avec ce réformateur doublé d'un penseur, qui fonda le Brahmo Samaj, groupe ou église dont le grand-père de Rabindranath

dernier est significatif, car il marque le déplacement du centre de gravité du Bengale occidental, de Nadia avec son entourage de villes à moitié rurales ou de villages urbains, vers la cité nouvelle, commerçante et à demi anglaise. A partir de cette date et pendant le XIX^e siècle tout entier, toutes les grandes figures du Bengale se rattachent à Calcutta ; la plupart de ses hommes éminents y ont vécu, beaucoup d'entre eux y sont nés. Cette centralisation urbaine fut si marquée que l'on envisage, en général, par rapport à elle seule le développement du Bengale au XIX^e siècle et qu'on en oublie également et les origines rurales et le lien avec la tradition historique.

On parle de Calcutta comme du centre d'un cercle vers lequel rayonnait de toutes parts son influence et dont la cité tirait les talents qui en firent le foyer de l'activité intellectuelle et commerciale. Toutefois, si nous traçons autour de Calcutta une circonférence de 150 kilomètres de rayon, nous découvrons — exception faite d'un très petit nombre d'hommes venus de régions fort éloignées de ses confins, à l'Est — que tous ceux qui ont contribué à sa vie active tiraient leur origine immédiate, ou indirecte par liens de parenté, d'une seule section de ce cercle, le quart situé au N.-W. Si puissante est l'impulsion donnée par la tradition, que même au XIX^e siècle, le Bagri est relativement un pays d'ignorance, le Rarh avec les rives de son fleuve la patrie du savoir et du talent.

Le XX^e siècle.

Pour estimer le niveau comparatif de la culture et de la capacité dans notre région, nous avons choisi trois critères. En premier lieu, nous avons envisagé le niveau de l'éducation, en prenant pour minimum le pourcentage d'instruction élémentaire et pour indice supérieur « l'éducation anglaise ». Ensuite, afin

Tagore partagea la direction avec Ram Mohan Roy. Ce dernier se montra un véritable Hindou dans son effort pour revenir à la pureté de pensée des Upanishads ; il fut cependant ému profondément à la fois par le christianisme et par le ferment des idées nouvelles, humanitaires et révolutionnaires, venues d'Europe.

d'indiquer la provenance de la jeune élite, nous avons considéré les membres de quelques groupes choisis comme exemples dans les villes et formés de gens cultivés que nous connaissions bien. Enfin, nous avons noté le « pays natal » de certains individus particulièrement éminents et dont quelques-uns ont une réputation européenne. Par l'usage de ces trois moyens de contrôle, nous pouvons établir une comparaison rapide entre le Rarh et l'Est, puis entre ces deux régions et le reste du Bengale.

Nous avons vu dans le deuxième chapitre que le poids des trois castes les plus hautes portait sur l'Ouest, l'ancien Rarh, que l'Est venait ensuite, que le Centre et le Nord se rangeaient fort loin derrière. Or la caste correspondait étroitement à la culture et à l'importance du passé. Aujourd'hui, l'instruction élémentaire suit jusqu'à un certain point cette distribution ; mais relativement à celle-ci, elle est en retard, car les castes supérieures de la région Est se sont non seulement multipliées plus vite, mais se sont instruites et ont instruit leurs voisins avec une plus grande ardeur ; cet état de choses existait même probablement avant le premier *Census* portant sur l'instruction en 1881. Néanmoins, le pourcentage de l'instruction élémentaire dans les districts purement ruraux du Bengale atteint son chiffre le plus élevé à Bankura, où 12,5 p. cent de la population (à partir de 5 ans et au-dessus) savent « lire et écrire une lettre ». Pour les districts orientaux de Birbhum et de Burdwan la proportion est de 11,5 p. cent. Dans les districts ruraux du Bengale du centre ces chiffres tombent à 7 p. cent et 9 p. cent, s'élevant à 10 p. cent dans l'Est, à Dacca, etc...

En ce qui concerne « l'éducation anglaise » du régime « secondaire », la différence est effacée et se rétablit presque en faveur de l'Est, car les enfants, garçons et filles, de 10 à 15 ans, qui n'ont pas atteint l'âge où ils quittent leur district natal pour les universités ou les affaires, sont plus nombreux dans l'Est que dans l'Ouest. Les pourcentages sont de 2,5 de 3 et de 4 dans les trois premiers districts occidentaux, tandis que la proportion est de 4,5 pour Dacca et de 3,5 ou 3 pour les autres districts orientaux. Dans le centre rural du Bengale, le pourcentage s'abaisse à 2,5 à Jessore,

Un point intéressant est que l'éducation des femmes dans le Bengale E. a pris une avance considérable sur ce qui existe dans le Bengale W. (1) La différence est indiquée par les chiffres qui donnent, pour les districts de l'Ouest, 7, 10 et 14 comme pourcentage des filles par rapport aux garçons, entre les âges de 10 à 15 ans, un peu davantage pour le Bengale du Centre, se relevant brusquement, toutefois, jusqu'à 40 p. cent à Nadia et atteignant un niveau élevé de 20 à 30 p. cent pour l'Est.

Je ne dispose pas de chiffres relatifs aux étudiants et aux diplômés des universités ; mais je soupçonne qu'ils doivent suivre la même tendance et accentuer encore le progrès de l'Est et la décadence de l'Ouest.

Pour conclure, nous pouvons résumer ce qui a été dit en citant le verdict du dernier *census* et des Rapports annuels sur l'Éducation, constatant que, si l'instruction élémentaire se développe dans tout le Bengale, son progrès relatif est plus lent dans la Division Occidentale (2), tandis que l'avancement du Bengale Oriental se trouve supérieur à la moyenne. Et le fait est plus évident encore pour l'éducation à ses degrés les plus élevés.

Parmi les groupes comprenant les plus jeunes membres de l'élite intellectuelle, nous trouvons le Visva-Bharati (Santiniketan), l'ordre religieux hindou de Ramakrishna, avec l'activité de son œuvre missionnaire, l'Institut Bose et, naturellement, l'Université. Dans le Visvabharati la presque totalité des professeurs et des étudiants bengalis de valeur sont origi-

(1) J'ai remarqué ce fait pour la première fois, lors d'une réunion d'environ une trentaine de femmes, étudiantes et membres de l'enseignement, à Calcutta, chez Lady Jagadis Bose, un des plus actifs promoteurs de l'éducation féminine. On fit observer que presque toutes les personnes présentes venaient de l'Est et on me dit que, sans que la raison en fût connue, c'était là le cas habituel. « Alors, n'y a-t-il ici personne qui soit originaire de l'Ouest ? » demandai-je. Très timide, une petite voix s'éleva seule d'un coin : « Moi, j'en suis. »

(2) En réalité, le seul district de l'ancien Rarh qui montre un pourcentage élevé pour le développement de l'éducation est celui de l'Houghli qui, jusqu'au milieu du siècle dernier était à la tête du Bengale en ce qui concerne l'éducation moderne ; mais cette zone est à tel point devenue un faubourg commercial de Calcutta qu'on ne peut guère la placer à côté des districts ruraux.

naires de l'Est. A l'Institut Bose il en est de même pour la grande majorité des principaux membres non originaires de Calcutta, y compris le directeur et son second. Un grand nombre des moines des *Maths* ou monastères de Ramakrishna sont des orientaux, de même que la plupart de leurs novices les plus capables, bien que le fondateur de l'ordre, Ramakrishna, et son apôtre Vivekananda fussent originaires du Nord de la région de Calcutta. L'un de ces groupements offrait l'exception d'un jeune homme de réelle valeur venu du Rarh et, si je ne fais erreur, des coteaux exempts de malaria des alluvions anciennes.

En dernier lieu, bien que le dernier directeur de l'Université, feu Sir Asutosh Mookerjee, homme d'une personnalité remarquable, fût natif de l'Ouest, une proportion croissante des plus jeunes membres de son personnel vient de l'Est, à la réserve de ceux qui sont de Calcutta même ; parmi ces derniers le nombre des hommes rattachés à l'Est par la naissance ou la parenté va en augmentant toujours. On peut, il est vrai, relever le fait que les communications n'ont établi que récemment des rapports faciles entre Calcutta et l'Est ; cependant, le développement nouveau de l'Université de Dacca, notamment depuis 1912, a aussi attiré et retenu dans la région orientale des hommes qui, il y a vingt-cinq ans, seraient allés à Calcutta.

En considérant maintenant les hommes les plus éminents du XX^e siècle, nous nous bornerons à prendre ceux qui sont nés pendant les soixante-dix dernières années, c'est-à-dire depuis 1856. Il arrive souvent qu'un travailleur atteigne la quarantaine avant de pouvoir faire reconnaître son mérite, en sorte que le fait d'être né après cette date le rangera parmi ceux qui ont contribué au progrès du XX^e siècle.

Parmi les noms que j'ai pu relever jusqu'ici, quelques-uns sont ceux d'hommes natifs de Calcutta ; huit appartiennent au Bengale oriental, quatre seulement au Rarh. Parmi les premiers il en est trois qui se rattachent à Bikrampur, par les liens de parenté et l'éducation enfantine : ce sont ceux de Sir J. C. Bose, l'homme de science illustre, et de sa femme, de feu R. C. Das qui succéda à Ghandi comme chef du parti nationaliste et fut

maire de Calcutta, de la famille distinguée dont le membre le plus connu est Madame Sarojini Naidu, poétesse et orateur nationaliste. Un autre tire ses origines du Khulna S. E., district qui fut jusqu'à une époque récente à peu près exempt de malaria. Des quatre hommes originaires du Rarh, trois ont passé les premières années de leur enfance et de leurs études dans leur village natal, avant que la malaria y fit son apparition.

Certaines personnalités de l'époque moderne sont assez difficiles à situer. Tel est Tagore lui-même, né à Calcutta et élevé en partie dans cette ville, mais ayant des liens qui le rattachent à la fois au Bengale oriental et occidental. Cependant, la vie heureuse et normale des milieux paysans qu'il décrit avec une connaissance si intime est celle du Bengale N.-E., où le *ryot*, s'il n'est jamais riche, est assez éloigné du dénuement véritable pour pouvoir jouir de l'existence aux époques de prospérité et résister dans les périodes de disette aux souffrances qui lui tombent en partage. Santi-niketan, d'autre part, fut toujours un endroit retiré et, jusqu'au moment où débuta, il y a cinq ans, son effort de construction, il est demeuré à l'écart de la vie du Bengale W., comme un ermitage sur sa colline.

Ainsi donc, même sans entrer dans le détail, il devient clair que la pauvreté, la malaria et la décadence générale ont exercé leurs effets, non seulement sur les plus indigents, mais sur la population tout entière, sans en excepter l'élite. Bien que la majorité des membres des castes supérieures puisse, au contraire de la classe laborieuse, écarter le péril de la faim véritable et même parvenir dans une certaine mesure à l'instruction, ils ne se trouvent assurément pas préservés de la malaria, dont ils subissent inévitablement et profondément les ravages.

La pauvreté doit jouer un rôle important, quoique difficile à évaluer, dans l'abaissement de la capacité intellectuelle dans le Rarh d'aujourd'hui, au niveau inférieur indiqué par le minimum d'instruction. Cependant, il nous semble certain que, si la dépression n'avait été aussi profonde, des noms illustres brilleraient aujourd'hui en plus grand nombre, fût-ce en tant qu'exceptions à la règle générale. L'histoire révèle le fait que la malaria, quand elle a sévi sur une région pendant une généra-

tion entière — or plus de deux se sont succédé depuis que la fièvre a éclaté dans le Rarh — réagit sur la mentalité jusqu'à ce que l'énergie morale et la valeur qui placent un peuple au premier rang aient été taries à leur source même. La misère et la malaria n'attaquent pas seulement le corps; elles affectent l'esprit, lui retirant la confiance et l'espoir. Certains peuvent se plaindre que la simple géographie serve ici à situer la supériorité intellectuelle et morale, protestant que « le génie ne connaît pas de frontières » ou que « l'homme ne vit pas de pain seulement ». Cependant, l'histoire du Rarh prouve qu'une norme élevée de vie spirituelle et mentale était sa tradition autrefois et s'est maintenue à travers les siècles, même jusqu'au dernier, où son sol a fidèlement fait germer les manifestations du génie. Nous ne saurions douter que ce génie n'ait été étouffé et que, non seulement le Rarh, mais le Bengale, l'Inde, l'Occident même n'aient ainsi subi une perte considérable.

S'il en est ainsi et si les conditions négligées du milieu ambiant détruisent le peuple qu'elles auraient pu nourrir, prenant de la sorte une terrible revanche, la régénération se trouve cependant pour une large part au pouvoir des hommes. Les causes même de la décadence agricole et de la malaria — un sol épuisé et souvent desséché — résultèrent d'une irrigation déficitaire et d'une mauvaise économie de l'eau, en un mot du déclin de la coopération parmi les cultivateurs du delta et de l'emploi d'ingénieurs des chaussées ignorant l'agriculture par une administration qui la négligeait. Donc, en des points où les conditions locales semblaient toutes puissantes, les causes des changements, depuis les temps anciens jusqu'à l'époque moderne, sont profondément historiques et sociales.

Deux grandes causes historiques des modifications sociales — la destruction finale du vieux système des villages et des *zamindars* par le « Décret Permanent » et l'élimination du régime ancien de l'artisanat par la compétition industrielle, que soutenait une législation rendant la concurrence impossible — sont d'origine britannique : prix bien lourd à payer, même s'il l'était en échange d'une mesure de « paix et de protection ». Et, bien que le passé ne puisse être détruit, ces deux grandes influences

se trouvent de plus en plus contrecarrées dans l'Inde par l'autonomie provinciale, par les mouvements en faveur de la liberté et de l'autonomie locale, mouvements parfois soutenus, on est heureux de se le rappeler, par des Européens. A mesure que ces mouvements progressent, le pays lui-même acquiert toujours davantage le pouvoir de guérir des maux qui semblent surtout d'ordre social, mais qu'aggravait le mauvais gouvernement : l'exploitation par les usuriers, l'apathie des propriétaires.

Donc, avec la coopération du peuple sous une direction éclairée, une « reconstruction » à la fois agricole, économique et sociale peut se développer vers un état de choses meilleur. Elle a même déjà commencé son œuvre par des efforts dont nous allons maintenant ébaucher la description.

CHAPITRE VII

La RÉNOVATION RURALE

et l'EXEMPLE de TAGORE

Le renouveau de l'Ashram. — Dans un charmant article, Sylvain Lévi note à quel point Santi-niketan lui rappelle les *ashrams* ou ermitages de l'Inde ancienne, formant comme eux une retraite dans un pays stérile, avec pour voisins les plus proches, les Santals, population primitive et sympathique qui, par ses façons de vivre et de sentir, se trouve à des siècles de la civilisation aryenne.

Nous chercherons ici à faire ressortir un autre aspect de la vie de Santi-niketan et de son avenir possible. Sri-niketan tend à rattacher les lettrés de l'Ashram à la vie du peuple, par la terre, par la culture du riz et le soin du bétail. Bien que leurs voisins hindous (ou musulmans) appartiennent à des degrés très divers du développement qui va des basses castes aux castes supérieures, ils sont du même sang qu'eux ; ils se rattachent aux mêmes traditions, bien que les malheurs qu'ils traversent aient arrêté leur progrès. Ils ont reconnu cette unité en se rendant compte que tous doivent déchoir à la fois ou que tous peuvent s'élever ensemble. Et avec la conscience de ce fait s'est développée la volonté de renouveler la vie du Bengale, la vie de l'Inde.

Voilà donc un pas nouveau que Santi-niketan n'est pas seul à faire. Dans l'Inde entière, l'« Ashram », retraite de la méditation ou du labeur intellectuel, prépare une avance dans la voie du travail productif et de l'action sociale. Deux influences occidentales ont assurément joué leur rôle en appelant les esprits méditatifs à secourir le peuple et à se sauver eux-mêmes : c'est, d'une part, l'exemple des missionnaires chrétiens, de l'autre les luttes soutenues par l'idéalisme libéral pour obtenir les libertés politiques et agraires, luttes qui ont leur retentissement dans

l'effort nationaliste. Néanmoins, le mouvement naît des besoins du temps. C'est, peut-être, la première fois dans l'histoire que le paysan, après cent vingt-cinq ans de paix, protégé désormais contre les famines, est cependant incapable de porter le fardeau total de l'Etat, incapable même de se défendre contre la faim et la maladie. En dépit de la ferveur de ses sentiments, le corps des nationalistes de l'Inde lui-même n'est pas préparé à prendre les armes. Mahatma Gandhi et Rabindranath Tagore ont l'un et l'autre conseillé la paix : le premier prêchant la résistance passive, le second préconisant l'acheminement vers la paix mondiale plutôt que l'imitation des puissances occidentales par l'accumulation des armements. Ce fut un ermite qui, de sa retraite au désert, envoya Shivaji à la guerre et lui inspira la pensée de lancer ses cavaliers mahrattas à travers l'Inde entière pour saper le pouvoir du dernier des grands Mogols. Mais les *Ashrams* d'aujourd'hui, comme ceux de Gandhi ou d'Aurobindo Ghose, les *maths* (ou ermitages monastiques de l'ordre hindou de Ramakrishna), les collèges universitaires de l'Arya Samaj, des Serviteurs de l'Inde, et bien d'autres organisations — tout en regardant comme leurs ancêtres l'ashram ou le math d'autrefois, aspirent dans l'avenir à l'action par la paix et la reconstruction sociale.

Santi-niketan. — Nous avons dit comment Santi-niketan se trouve bâti au sommet de la crête et commande un spacieux et lointain horizon, vers tous les vents, sauf du côté du sud. Ce fut cette vue qui attira en ce lieu le Maharshi, père du poète Rabindranath Tagore. On raconte qu'il avait coutume de méditer sous un beau *chattim*, au pied duquel, dominant le repli pâle du coteau et les ravins au sol d'un rouge intense, il pouvait reposer ses yeux sur le vert bleuâtre de la plaine au delà et sur le vaste horizon, avec ses couchants et ses aurores. On devine la haute spiritualité de cette grande existence méditative par ses propres *Souvenirs*, on l'entrevoit dans ceux de son fils (1). Celui qui a entendu Rabindranath Tagore conter ce premier et

(1) *Autobiography of the Maharshi Debendranath Tagore*, Lond. 1916.

merveilleux voyage qu'il fit avec son père dans l'Himalaya ne saurait jamais oublier le sentiment de respect sacré et de fierté que le grand mystique inspirait à l'enfant et que l'homme mûr sait faire revivre. Sa puissance dans l'intensité de la méditation rayonne dans ce récit familial : on dit qu'un jour le chef d'une bande de *dacoits* (voleurs), rôdant aux abords de la route qui franchissait le coteau désert, aperçut un vieillard assis seul sous les arbres et s'approcha furtivement. C'était le *maharshi*. Tant de bénignité, tant de paix émanaient de la présence du vieillard, absorbé dans sa contemplation, que le *dacoit*, profondément ému, vint vers lui, toucha la poussière de ses pieds et à partir de cette heure abandonna la mauvaise voie. Tel était l'homme qui donna l'ordre de bâtir à l'endroit qu'il aimait tant un *ashram*, temple et logis destiné aux hôtes. Son désir fut accompli et on donna à ce lieu le nom de Santi-niketan — la Demeure de la Paix.

Nous avons aussi raconté comment Rabindranath Tagore fut attiré vers cette retraite et nous pouvons nous associer aux sentiments qu'elle lui inspire, lorsque nous lisons ses lettres de jeunesse (1). Le petit groupe d'érudits, de penseurs, de contemplatifs, d'artistes et de musiciens se rassembla autour de lui pour s'efforcer de faire vivre et d'accroître une part de la culture de l'Inde ; non pas dans le but de la garder pour eux, mais de la féconder si possible au contact de ce que l'Occident peut leur offrir de meilleur. Ainsi, leur dessein a une ampleur mondiale ; cependant il reste national et même régional. Ils aspirent à une plus grande unité philosophique. Le poète a eu conscience que tout effort vers une large entente doit tirer son impulsion près de la nature et de la vie du peuple. Celui qui, pourtant, se retirerait volontiers, afin de laisser librement jaillir son chant, a su chanter :

« Quitte ton chapelet, laisse ton chant, tes psalmodies ! Qui crois-tu honorer dans ce sombre coin solitaire d'un temple dont toutes les portes sont fermées ? Ouvre les yeux et vois que ton Dieu n'est pas devant toi.

(1) Rabindranath Tagore : *Glimpses of Bengal*. Lond. 1921.

Il est là où le laboureur laboure le sol dur, et au bord du sentier où peine le casseur de pierres.

Délivrance ! Où prétends-tu trouver délivrance ? Notre Maître ne s'est-il pas joyeusement chargé lui-même des liens de la création ? il s'est attaché avec nous pour toujours... Va le rejoindre et tiens-toi près de lui dans le labeur et la sueur de ton front» (1).

«L'impératif si vivement ressenti fit naître la tentative de rénovation rurale. Et mieux que le nom trop occidental d'Institut de Reconstruction, nous aimons celui que lui ont donné les Bengalis, *Sri-niketan*, le Foyer de la Prospérité. Ainsi, les deux idées complémentaires qui forment pour nous celle de la paix s'expriment par ce double titre. Car *Santi* signifie la paix spirituelle, celle « qui passe toute intelligence » ; *Sri* implique sa réalisation en ce monde, la tranquillité bienfaisante créée par ceux qui bâtissent et plantent, et qui nourrit les enfants de la terre (2).

Tels sont donc les idéals qu'on se propose ici : il faut voir, avant de revenir à *Santi-niketan* lui-même, comment leur réalisation a commencé à *Sri-niketan*.

Sri-niketan. — Quand la nécessité de la rénovation des villages se fit sentir à *Santi-niketan*, lors de la fondation de son noyau d'activité universitaire, l'enthousiasme inspiré par l'évangile de Gandhi était à son apogée. Parmi ses enseignements, cet appel en faveur de la rénovation de la vie rurale dans l'Inde

(1) *L'Offrande Lyrique, Gitanjali*, XI, trad. d'André Gide.

(2) L'Hindou symbolise la prospérité de deux façons. D'abord Lakshmi, la déesse de la richesse ou plutôt de l'argent, dont on peut voir l'image dans la boutique des marchands et à laquelle ils rendent un culte, afin que leurs profits atteignent un chiffre élevé ; le temple le plus somptueux que j'aie vu aux Indes, incrusté d'or, d'argent et de pierreries, était son sanctuaire, élevé à Calcutta par la caste commerçante la plus prospère et la plus rapace de l'Inde septentrionale. Mais, plus bienveillante, plus maternelle, sœur (ou autre forme) plus proche de Saraswati, la Déesse du Savoir et de la Poésie, on adore Sri, déesse de la richesse, qui est déjà plus proche du bonheur qui consiste non pas dans l'or et l'argent, mais dans les fruits de la terre, la généreuse abondance que tous peuvent partager.

occupait une place marquante. Bientôt après l'inauguration de l'université, Tagore partit pour l'Europe et l'Amérique, afin d'y entrer en contact avec des hommes ayant des aspirations analogues. Ceux qui restaient à Santi-niketan durent lutter de leur mieux, privés de l'avantage de ses longues années d'expérience dans sa propriété et dans celle de son père, au Bengale occidental. Ils adhèrent assez naturellement au programme nationaliste pour l'amélioration des villages, mouvement universitaire et urbain qui consistait à préconiser la bonne volonté, la tempérance, le progrès sanitaire et à enseigner l'usage du rouet, dont la paisible « rotation » était devenue le symbole de la grande « révolution » espérée. Ainsi, des volontaires venus de Santi-niketan parcoururent les villages et prêchèrent l'évangile de Gandhi, mais, comme on aurait pu s'y attendre, sans obtenir plus de résultats positifs qu'on n'en remportait ailleurs. Ce fut alors que Tagore pria un jeune Anglais, Mr. L. K. Elmhirst, de se rendre au Bengale et de prendre la direction de l'effort tenté pour la rénovation des villages. M. Elmhirst avait été envoyé pour la première fois dans l'Inde en convalescence à la suite de la campagne de Mésopotamie. Il avait alors vu de près la préparation des projets politiques dont le gouvernement s'occupait à cette époque, mais s'était rendu compte qu'une réforme parlementaire venue d'en haut, que ce fût des libéraux anglais ou des nationalistes hindous, n'était pas ce dont l'Inde avait le plus besoin. Après sa guérison, il quitta le pays et se mit à étudier de tout son pouvoir les méthodes agricoles modernes, à la fois pour savoir diriger plus tard son propre domaine et pour être capable de secourir l'Inde en ce qui lui semblait sa plus grande nécessité. Il se rendit alors aux États-Unis, y fit, tout en gagnant sa vie, ses études à l'École d'Agriculture de Cornell. Puis il rencontra le Poète et repartit pour l'Inde avec lui.

Il y a aujourd'hui cinq ans que l'Institut de Reconstruction rurale fonctionne. Lorsque nous l'avons vu pour la dernière fois, voici deux ans, sa mise en train était chose faite et il était en bonne voie de trouver de nouvelles méthodes pour rendre la prospérité aux campagnes. Le temps a prouvé, depuis, que les

principes soutenus devant lui, puis appliqués ici, sont justes. Les conférences de Mr. Elmhirst (1) ont fait connaître à un public limité le travail commencé sous sa remarquable direction. Voyons jusqu'à quel point les résultats réalisent et justifient les « buts » exposés il y a cinq ans. Résumons-les, afin de comparer ce qu'on est en train d'accomplir et ce qui a déjà été fait avec ce qu'on espère encore.

Ces buts furent :

1° Gagner l'amitié des villageois et des cultivateurs ; les aider à résoudre leurs plus pressants problèmes. — 2° Former les jeunes gens pour en faire des fermiers, des artisans, des dirigeants ruraux capables, qui soient prêts à prendre part à la rénovation des campagnes et de la vie campagnarde. — 3° Donner une préparation pratique : a) en produisant pour Santi-niketan de la nourriture, des légumes et du lait dans de bonnes conditions et à bon marché ; b) par l'introduction parmi les villageois d'activités telles que le « scoutisme », le jardinage et toutes les formes de coopération. — 4° Payer les dépenses, autant que possible, par les profits d'une culture rémunératrice, aussitôt qu'on disposerait d'une étendue de terre suffisante.

Tout d'abord, avions-nous des amis parmi les hommes bien disposés des villages, et avaient-ils confiance dans les membres de notre groupe qu'ils connaissaient ? — Ils l'ont prouvé d'eux-mêmes, en venant à Sri-niketan, non pour demander la charité, mais des conseils et des renseignements, ensuite en se conformant à ces avis. Ils les ont suivis, chose significative, à l'égard de la question la plus difficile et la plus intime peut-être : celle des querelles locales et des luttes des factions qui, lorsque les rabatteurs peu scrupuleux des avocats les enveniment, vont en s'aggravant. Non seulement elles causent la ruine de ceux qui perdent les procès, avec celle parfois des gagnants, mais provoquent des dissensions, véritables plaies vives du corps spirituel et économique de la communauté. Une belle œuvre s'est accomplie par l'apaisement des vieilles disputes, tandis qu'on en évitait

(1) *Robbery of the Soil et Rural Reconstruction* (Modern Review, Calcutta, 1922).

de nouvelles ; maintenant on s'efforce d'accroître chez les anciens des villages la volonté de la paix et on crée des travaux qui témoignent d'une solidarité nouvelle. Par exemple, dans cinq ou six villages les habitants sont en train de refaire les routes sur une longueur d'un à deux kilomètres par localité. Organisés en « sociétés coopératives anti-malariennes », ils font eux-mêmes des travaux de drainage sanitaire ou se cotisent pour en payer les frais ainsi que la subvention d'un médecin. Dans un labeur de ce genre, comme dans les amendes que les habitants s'imposent pour avoir troublé la paix du village, ils ne recherchent ni profit individuel, ni salaire, mais uniquement le bien commun.

Si l'on peut établir un ordre, les progrès de la santé corporelle doivent suivre ceux de la santé spirituelle : ici, l'œuvre accomplie par le dispensaire est inappréciable ; on y a soigné, grâce au dévouement d'une infirmière américaine, plus de 6.000 malades pendant les dix-huit premiers mois seuls, et on a propagé des notions d'hygiène et de puériculture. En outre, la sollicitude et la tendresse se développent, lorsque les femmes et les mères des villages acquièrent un peu d'adresse dans le soin des malades.

Outre ces résultats, on devinera le gain obtenu en ce qui concerne l'« efficience économique » due au progrès de la santé. Quand les mères, les ménagères ou le soutien de famille que la maladie réduisait à l'inaction, sont guéris, la faim et la ruine se trouvent évitées. Leur pauvreté, à la fois cause et effet du mal, empêche les villageois eux-mêmes de payer intégralement les frais et, par conséquent, l'Institut doit pendant longtemps payer charitablement les traitements médicaux pour la majeure partie. On peut imaginer, mais, en réalité, il faudrait voir de ses propres yeux, à quel point la confiance gagnée par la guérison provoque une amitié durable.

Pour aider « les villageois et les cultivateurs à résoudre leurs difficultés les plus pressantes » il faut que nous résolvions nous-mêmes ces problèmes, d'abord en dirigeant efficacement et bien nos entreprises, ensuite en nous créant à nous-mêmes une vie communautaire. Qu'il soit permis à un hôte venu de loin d'ajouter qu'il a trouvé à Sri-niketan un accueil chaleureux et un groupe uni par un idéal, un effort, un labeur communs. Dans la

ferme, un plan de travail nouveau pour la saison et l'année est en voie d'exécution. Pour un Européen, il est étonnant, non pas tant de constater dans la masse des cultivateurs un manque d'habileté technique, que de découvrir qu'ils n'ont dans le voisinage aucun exemple de bonne culture moderne à suivre. En fait, il faut créer sur place des méthodes modernes, faire l'essai et la preuve du succès pour le district même. C'était là affaire d'expérience, le genre de tentative que l'agriculteur, bien qu'il ait un si urgent besoin des résultats, n'a pas personnellement les moyens de risquer, simplement parce qu'il a tout juste de quoi vivre. L'épreuve a parfaitement abouti, car le rapport pour 1925 a pu constater que la ferme de douze hectares, exploitée avec les ressources locales de la main d'œuvre et de l'outillage, avait quadruplé de valeur.

Des expériences d'élevage sont en voie de continuation, ayant débuté par des essais à la petite laiterie de Santi-niketan. Les vaches de la race locale ne donnaient qu'un à deux litres de lait, leur progéniture avec de bons taureaux peut en produire douze et davantage. Le directeur effectif de l'exploitation, le regretté Santose Mazumdar, sut utiliser ses quinze ans d'expérience du district ; de loin à la ronde, les villageois amènent leurs vaches aux taureaux de l'Institut, dont l'un a été prêté par la ferme du gouvernement. De plus, les paysans se sont aperçu qu'ils avaient les moyens de nourrir plus généreusement les vaches devenues meilleures laitières, en sorte que l'amélioration du bétail et celle des récoltes ont réagi l'une sur l'autre. Bien que des races différentes et supérieures aient été introduites, on constate que des résultats plus sûrs seront obtenus à la fin par l'amélioration du bétail de la région. En outre, les animaux de cette espèce semblent devoir être plus utiles aux cultivateurs du voisinage.

En ce qui concerne les volailles, on s'occupe de croiser avec de bonnes races celle de la localité et de recourir à l'incubation pour l'élevage, afin de venir en aide aux Musulmans, aux Santals et aux Hindous de basse caste. (Un cultivateur de caste plus haute pourrait élever des canards, mais ne se permettrait pas des poules).

Il est une règle à laquelle on se conforme toujours : ne jamais donner de conseils, sans avoir fait sur place l'expérience qui les justifie. Bien qu'il existe maintenant une ferme d'essai du gouvernement pour le district, les conditions varient d'une manière frappante dans un petit rayon. Par des moyens analogues à ceux que nous venons de décrire, on est en train de résoudre constamment à la ferme d'essai les « problèmes des champs ».

Comme ces derniers, les « problèmes du village » ont été exposés aux jeunes étudiants. Les méthodes d'enquête régionale et villageoise ont été appliquées. Les connaissances indispensables en ce cas ne peuvent s'acquérir que par de patientes recherches, par des observations prises dans les villages, à la campagne et synthétisées ensuite. Nous croyons, en outre, que les résultats, si on en fait l'objet d'une publication, seront d'une utilité véritable à des travailleurs du même genre et à ceux qui doivent s'efforcer de créer une méthode d'action. L'étude citée plus haut vient d'être soumise à la Commission royale d'agriculture. Des *Surveys* économiques, comme celui du D^r Mann, *La terre et la main d'œuvre dans un village du Deccan*, bien qu'en nombre beaucoup trop réduit, sont inappréciables. Cependant, ces travaux même soulignent la nécessité d'autres *surveys* sociologiques et interprétatifs ; à l'examen de la terre et de la main d'œuvre s'ajouterait l'étude de la vie de la communauté. Pareil effort exige de l'intuition, de la sympathie, un labeur patient ; c'est une tâche qui n'a presque jamais été entreprise. Elle formerait le complément des études du *Visva-Bharati*, de caractère plus historique et plus livresque, et elle aurait une importance fondamentale pour les recherches relatives à la valeur et aux bases de la civilisation hindoue.

La petite école de Sri-niketan a attiré les enfants les plus jeunes des membres du personnel et quelques fillettes de Surul, au nombre d'une vingtaine, ou davantage. On y apprend la lecture, l'écriture, le calcul, l'anglais élémentaire et la couture aussi ; dans les villages, l'enseignement de simples travaux d'aiguille a déjà été d'un grand secours à bien des femmes. Comme il est interdit à celles de haute caste de travailler au dehors, bien des pauvres veuves sont condamnées, selon l'ex-

pression d'un Hindou, « à mourir de faim derrière leur porte close ». Ces « dames » de haute caste ont souvent, d'ailleurs, de l'adresse avec une tradition décorative, l'encouragement de ces dons écarte à la fois la misère et la mélancolie.

Après l'agriculture, ce sont les métiers rustiques qui ont le plus urgent besoin de rénovation. La science, de nos jours, sert les artisans comme elle servait autrefois le seul capitaliste, même sans outillage ils peuvent de nouveau faire marcher leurs métiers, utiliser les fosses de leurs tanneries et rallumer leurs forges. Des castes entières qui s'occupent vaguement de la culture pourraient se remettre à leur propre travail.

Ainsi sur sept cents Muchis (corroyeurs par caste) à qui l'Institut a demandé récemment s'ils voulaient reprendre leur travail traditionnel après l'enseignement, deux cents, voyant le succès des quelques-uns sortis de Sri-niketan, ont répondu oui. Et, à mesure que s'accroîtrait leur habileté, leur valeur et leur rang social se relèveraient aussi. Et ce ne serait pas tout encore, les cultiyateurs y gagneraient. Car ils pourraient diminuer le nombre des achats et des ventes en dehors du village (avec tous les frais de transport et les pertes causées par les intermédiaires que cette méthode implique), puisque les artisans se serviraient du coton, de la laine, des peaux et des matières brutes fournies par leurs clients et que ceux-ci les paieraient surtout en nature avec leur grain, comme dans les villages d'autrefois.

Pour commencer cette rénovation des métiers, un petit cadre d'artisans travaille à Sri-niketan. Et malgré que le côté purement artistique se soit développé à Santi-niketan même, comme nous le verrons, on n'oublie point l'art. Il y a, par exemple, deux tisserands, un fabricant de tapis grossiers et un fabricant de tabourets en vannerie. Il y a un technicien qui a enseigné l'art du tissage aux étudiants réguliers et qui forme des élèves, jeunes garçons et hommes venant de villages du district de plus en plus éloignés. Il s'efforce d'organiser les tisserands du voisinage, de les amener à améliorer leurs métiers et s'unir pour acheter et vendre en commun ; autant que possible, il cherche à établir par son propre travail un certain idéal d'art et d'habileté. Quand les ressources le permettront, on doit créer une caisse

commune pour l'achat du fil. Le corroyage fut entrepris pour occuper les Muchis de la région, auxquels les peaux reçues par droit coutumier ne servent guère, puisqu'ils les vendent pour presque rien. On a accordé à un élève capable une bourse de six mois pour achever l'année d'études nécessaire, à condition qu'il consacrat au moins deux ans à mettre la tannerie en train ici. Il a loyalement tenu ses engagements et a formé à son tour plusieurs Muchis qui travaillent avec succès. Si on se rappelle l'impureté de ce travail, on jugera du courage qu'il fallut à ce jeune homme de haute castè pour l'entreprendre.

Une des conséquences les plus intéressantes et assez imprévue du développement de Sri-niketan est la façon nouvelle dont les villageois adoptent son expérience et ses buts. Les étudiants, en rassemblant les gamins du village pour leur enseigner le « scoutisme » et le jardinage influencent donc leurs aînés, d'esprit plus conservateur, non par le précepte, mais par l'exemple. En d'autres termes, les jeunes en transmettant aux jeunes des connaissances nouvelles et un nouvel idéal les transmettent aussi à l'âge mûr. Ainsi, alors que, en dépit des dangers continuels et des désastres de la saison chaude, on n'était pas parvenu à amener les villageois à se grouper pour combattre les incendies, ils suivirent l'exemple des petits éclaireurs exercés par un étudiant. Dans les lotissements cultivés par les troupes d'éclaireurs de cinq à six villages, sous la direction d'étudiants, qui ont achevé maintenant leurs premières années de préparation et sont compétents eux-mêmes, on a introduit trois légumes inconnus dans le district, qui fournissent la protéine et les vitamines, dont l'absence est cause chez le paysan hindou du manque de vigueur et de santé.

En outre, les classes du soir ont gagné en efficacité par la coopération des maîtres d'écoles, depuis que leur enseignement est en rapport étroit avec la vie, avec le désir de travailler pour le bien des foyers de leurs élèves et de servir « le prochain comme soi-même ». Dans les villages, les troupes d'éclaireurs aident à drainer les mares où pullulent les moustiques, à nettoyer les réservoirs d'eau potable, à distribuer la quinine et à accomplir d'autres missions utiles. Et les *Scouts*, en s'associant pour le ser-

vice de tous, pratiquent déjà « l'aide mutuelle et l'effort commun », ces sources vitales de « l'esprit de solidarité et du devoir public ».

Bien que, pour rendre au pays ses moyens d'existence, le premier pas à faire doive être d'aider le paysan à produire en abondance la nourriture qui convient à sa famille et à lui-même, l'argent lui est nécessaire aussi, pour ses redevances et ses dépenses supplémentaires ; à cet égard, le magasin coopératif vient déjà à son secours. Tous peuvent s'y adresser, depuis les membres du personnel ayant un crédit mensuel jusqu'aux gens les plus pauvres, dont il faut équitablement répartir les quelques liards entre de petits achats de sel, de piments, d'huile et de sucre. Après l'apprentissage d'un pareil début, lorsque des fonds seront disponibles, il faudra organiser des banques de crédit coopératif, basées sur cette confiance mutuelle qui a été si douloureusement ébranlée, mais qui reprend vie depuis que Sri-niketan a commencé son œuvre.

Il faut nous contenter de quelques exemples pour montrer comment l'esprit de joyeux service et de sacrifice s'est développé parmi le personnel et les étudiants, sous le stimulant « d'une active camaraderie avec leurs voisins des villages, harcelés par les revers. »

Un des étudiants de Sri-niketan écrit ce qui suit au sujet de ses premiers efforts de chef-éclaireur dans un village :

« ...Je fus chargé d'organiser une troupe de jeunes garçons à Madpur, village mahométan. Je crus qu'il serait aisé de le faire. Mais je compris vite que les campagnards n'ont aucune envie d'écouter les *Bhadralokh*, (gens des classes supérieures). Au début de ma visite, le bruit se répandit que j'étais venu enrôler les jeunes gens du village pour l'armée de Mésopotamie ! » Maintenant, cette troupe d'éclaireurs fonctionne depuis quatre ans et son exemple s'est déjà propagé dans une vingtaine de villages, jusqu'à Santi-niketan et à d'autres écoles. Quand je demandai à l'étudiant qui raconte ainsi son expérience s'il blâmait les villageois de ne pas s'être fiés à lui d'abord, il répondit : — « Non ! Bien qu'ils nous appellent des gens des classes « supérieures », ils ont eu de bonnes raisons de ne pas avoir confiance en nous. »

Autre trait : les étudiants, pendant leur première année à Sri-niketan, devaient prendre part aux travaux des champs et on devait leur payer un *anna* l'heure. Ils se plaignirent que la chose était injuste et équivalait à les exploiter, puisque même les Santals « ignorants » gagnaient presque autant. On les engagea donc à deux *annas* l'heure et on les mit à travailler avec les Santals. Deux jours après, ce fut leur tour de revenir spontanément trouver le directeur des travaux pour leur dire : — « Cela ne peut pas marcher ainsi, nous voyons qu'il est vrai que nous sommes incapables de faire le travail aussi bien et aussi vite que les Santals ; il faut nous payer moins qu'eux, sans quoi notre salaire sera une aumône et non de l'argent bien gagné. » Rien n'est plus sain, physiquement, cela va sans dire, mais mentalement et moralement aussi, que de s'être ^à yu battre à plates coutures par de bons travailleurs manuels.

Un dernier exemple (je cite une lettre écrite en avril 1923) : « 10 avril 1923 ; incendie à Sibpur (près de Sri-niketan). Hier soir, nous avons remarqué un incendie à l'horizon. Les jeunes étudiants, la lanterne d'une main, le seau de l'autre, ont couru à toutes jambes dans la direction du brasier, sautant les fossés dans l'obscurité, traversant les champs de riz, avec la fournaise devant nous qui devenait plus vive, jusqu'à ce que nous ayons atteint le village. Là, comme toujours, aucune organisation ; quelques hommes qui allaient et venaient, avec une jarre ou une cruche, répandant un peu d'eau ça et là, le reste en train de les regarder. Très rapidement, nos étudiants, une demi-douzaine en tout, avec le concours de nos braves villageois venus de Lohagarh, ont formé la chaîne. Tous se sont mis bientôt à aider et les seaux et les jarres ont circulé sans interruption, d'un réservoir au foyer d'incendie, jusqu'à ce qu'il fût éteint. La gorge sèche et le ventre vide, nous sommes rentrés chez nous, à deux heures du matin. Mais on avait réussi à sauver une quantité importante de grain et plusieurs chaumières ». Les mêmes incidents se sont reproduits plusieurs fois cet été dans d'autres villages, et ont montré ce que la bonne volonté disciplinée était capable de faire.

Les étudiants, en apprenant à de petits éclaireurs, avaient donné l'exemple aux pères et aux frères aînés.

Nous pouvons demander ensuite, en dehors du service qu'ils donnent à Sri-niketan, quelle voie s'ouvre dans la vie aux jeunes gens qui ont bénéficié d'une rééducation semblable. En premier lieu, la carrière de fermier. Ce fait justifierait à lui seul l'Institut. Une bonne ferme a de l'importance aux Indes, non seulement en elle-même, mais encore plus par l'exemple qu'elle donne au district. La puissance du bien, toutefois, est plus grande chez les hommes formés aux initiatives sociales, comme c'est le cas ici, et nous savons qu'en agriculture, l'exemple gagnera en force par une direction active et désintéressée. Un ou deux jeunes gens, qui se sont trouvés en rapports avec Sri-niketan, cherchent déjà des fermes, tandis que d'autres se préparent à prendre la direction des domaines de leur père. Ils seront capables de s'acquitter de leur tâche avec une compétence à laquelle le grand but humain qui est à la base de l'Institut donnera une portée sociale. Il est d'autres étudiants qui visent directement à organiser les hommes : ils pourront trouver des carrières qui commencent déjà à se dessiner, en qualité de promoteurs d'activités sociales, telles que le scoutisme, et passer de là à une direction plus complète du travail et de la coopération. Tout individu habile à l'ouvrage et disposé à travailler n'a pas non plus à craindre de ne pas gagner sa vie. Le manque de concurrence même facilite en un sens les choses. Des patrons, des propriétaires du sol, éclairés et soucieux du bien public, cherchent dès maintenant des organisateurs et des directeurs désintéressés, capables et humains ; ils les cherchent parfois en vain. En outre, comme les travailleurs libres s'unissent, ainsi que les paysans ou les artisans des villes d'autrefois, ils en viendront, peut-être, à rechercher et à choisir pour les guider des hommes ayant ces aptitudes et cette préparation.

D'autres encore peuvent revenir aux études, à l'université ou à une profession libérale qu'ils semblaient avoir délaissées. Et ces derniers s'apercevront peut-être que le temps qu'ils ont passé aux champs ou au village n'était pas simplement un retard de deux ans, apporté à leur développement intellectuel

et à leur carrière. Ils y verront une rééducation rendue essentielle par l'expérience vitale et sociale. Ils comprendront mieux leur pays et eux-mêmes ; ils y auront puisé la vigueur qui leur épargnera la décevante brièveté de la vie des intellectuels de l'Inde. C'est ainsi qu'ils trouveront à la fois « la sagesse et la longueur des jours ».

On recherche de même pour l'enseignement des hommes combinant quelque chose de la culture des classes lettrées avec la vigueur du peuple et avec une franche camaraderie. De tels hommes sont trop rares dans notre société spécialisée à l'excès, dans ses formes anciennes aussi bien que modernes de « castes » ou de « classes ». On a besoin d'eux et ils seraient bien accueillis dans les collèges et les écoles par des collègues que des années perdues dans des « boîtes à concours » ont privés d'un labeur constructif. Un maître expérimenté de Sanṭi-niketan a dit : « Nous n'avons pas pu profiter du plaisir de voir le monde et de la force qu'on en retire, ni du privilège d'aider à construire l'Inde. Il est trop tard pour que nous apprenions, mais nous voulons que nos jeunes gens aient l'occasion qui nous a toujours manqué ; nous avons besoin de maîtres plus jeunes, qui puissent la leur donner, en leur enseignant le jardinage, la menuiserie, les sciences naturelles, le scoutisme ; et nous désirons qu'on leur révèle, non pas moins qu'à nous, mais d'avantage, la poésie, la musique, les arts et la vraie méditation, en un mot, les moyens de tirer de la vie tout ce qu'elle a de meilleur. » Une activité féconde ne saurait manquer aux hommes énergiques et compétents, ni aux femmes capables qui aspirent à se dévouer.

On peut demander, en dernier lieu, jusqu'à quel point l'Institut fournit à ses propres besoins. Tout d'abord, M. Elmhirst espérait qu'il se suffirait. Plus tard, il se convainquit que cette indépendance n'était pas tout à fait compatible avec la préparation technique, ni avec le développement. Il a fallu capitaliser. Le dispensaire demandera des subventions pendant longtemps encore. L'achat des terres a absorbé des fonds importants. En augmentant le nombre des vaches, l'œuvre s'est considérablement étendue, en même temps que la production plus abondante du lait devenait pour les enfants de Sanṭi-niketan un bien-

fait inestimable. L'entreprise était surtout expérimentale : elle devait, par conséquent, courir des risques d'échec au début, avec les pertes que ceux-ci entraînent, car, établie au cœur d'un district en voie de décadence, elle voyait la misère, la maladie, la mortalité aggraver les difficultés des problèmes. De là, les efforts de M. Elmhirst pour créer des ressources permanentes au moyen des dons généreux dus en grande partie à sa femme et à lui-même. Dans d'autres parties du Bengale, où le paysan se tire encore d'affaire, la tâche est moins ardue et le courageux exemple de Sri-niketan devrait porter ailleurs des fruits.

Il est possible qu'une génération passe avant que ce centre d'activité et d'autres *ashrams* analogues arrivent à des réalisations. Le pas à franchir est grand, de la caste avec sa longue hérédité et ses spécialisations traditionnelles à un régime où l'intelligence saura s'employer au maniement des outils et à la solution d'une série nouvelle de problèmes pratiques et humains. Et la forme d'éducation occidentale donnée et reçue pendant un siècle a rendu les castes supérieures du Bengale moins propres à faire face aux réalités de la vie rurale. Bien que l'Inde ne puisse renoncer à la force essentielle de la caste, en ce qu'elle a de meilleur — à la puissance dynamique de la tradition, de la fonction et de l'hérédité —, la jeunesse du pays a tout bénéfice à se soumettre à des années d'apprentissage et de discipline.

Action réciproque du travail pratique et des études de « Visva-Bharati » (1).

Sans l'école-mère de Santi-niketan, « Sri-niketan » n'eût jamais existé et leur voisinage est sa première force, surtout à cause de l'inspiration de son fondateur. L'entraide entre toutes les autres branches de Santi-niketan et celle-ci est constante. Et Sri-niketan paie déjà sa dette, en intéressant les enfants de l'école à sa vie pratique, jardinage, menuiserie, scoutisme, et

(1) *Visva-Bharati*, littéralement les connaissances universelles, titre de l'effort universitaire de Tagore.

en contribuant à former un lien entre les villageois et les artistes, les musiciens, les intellectuels du centre de culture.

En fréquentant les villages, où ils nouent de véritables amitiés avec des Brahmanes et des *Maulvis* de la vieille école, les membres de l'Université en obtiennent la communication de vieux manuscrits en sanscrit ou en bengali, parfois des traductions du persan. En outre, ces manuscrits se trouvent associés à quelques-unes au moins des traditions encore existantes ; le texte écrit est ainsi rattaché au précepte oral, le travail du linguiste à celui du folkloriste, l'indianiste à l'anthropologiste, les recherches du savant à la vie du village. Celle-ci, en elle-même, offre des possibilités que peu d'autres universités hindoues présentent et qui compensent en quelque mesure son isolement et l'absence des avantages des grandes villes.

La préparation aux études scientifiques est en train de débiter par des travaux pratiques. La ferme de Sri-niketan réclame tout l'apport que peuvent fournir l'étude du sol, la météorologie, l'écologie végétale, l'étude de la phylogénie animale et végétale. Pour ces recherches expérimentales, elle a dans le fils du poète, Rathindranath Tagore, un collaborateur compétent. Non seulement le personnel du dispensaire a besoin d'une meilleure préparation à l'œuvre quotidienne que celle qu'il reçoit habituellement, mais, ses modestes ressources ne pouvant suffire à toute une région, la fondation doit propager des mesures sanitaires et s'efforcer de prévenir plutôt que de guérir. Il faut de continuelles enquêtes économiques et sociales pour remédier à l'ignorance générale de la condition du peuple, des causes de sa pauvreté et de sa décadence sociale. Les rapports de tous ces problèmes entre eux exigeront une coordination des connaissances, une synthèse qui guidera et contrôlera l'action. Sans le secours de cette contre-partie pratique, la philosophie peut devenir trop abstraite, trop éloignée de la vie.

Santi-niketan n'est pas seulement un foyer d'érudition, il possède ses petites écoles de musique et de peinture. Quel est l'effet de ces dernières ? D'abord, elles font tout ce qu'elles peuvent pour entretenir les arts manuels, partout où l'on trouve de vieilles gens qui connaissent les procédés anciens, les maté-

riaux employés autrefois, les vieux modèles, les méthodes de fabrication. Par exemple, on a employé deux ouvriers en laque — le premier exécutant des travaux grossiers, sans doute, mais d'un beau coloris et d'un dessin fort décoratif. Cette production atteint une beauté et une délicatesse remarquables, surtout avec l'aide de Nanda Lal Bose, qui est un maître de la décoration traditionnelle, et qui ajoute l'invention et l'audace de l'artiste à l'habileté de l'artisan. Un sculpteur sur bois a aussi exécuté des œuvres charmantes. Mme Rathindranath Tagore, belle-fille du poète, et, pendant son séjour, une autre artiste, Mme A. Karpelès, s'étaient chargées d'initier aux arts manuels ; grâce à leur aide, les petits écoliers apprennent ces vieilles méthodes, tout en donnant libre cours à leur imagination. Une vieille femme d'un village voisin leur enseignait les *alpunas* — ces dessins exquis, que l'on trace d'un doigt plongé dans de l'eau de riz ou d'une pincée de poudre rouge et dont chacun se rapporte à une fête familiale. Des modèles découverts dans les antiques cavernes bouddhistes d'Ajunta ou de Sanchi, dans les vieilles cités d'Agra ou de Delhi, sont utilisés par les femmes bengalis avec un sens admirable des proportions et une grande fidélité à leurs formes les plus parfaites. On a eu aussi recours à un ou deux des joailliers traditionnels de Surul (le village des *zamindars*) et leur travail a justifié les espérances. La reliure en est à ses débuts et n'est pas encore utile aux villageois ; elle peut le devenir par la suite. Pendant quelque temps, un tisseur de soie a enseigné à Santi-niketan et à Surul ; c'était un jeune ouvrier plein de zèle qui, dès l'enfance, avait vu sa mère et d'autres parentes tisser la soie, comme on le fait encore chez lui en Assam ; il possédait aussi le sentiment que ce métier est un art du foyer, avant d'acquérir à l'excellente école du gouvernement de l'Assam, à Gauhati, la maîtrise technique.

Quelques gens gardent encore le souvenir des arts de la teinture et de l'impression sur étoffes et ça et là, dans le district, on trouve des hommes qui ont des collections des anciens blocs en bois, jadis employés communément. Pour apprendre cet art avec les perfectionnements modernes, un des étudiants de Sriniketan a passé six mois à Madras dans une école de teinturiers,

où l'on combine admirablement la science la plus récente avec le respect des traditions et de l'esprit national. Tous ces métiers tendent à inspirer aux jeunes artistes de l'estime pour le bon travail autre que la peinture et les engagent à entreprendre la décoration des objets utiles pour embellir la vie quotidienne. Les enfants, garçons et filles, profitent aussi de cet exemple. Les artisans, de leur côté, ont reçu de l'artiste le don de créer la vie, l'idéal élevé dans le domaine du dessin, de la forme et de la couleur, la liberté qui lui donne l'audace de tenter des réalisations nouvelles.

Toutefois, une influence plus subtile me paraît se faire sentir. L'artiste moderne, à moins d'être un rare et solitaire génie, consumé par l'ardeur de sa vision, devient trop rapidement partout un dilettante, peignant pour exposer ou vendre tout ce qui séduit sa fantaisie ou celle de l'acheteur. Le manque se fait sentir de cette source d'art, qui jaillit d'un idéalisme en communion étroite avec la vie des champs, non seulement dans sa décadence pathétique, mais dans son joyeux renouveau. Les scènes de cette vie qu'épargne la laideur de la civilisation moderne demeurent naturellement des sujets favorisés ; et au Bengale, où la mélancolie des choses qui meurent les rendent d'autant plus précieuses, il se rattache à la représentation de toute action quotidienne — le geste d'une femme qui tire de l'eau au puits ou qui rassemble sa modeste vaisselle — le charme d'un sentiment et d'un sens symboliques. Les peintures que l'on voit montrent toutes une intuition raffinée et une grande délicatesse d'exécution. Celles des frères Tagore, de Nanda Lal Bose et de quelques autres révèlent des sentiments vraiment profonds et une envolée de l'imagination par quoi ces tableaux, qu'ils évoquent les dieux, les récits épiques, le paysage où l'existence journalière, n'expriment pas seulement la nostalgie des souvenirs fugitifs, mais sont animés des formes de la vie. Cependant, de tels créateurs sont rares et regrettent vivement eux-mêmes le manque de virilité et de sincérité évident dans la plupart des reproductions en couleur que publient les revues hindoues. Pour ce mal, il ne saurait y avoir de panacée — à chacun de découvrir l'expression qui constituera le caractère de son art

et en transformera le sujet. Si, toutefois, on pouvait risquer une suggestion, ce serait sous la forme suivante :

Les plus grandes époques artistiques ont été celles où l'homme de génie a pu se développer sans entraves ; où, non seulement, il a été personnellement libre de dire ce qu'il voulait, mais où, aux grands siècles de l'histoire, ses contemporains émus par l'ardeur intérieure d'une émotion nouvelle se sont écriés : « Où est-il, celui qui saura allumer pour nous un flambeau et porter haut la lumière dont nous voyons le reflet ? » Alors, les temps sont mûrs pour les artistes et ils se manifestent — bâtisseurs de temples, sculpteurs, peintres, dramaturges, chantres du passé, maîtres anonymes, avec les disciples auxquels ils ont communiqué leur flamme et qui contribuent avec eux à répandre un rayonnement plus vif. Ils ne se contentaient pas d'un élan d'enthousiasme lyrique, de la représentation de figures isolées, ni de sentiments profonds éprouvés dans la solitude, bien que ces ferveurs n'aient jamais eu tant de force qu'aux instants de grandes aspirations sociales. Ils composaient des chœurs, ils écrivaient des drames et des rhapsodies dramatiques, ils dessinaient et sculptaient les hommes et les femmes de leur entourage partout où ils les voyaient unis dans un mouvement commun, un même labeur, un rythme unique. On découvre rarement quelque chose de semblable dans l'activité individualisée et sans joie de notre époque, à la ville ou à la campagne. Les danses ravissantes des Santals sont un commencement primitif d'expression artistique du rythme qu'ils introduisent dans leur travail toutes les fois qu'ils le peuvent. La monotone mélodie que chantonnet les *coolies* fatigués, en dressant lentement un bloc de pierre, est un dernier écho, s'éteignant peu à peu, du chant qui disait la gloire du labeur commun. C'est là l'impulsion qui entraînait chaque cité dravidienne, chaque village du Birbhum à pousser le long des rues, aux jours de la grande fête, le char sacré de Jaggernath. Comment l'artiste peut-il transmuter en vision la réalité, si l'indispensable élan n'existe pas ? Comment ses semblables pourraient-ils s'attendre à ce qu'il y parvienne ? Comment, ignorant les enthousiasmes du citoyen et du croyant, lui donner l'occasion de traduire sa vision si elle

lui apparaissait, les pierres pour bâtir, les murs à décorer, les figurants des grands cortèges?

J'ai assisté deux fois, près de Santi-niketan, à des scènes qui suggéraient le sujet d'une frise épique. L'une était une partie entre deux troupes d'éclaireurs villageois jouant à la corde. Les équipes, au lieu de s'aligner en bon ordre comme dans le jeu ordinaire, commencèrent par se ruer gaiement sur la corde, puis tirèrent de toutes leurs forces. Ces concurrents, irrégulièrement campés le long du cable, tirant vigoureusement en sens inverse évoquaient la ligne brisée et le rythme saccadé de la grande frise d'Halicarnasse, le combat des Grecs et des Amazones.

L'autre scène se passa près de Surul, à Lohagarh, où nous avions trouvé les éclaireurs du village en train de travailler pour le service de tous à débarrasser un réservoir des herbes qui rendaient l'eau malsaine. Ces garçons, dans l'eau jusqu'à la ceinture, occupés à couper les herbes et à les traîner jusqu'à la rive, chantaient joyeusement le refrain d'une des chansons de travailleurs composées par Tagore en y ajoutant des variations décrivant leur propre labeur. Ce beau spectacle aurait réjoui quiconque en aurait été témoin. L'attitude des plus grands, courbés pour faucher sous l'eau, leurs corps bronzés et ruisselants qui luisaient, l'effort prolongé des petits qui traînaient vers le bord les tiges éparses, la diversité du mouvement lorsqu'ils revenaient en pataugeant chercher un nouveau fardeau — tout cela formait un ensemble rythmique original et proposait à l'art un motif nouveau. Nanda Lal Bose, qui regardait avec moi cette scène, fut enchanté de la beauté pure de ce mouvement balancé — vision trop rare, parce que l'esprit qui l'animait est trop rare aussi, depuis que le travail des champs est devenu la routine monotone du labeur solitaire ; mais, dans le cœur de l'adolescence, cet esprit est tout prêt à renaître.

Ce n'était pas par simple crédulité que le peuple d'autrefois appelait ses chanteurs des saints ou que les artistes eux-mêmes croyaient devoir leur inspiration à la faveur directe de Dieu ; c'est que les uns et les autres avaient foi en la présence du divin dans la vie humaine, qu'ils voyaient partout fécondée autour

d'eux par l'entraide active et par la communauté des travaux aux champs et au foyer. Eux-mêmes s'associaient à cette existence universelle de collaboration et d'entreprise partagée et à la consécration de l'effort à l'idéal. Aujourd'hui, l'esprit de « rénovation rurale » sous sa forme la plus haute tel qu'il se fait sentir, je crois, à Santi-niketan et en bien d'autres endroits, contient le germe de celui qui féconda les communautés anciennes, aux grandes époques de foi, de science ou d'art, et qui enflamma leurs hommes de génie du désir de donner à leur idéal une forme par la pierre ou la fresque, par la poésie, par le chant ou par tous ces moyens d'expression réunis. Quelque voie qu'ils soient appelés à suivre dans la vie, les anciens étudiants de Santi-niketan, ses maîtres, ses artistes, ses hommes de science feront œuvre meilleure, rempliront mieux leur rôle de citoyens pour avoir eu l'occasion d'assister en le partageant au travail de reconstruction et de renaissance ; ils chercheront à leur tour à faire naître ailleurs des possibilités semblables. Ce fut là un des buts que se proposèrent, en créant l'entreprise pratique, les initiateurs de l'institution-mère de Santi-niketan : ce but est désormais en voie d'être atteint. Et c'est, à mes yeux, l'une des réactions les plus vitales de Sri-niketan sur l'ensemble des études et de la pensée de Visva-bharati.

Santi-niketan et son plan futur. — On m'a chargé, en l'absence de mon père, d'établir un plan de Santi-niketan même — de son groupe de bâtiments parmi les manguiers sur la lande. Etant donné le développement assez lent qu'on peut prévoir et qui, sans doute, est le plus souhaitable pour un endroit si éloigné des villes, de leurs bibliothèques nécessaires aux recherches d'érudition, de leurs travaux d'architecture indispensables aux ambitions des décorateurs et des artisans, ce plan ne devait pas atteindre des proportions trop vastes.

En face de la maison primitivement bâtie pour les hôtes de passage, on en élèverait une autre pour les travailleurs intellectuels qui font un séjour prolongé. Non loin d'elle, près du banc du maharshi sous le *chattim* et les autres vieux arbres majestueux qui l'environnent, semble s'offrir un emplacement favo-

nable pour construire trois salles, destinées aux études philosophiques, où les livres seraient en sécurité par tous les temps ; leurs vérandas s'ouvriraient au midi, elles seraient entourées d'ombrages. Un chemin sous les manguiers mènerait aux bibliothèques ; les sentiers, sous l'arcade des branches, convergeraient vers les arceaux qui relient les diverses parties du groupe des bibliothèques.

La *Kala-bhawan*, ou école des beaux-arts avec ses ateliers, pourrait compléter le dessin quadrangulaire du groupe de constructions suivant : bibliothèque, salles et dortoirs destinés aux étudiants et aux écoliers ; selon le plan des artistes eux-mêmes il ne comporterait qu'un seul étage ; il serait donc assez peu élevé pour ne pas sembler prétentieux ; se trouvant en contrebas il ne masquerait pas la vue du soleil couchant et du vaste horizon à ceux qui les contemplent de l'intérieur du quadrangle. Plus loin, dans des directions diverses, les bâtiments pourraient se développer ; dans l'ensemble, ils encadreraient un espace libre et seraient réunis tout au plus par de simples *piazas*, permettant aux brises fraîches de passer. Enfin, à l'extrémité du groupe et à l'opposé du siège où médita le *maharshi*, symbole du mystique, au regard tourné vers le dedans, on érigerait le symbole et l'instrument du regard tourné vers le dehors, une « tour de vision ». De son sommet, l'artiste jouirait de la splendeur de l'aurore et du couchant sur toute l'étendue du plus vaste horizon. Ce paysage serait attentivement observé par le géographe, dont la claire vision synthétique de l'univers extérieur complète la vision de l'âme secrète révélée au mystique. On y rassemblerait les simples instruments qui permettent de concentrer la vision scientifique, le télescope, les globes céleste et terrestre de l'astronome et du géographe. Puis, en descendant, on y grouperait les éléments d'un musée des sciences naturelles et des études régionales : chaque étage représenterait les éléments du milieu naturel et du domaine culturel. Ce seraient d'abord, les environs de la région jusqu'à l'horizon, ensuite les étendues plus vastes au delà, circonscriptions de plus en plus vastes (1).

(1) Telle est l'*Outlook Tower* d'Edimbourg, fondée en 1885 par mon père, le professeur Patrick Geddes, qui offre au géographe et à l'historien

Ainsi, l'Inde qui a longtemps cherché à se connaître de l'intérieur, presque dans la solitude, et qui s'efforce aujourd'hui de se connaître par le long passé de sa culture, pourrait ajouter à cette étude de la vie de son peuple, celle de la contrée et des conditions essentielles de sa civilisation.

La RENOVATION RURALE dans l'ENSEMBLE DU BENGAL

Après avoir retracé l'histoire de Sri-niketan d'une façon assez détaillée, il nous reste encore à parler brièvement d'organisations plus vastes dans toute la province. Depuis que se sont éteints la résistance passive allumée par Gandhi et le nationalisme extrémiste de C. R. Das, la brèche qui séparait le gouvernement et tous les corps en harmonie avec lui de ceux qui se tenaient complètement à l'écart s'est comblée avec une rapidité croissante. Une rupture pareille aboutissait inévitablement à une perturbation complète des services pratiques. Cependant, elle a eu une utilité véritable, et un haut fonctionnaire européen nous a même exprimé sa conviction qu'une pareille opposition à l'autorité venant d'un peuple soumis depuis des siècles à la domination étrangère était chose excellente. Elle préparait une coopération véritable, d'abord entre les Hindous eux-mêmes, ensuite avec le gouvernement, mais désormais sur un pied d'égalité. Des avances ont été faites des deux côtés et les efforts de reconstruction dans tous les domaines, en dehors des services administratifs, ne sont plus aussi strictement séparés que l'étaient les entreprises nationalistes pendant les périodes de *boycott* (1905-12) et de « non-coopération ». D'autre part, les Hindous qui admettent la coopération avec le gouvernement ne sont plus aussi dépendants de l'État, ni aussi dociles à ses avis que leurs prédécesseurs.

un terrain de rencontre et constitue pour les initiatives de synthèse et de rénovation dans la cité et en plusieurs points du monde, un centre, actif depuis ses débuts et qui va enfin, nous l'espérons, jouer son véritable rôle. On trouvera une brève description de cette tour et de quelques-unes des initiatives qui y sont nées dans l'ouvrage de Mabel Barker, *l'Utilisation du milieu géographique pour l'éducation*, Montpellier (1926) et dans *A First Visit to the Outlook Tower*, Edimbourg (1906).

Le Bengale, pour l'agriculture, l'hygiène publique, l'action en général a surtout besoin d'organisation. Un fonctionnaire hindou, en insistant sur cette nécessité, citait ces paroles de « A. E. », le distingué promoteur irlandais des méthodes coopératives : « Partout où on remarque la prospérité rurale d'un pays quelconque, recherchez ses causes et vous trouverez qu'elle dépend de l'organisation rurale. Partout où on constate la décadence rurale, si on en examine les raisons, on découvrira qu'il existait une population campagnarde sans aucune communauté, aucune organisation, aucune guilde qui favorisât les intérêts communs, en unissant les paysans pour leur défense » (1).

Les municipalités des villes fournissent une organisation, fût-elle imparfaite. Dans les villages il n'en existe aucune. Il y a au Bengale quelque 85.000 « villages », groupés administrativement en 7.000 « unions » environ, comprenant chacune à peu près douze villages. Le gouvernement a enfin essayé de faire revivre l'action sociale et coopérative dans ces localités où, jadis, il a tant fait pour la détruire et dont il a trop longtemps retardé la reconstitution. Il a donné au « Département de l'Autonomie locale » le pouvoir de sanctionner des comités locaux sous les noms de « Conseils de District » et de « Conseils d'Union ». Ils sont recrutés parmi les hommes influents du district ou de l'Union, choisis par l'administrateur ou élus par leurs pairs. Ces conseils se modèlent sur ceux qui existent dans d'autres pays ; ils sont chargés de percevoir certains impôts et d'en dépenser le produit pour entretenir des gardes champêtres ou « veilleurs », pour des mesures d'hygiène, dont l'une des plus importantes est la surveillance des réservoirs et le sondage des puits, afin d'assurer la pureté de l'eau potable et d'arrêter la propagation de la malaria. A ces comités s'ajoute un « tribunal d'union » qui règle les différends locaux par un arbitrage peu coûteux. Malheureusement pour la province, en partie à cause de l'apathie, en partie, sans doute, à cause du caractère trop artificiel de ces conseils, enfin à cause de l'op-

(1) Cité par M. G. S. Dutt au *Legislative Council* du Bengale, 1924, avec les chiffres du paragraphe suivant.

position pendant le mouvement de non-coopération de 1924, il n'avait été possible d'instaurer que 2.000 comités, dont moins de 1300 en état de fonctionner.

Même actuellement, le progrès a été fort lent, comme nous nous en sommes aperçus au Birbhum. Cependant le Birbhum possédant un nombre respectable de gros propriétaires, hommes de loisir, était considéré comme un district relativement avancé, de même que Dacca et un petit nombre d'autres localités.

D'autres formes d'organisation commencent maintenant à prêter leur concours — organisations coopératives comme les Sociétés de Crédit, les Sociétés d'irrigation du Bankura, la Société Centrale de lutte contre la malaria. Par une collaboration active avec ces fondations seulement, il sera possible de remédier à la décadence agricole, à la pauvreté, à la maladie. En agissant ainsi, on guérira les pires de tous les maux : « la dépendance absolue et passive vis-à-vis de l'action gouvernementale, la méfiance réciproque, les dissensions et mille coutumes sociales » qui entravent la marche et aveuglent la clairvoyance du progrès rural.

Tagore, parlant à l'assemblée générale des Sociétés Coopératives contre la malaria, disait : « La pire des maladies nées des souffrances de notre peuple est sa léthargie mentale et physique, son indolence. Il faut qu'il prenne confiance en lui-même. Compter seulement sur la politique, c'est bâtir sur des sables mouvants. Au temps passé, les travaux nécessaires au pays, tels que la construction de réservoirs, le défrichement des jungles étaient exécutés par les gens opulents des villages poussés à accomplir cette œuvre charitable par le désir, non de faire du bien au peuple, mais de s'acquérir des mérites pour cette vie et la suivante. Cet état de choses amena la masse des villageois à renoncer à tout effort collectif pour fournir à leurs propres besoins, et leur dépendance les réduisit à l'incapacité complète. Maintenant que les temps ont changé et qu'on leur dit de résoudre leurs propres difficultés par la coopération, ils se montrent irrités et intolérants. C'est en stimulant les multiples capacités et les activités diverses de la contrée que la population pourra supprimer toute sa misère et ses souffrances. Il faut qu'elle ait

foi en elle-même. Ainsi, elle réveillera l'âme et la puissance du pays tout entier. »

Je me bornerai à parler ici de deux de ces organisations. L'une est le mouvement pour la construction de réservoirs, auquel Mr. G. S. Dutt donna l'impulsion, pendant sa magistrature au Bankura et au Birbhum. Là, les cultivateurs ont prouvé qu'ils sont capables, sous une bonne direction, de se dresser en masse et d'accomplir un travail commun. De plus, à condition de surveiller avec soin les moins honnêtes d'entre eux, les entreprises sont en bon équilibre financier ; lorsque je quittai le Birbhum, plus de 400 *tanks* avaient été creusés de nouveau et réparés dans ce seul district. Et si, comme s'en plaint le rédacteur du *Census* du Bengale (1), « les préjugés de caste empêchent les cultivateurs, fussent-ils dans le besoin, de travailler comme journaliers, même à creuser des réservoirs ou à élever des digues », l'honneur est sauf et le travail se fait, lorsque les agriculteurs, coopérativement organisés, l'exécutent dans leur propre intérêt, avec leurs voisins. Comme le fait avec raison remarquer M. Jules Sion, l'étude des facteurs économiques, nous égare si l'on néglige de considérer les facteurs psychiques. Mais le préjugé de caste, une fois vaincu, peut être utilisé ; transformé en un fier esprit de communauté et en solidarité ; il n'aboutit plus à l'inertie, mais devient une force motrice qui peut porter loin le progrès.

L'autre organisation dont nous avons à parler est la « Société centrale de coopération contre la malaria », qui est en train de fonder en nombre croissant des groupes dans les villages, un par localité. Les membres des branches villageoises s'engagent à participer au drainage, à l'entretien des réservoirs dans leur village, à la distribution de la quinine et à s'efforcer d'obtenir les services d'un médecin. Les groupes voisins de Santi-niketan ont, avec un peu d'aide, accompli d'excellente besogne pour leurs villages. Cette organisation a été fondée et est dirigée par un médecin capable, Gopal Chandra Chatterji ; elle a un per-

(1) Cité par M. Jules Sion, *Annales de Géographie*, juin 1926.

sonnel d'autres docteurs et de jeunes étudiants en médecine pleins de patriotisme qui forment une équipe de secours en temps d'épidémies. Les sociétés des villages comprennent autant d'habitants de toutes castes que possible. Il est donc intéressant de noter. Ainsi ce qui paraît, indépendamment des efforts du gouvernement mais en harmonie avec eux, une des entreprises coopératives donnant le plus de promesses est née de l'initiative des médecins, probablement, il n'existe au Bengale aucune profession aussi étroitement liée, d'une part aux réalités scientifiques, de l'autre à la vie humaine.

Une compréhension aussi vive des problèmes actuels est profondément nécessaire au Bengale, si son peuple, sa culture, sa civilisation morale à la fois ne doivent pas périr étouffés par le déclin de l'agriculture et par la malaria. Certains efforts du gouvernement ont récemment démontré ce besoin et fournissent une direction compétente, ainsi que des ressources considérables, mais restent encore bien inférieurs à ce qu'il faudrait. Les germes d'espoir que nous avons notés sont d'origine singulièrement récente ; si on peut voir en eux la promesse d'un développement continu, il est peut-être encore temps d'arrêter la décadence qui menace la région orientale de la province et de rendre la vie à sa région occidentale. Mais pour sauver son bel héritage, voire sa vie même, le peuple du Bengale doit agir sans délai.

Vu :

Montpellier, le 18 Janvier 1927,

Le Doyen de la Faculté des Lettres,

J. VIANEY.

Vu et permis d'imprimer :

Montpellier, le 18 Janvier 1927,

Le Recteur,

JULES COULET.

BIBLIOGRAPHIE

Périodiques.

Annales de Géographie. (Ann. Géog.).
Calcutta Review. (Cal. Rev.).
Géographie. (La Géog.).
Indian Science Congress, Proceedings of —. (I. S. C.).
Journal of the Asiatic Society of Bengal. (J. A. S. B.).
Journal Asiatique. (J. As.).
Journal of the Royal Anthropological Institute (J. R. A. I.).
Journal of the Royal Asiatic Society. (J. R. A. S.).
Journal of the Society of Arts. (J. S. A.).
Modern Review, Calcutta. (M. R.).
Prabhudda Bharata. (Organe de la Ramakrishna Mission, Calcutta).
Scottish Geographical Magazine. (Scot. Geog. Mag.).
Visva-Bharati Quarterly, Calcutta. (V. B. Q.).
Visva-Bharati Bulletins, Calcutta.
Welfare, Calcutta.

Rapports officiels.

Administration of Bengal, Report on —, 1922-23, Calcutta. 1924.
Agricultural Operations in India, 1923-24, Review of —, Cal. 1925.
Agricultural Statistics of Bengal, 1921-22 and 1924-25, Cal. 1924.
Agriculture in Bengal, by the Director, Report on —, 1922-23, Cal. 1924.
Cane Sugar. Report of Indian — Committee. Cal. 1920.
Crops in India, Estimates of Area and Yield of Principal —. Cal. 1925.
Crop Atlas of India. Cal. 1923.
Fisheries Department of Bengal. Report of the —. Cal. 1924.
Irrigation in India 1921-24, Triennial Review of —. Cal. 1925.
Irrigation in India 1918-21, Triennial Review of —. Cal. 1922.
Industrial Commission 1916-18, Report of the Indian —. Cal. 1918.
Instruction in Bengal, Report on Public —, 1924-25. Cal. 1926.
Moral and Material Progress and Condition of India during the year 1923-24, Statement Exhibiting the —. Lond. 1924.

Ont été consultés aussi :

1. dans l'*Indian Museum,* Calcutta, documents et cartes inédits des *Botanical, Zoological and Archeological Surveys,* en progrès.
2. Photographies à l'*Archeological Survey Office,* Simla.
3. Cartes inédites, à l'*India Office,* Londres).

Études officielles.

- Marten, J. T.** — *India*, Vol. I, *Parts 1 et 2. Census of India*, 1921. Cal. 1924.
Thompson, W. R. — *Bengal* : Vol. V, *Parts 1 et 2, Census of India*, 1921
Cal. 1923.
Voir les *Census du Bengale* pour 1911, 1901, 1891, 1881, 1871.
Imperial Gazetteer Bengal. Cal.
Hunter, W. W. — *Statistical Account of Bengal*, 1875-77.
O'Malley, L. S. S. — *Birbhum* : *Bengal District Gazetteers*. Cal. 1910.
— *Bankura* : *Bengal District Gazetteers*, Cal. 1908.
— *Midnapore* : *Bengal District Gazetteers*, Cal. 1911.
Garrett, J. H. E. — *Nadia* : *Bengal District Gazetteers*, Cal. 1910.
Brown. — *Burdwan* : *Bengal District Gazetteers*, Cal. 19...
(Cf. Aussi *Gazetteers* de Malda, Murshidabad, Hooghly, Rajshahi, etc. et
les volumes B (*Statistics* — 1900 to 1911).

Géographie générale.

- Vidal de la Blache.** — *Le Peuple de l'Inde*. Ann. Géog., 1906.
Demangeon, H. — *Problèmes de l'Empire Britannique*. Paris, 1924.
O'Malley, L. S. S. — *Bengal, Bihar and Orissa, and Sikkim*, Camb., 1917.
Reclus, Elisée. — *Géographie Universelle*. Vol. 8, Paris, 1883.
Richards, C. F. — *The Cultural Geography of India*. Voir : *Report British Association*, 1925.
Sion, Jules. — *Les populations de l'Inde d'après les derniers recensements*.
Ann. Géog., juillet, sept. 1926.
Oxford Survey of the British Empire. Vol. ,Asia. Oxf. 19...

Facteurs physiques.

- Buck, Sir E. C.** — *The Applicability to India of the Italian Method of using Silt*. J. S. A., LV, 1906.
Buckley, R. B. — *The Irrigation Works of India*. 2^e éd. Lond. 1905.
Ram, R. B. Rala. — *Floods in North Bengal*. Cal. 1922.
La Touche. — *Bibliography of Geology and Physical Geography of India*.
Cal. 1920.
Wadia, D. N. — *Geology of India*. Lond. 1909.
Williams, C. Addams. — *Drainage Problems in the Ganges Delta*. Cal. 1913.
— *History of the Rivers in the Gangetic Delta*, 1750-1918,
Cal. 1919.
— *Various Problems connected with the rivers of the Gangetic Delta*, Cal. 1920.
Willsdon, B. H. — *Studies in Soil Moisture* (Dept. Ag. India : Mem. Chem. series. Vol. VI, n° 3, etc. Cal. 1921.
Wood, Arden. — *Rivers of Bengal* (?) Scot. Geog. Mag., 1924.

Botanique et Syviculture.

- Prain, Sir David.** — *Bengal Plants*. Lond. 1903.
Hill, M. — *Forests and Soil Manufacture*, *Forest Bull.* 33, 1916.

- Hole, R. S. — *Plant Ecology and its Bearings on Problems of Economic Importance in India*, I. S. C. 1918.
Reinherz. — *The Seeds of Shorea robusta (Sâl) as a Famine Food*. Ag. Ledger. Vol. XI, 1904, N° 5.
Hole, R. S. — *The Regeneration of Sâl (Shorea Robusta) Forests. A study in Economic ecology*.
Kenoyer, L. A. — *Plant Life of British India (Sci. Monthly)*. (U. S. A.), janv. 1924.

Agriculture.

- Watt, Sir George. — *The Commercial Products of India*. Lon. 1908.
Bannerjee, R. L. — *Agricultural Sayings in Bengal*. (Dept. Ag. Bengal, Bull. 1, 1913).
Finlow, R. S. — *Water Hyacinth*. Leaflet. Dept. Ag. Bengal, 1920.
— *Improvement of Indian Agriculture*, I. S. C., 1925.
Maxwell, Lefroy. — *Report on Silk Industry in India*, Cal. 1917.
Sen, A. C. — *Report on Agricultural Experiments and Enquiries in the Burdwan Division*, 1886. Cal. 1897.
Sen, Matiswar. — *Causes of Frequent Famines in Bankura* (réimpression M. R. 1919).

Santé publique.

- Bentley, Chas. A. — *Malaria and Agriculture in Bengal : How to reduce Malaria in Bengal by Irrigation*. Cal. 1925.
— *Bengal Public Health Report for 1923*. Cal. 1925.
— *Bengal Public Health Report for 1922*. Cal. 1924.
— *Malaria Report*. Cal. 1916.
Appendix to the Fourth Annual Report of the Central Cooperative Anti-Malaria Society. Ltd, 1924. Cal. 1924.

Études économiques.

- Jack, E. C. — *Economic Life of a Bengal District (Faridpore)*. Lond. 1916.
Mukherjee, Radhakamal. — *Principles of Comparative Economics*. 2 vol. Lond. 1921 et 1922.
Panandikar, S. C. — *Wealth and Welfare of the Bengal Delta*. Cal. 1926.
Sarkar, Jadunath. — *Economics of British India*. Cal. et Camb. 1917.

Histoire et anthropologie.

- Anonyme. — *On Settling permanent leases with landholders in Bengal, etc*. Lond. 1792.
Ascoli. — *History of Land Revenue in Bengal*. Cal. (récent).
Baden-Powell, B. H. — *Village Communities in India. The Origin and Growth of —*. Lond. 1908.
— *The Indian Village Community*. 3 vol. Lond. 1895.
Bolt. — *L'Etat Civil du Bengale*, traduit par Demaunier. Paris, 1775.
Dutt, R. C. — *Brief History of Ancient and Modern Bengal*. (Rev. ed. Cal. 1904).
Firminger, Col. W. K. — *Bengal District Records*. 8 vol. Cal. 1914, etc.
— *Bengal Historical Records, Letters*. Cal. 1914.
Gupta, N. Sen. — *Bengal Life in the Sixteenth Century*. Cal. 1916.

- Hill, S. C. — *Three Frenchmen in Bengal : or the commercial ruin of the French Settlements in 1757*. Lond. 1903.
- Hirst, F. C. — *The Surveys of Bengal by Major James Rennell, 1764-1777*. Cal. — c. 1911.
- — *Notes on old Revenue Surveys of Bengal*. Cal. — c. 1911.
- Hunter, W. W. — *Dissertation on Land Rights in Bengal*. Cal. 1885.
- Jacquemont, Victor. — *Correspondance avec sa famille et plusieurs de ses amis, pendant son voyage dans l'Inde : 1828-32*. 2 vol. Paris, 1833.
- — *Voyage dans l'Inde*. Paris, 1841.
- Law, Thomas. — *Landholders in Bengal*. 1792.
- Lévi, Sylvain. — *L'Inde et le Monde*. Paris, 1926.
- — *Pré-aryen et pré-dravidien dans l'Inde*. J. As., 1924.
- Mahalonobis, P. C. — *Race Mixture in Bengal*. I. S. C., 1925.
- Mitre, Dinu trans. Rev. Long. — *Indigo Mirror*. Cal. c. 1850.
- Monahan, F. J. — *Early History of Bengal*. Oxf., 1925.
- Newbery, J. — *Disturbances in Bengal*. Lond. 1765.
- Rennel, James. — *Journal of*. — Ed. by La Touche. Mem. A.S.B. Cal. 1920.
- Richards, C. F. — *Dravidian Origins (?) Quat. J. Mythic Society*. c. 1917.
- Risley, H. H. — *Tribes and Castes of Bengal*. 2 vol. Cal. 1891.
- Rivet P. — *Le rôle des Océaniens dans l'histoire du peuplement du monde et de la civilisation*. Ann. Geog. sept. 1926.
- Sen, Dinesh Chandra. — *History of Bengali Language and Literature*. Cal. 1912.
- — *Chaitanya and his Age*. Cal. 1921.
- — *Chaitanya and his Companions*. Cal. —
- — *Folk Literature of Bengal*. Cal. 1926.
- Sherwill, W. S. — *Beerbhun. Geographical and Statistical Report of the District of*. — Cal. 1855.
- Smith, Vincent A. — *Oxford History of India*. Oxf. 1919.
- — *Early History of India*. Oxf. 1924.
- Thompson, E. G. and Spencer, A. M. — *Bengali Religious Lyrics, Sakta*. Cal. et Lond., 1923.

Monographies de villages.

- Aiyar, S. Subbarama. — *Economic Life in a Malabar Village*. Bangalore, 1925.
- Anonyme. — *Bengal Village Biographies*. Cal. Rev, 1858.
- Bhalla, Ram Lall. — *Report on an Economic Survey of Bairampur with special reference to three other villages in the Hoshiarpur District*. Lahore, 1922.
- Day, Rev. Lal Behari. — *Govind, or Bengal Peasant Life*. Lond. c. 1890.
- Lucas, E. D. — *Punjab Village, The Economic Survey of a—*. Lahore, 1920.
- Mann, Harold H. — *Land and Labour in a Deccan Village, Study 1*. Bombay, 1918.
- — *Land and Labour in a Deccan Village. Study 2*. Bombay, 1921.
- Slater, Gilbert. — *South Indian Villages*. Oxford, 1919.
- Sen, A. C. — *Economy of a village in Burdwan (from Report on Agricultural experiments and Enquiries in Burdwan District*. Cal. 1897.

Sociologie. — 1. Primitive.

- Birt, F. Bradley.** — *The Story of an Indian Upland*. Lond. 1905.
Gurdon. — *The Khassis*. Lond. 1914.
Hodson, J. C. — *The Primitive Culture of India*. Lond. 1922.
Mazumdar, Santose. — *Santal Songs* (translated by —) V. B. Q. 1925?
Robertson, P. M. — *Santhal Villages, Final report on the survey and settlement of the — of Rampurhat and Suri sub-division*. 1909 to 1914. Cal. 1916.
Mac Alpine. — *Santhal Villages*. (Settlement Report. Cal. 19...
Roy, S. C. — *The Oraons*. Calcutta.
— *The Mundas*. Calcutta.

2. Progrès contemporain.

- Dutt, G. S.** — *A Bengal District's Choice between Life and Death*. Cal. 1922. (opusc.).
— *Village Organisation in Bengal*. Cal. c. 1925. (opusc.).
Lévi, Sylvain. — *L'Asie Nouvelle : Deux personnalités, deux œuvres*. (La Géog., mars 1924).
Nivedita, Sister. — *The Web of Indian Life*. Lond. 1908.
Pearson, W. W. — *Santiniketan*. Lond. 1915.
Ronaldshay, Lord. — *The Heart of Aryavarta*. Lond. 1925.

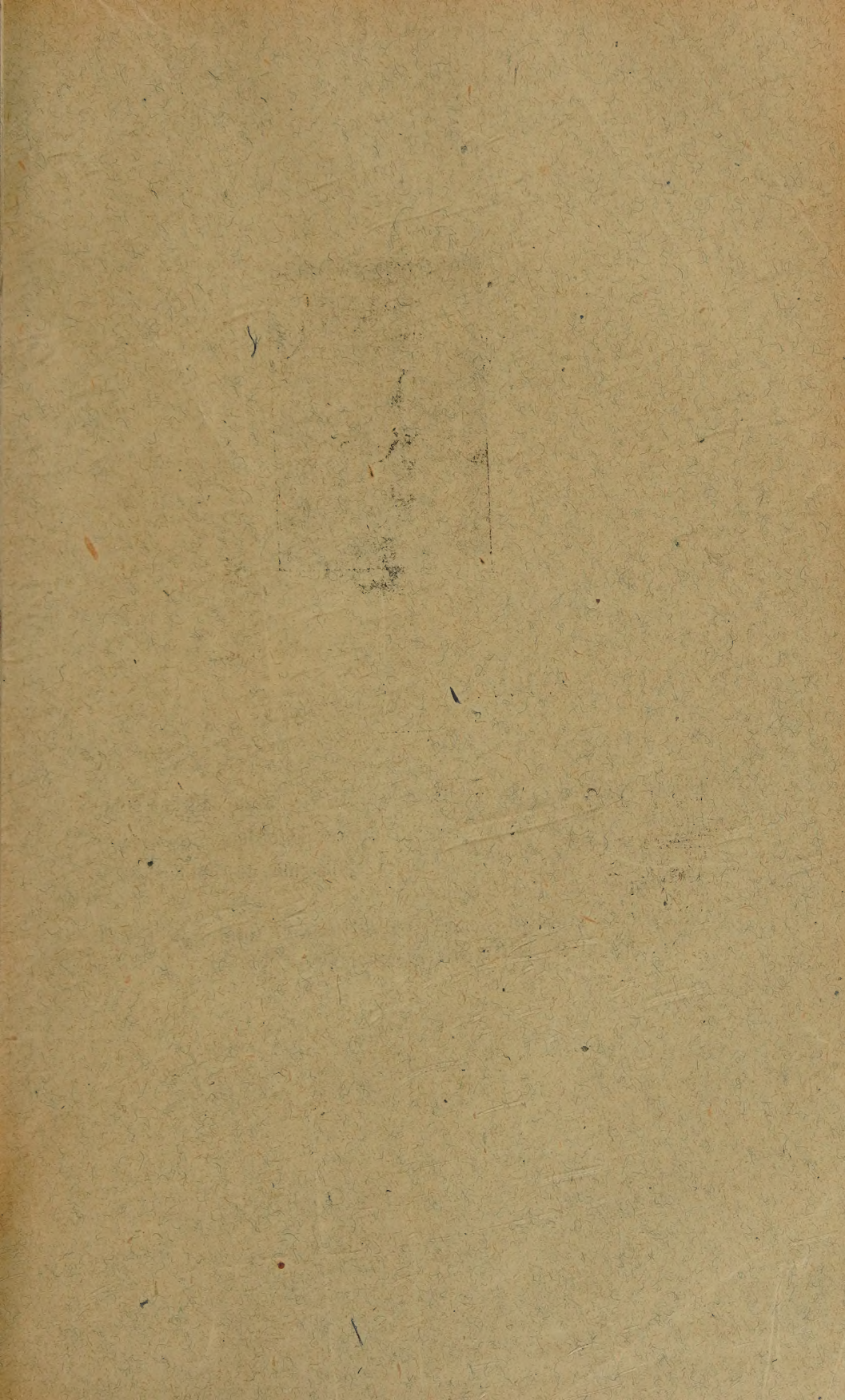
3. Biographie contemporaine.

- Birt, F. Bradley.** — *Twelve Men in Bengal in the Nineteenth Century*. Cal. 1910.
Buckland. — *Dictionary of Indian Biography*. Lond. 1905.
Gupta, Jyotischandra Dasa. — *A National Biography of India*. Dacca, 1911.
Dey, Mokul. — *Twelve Patriots of Bengal*. Cal.
Anonyme. — *Indian Nation Builders*. Madras. 1910.
— *Some Noted Indians of Modern Times*. Madras, 1895.

Cartes.

- India and Adjacent Countries* : 1/1.000.000 ; sheets 73, 72, 78, 79. Survey of India.
and Central Bengal (Thanas), 1/4 inch to a mile ; Western Bengal.
Bengal : 1/4 of inch to a mile : *Geological Maps*, manus. consult. au Geological Survey, Calcutta.
Survey of India : 1/63,360 : 1 inch to a mile ; sheets 73 M/10 et 14 (Bolpur) republished rééditée en 1907 ; aussi cartes voisines, et sheets 72, 78 et 79.
— 1/63, 360 : 1852.
— 1/63,360, 1852, geological.
Illustrations of Main roads through Bengal, 1828 (British Museum).
Voir cartes dans **Hirst** : *Rennel's Surveys*, **La Touche**, *Rennel's Journals*, les travaux de **C. Addams Williams**, les *Census*, les *Imperial* et *District Gazetteers*.

IMPRIMERIE DE LA CHARITÉ, MONTPELLIER, PIERRE-ROUGE.





COLLÈGE DES ÉCOSSAIS

Thèse I. — GOPAL ADVANI. Etude sur la vie rurale dans le Sind.

Thèse II. — VISHNU SHIVDASANI. L'Education civique aux Indes.

Thèse III. — MABEL M. BARKER. L'Utilisation du milieu géographique pour l'éducation.

Thèse IV. — ARTHUR GEDDES. La Civilisation rurale du Bengale occidental et ses facteurs géographiques.
